PQ
1136
C62
t.1
ptie.1

LE
CONSERVATEUR LITTÉRAIRE

1819-1821

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

LE CONSERVATEUR LITTÉRAIRE

1819-1821

ÉDITION CRITIQUE

PUBLIÉE PAR

JULES MARSAN

TOME I

PREMIÈRE PARTIE

178873
19.9.28.

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1922

PQ
1136
C62
t. 1
pt. 1

INTRODUCTION[1]

Le *Conservateur littéraire* des frères Hugo donna sa première livraison au commencement de décembre 1819. Le *Conservateur* politique attendit jusqu'au 3 mars pour annoncer la publication. F. Agier se chargea des souhaits de bienvenue ; le grand journal accordait — d'un peu haut — son patronage à la revue naissante : « ... Il y a dans cette honorable entreprise quelque chose de plus intéressant, de plus touchant encore, c'est son motif... L'éducation de ces intéressants jeunes gens a été dirigée

1. BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *Recueils* des Jeux Floraux. — *Annales romantiques*. — V. Hugo, *Odes et poésies diverses*, édit. de 1822, édit. de 1829, édit. G. Simon (Impr. nationale); *Lettres à la fiancée* ; *Littérature et philosophie mêlées*, exemplaire de Juliette Drouet avec des notes manuscrites de V. Hugo (Collection L. Barthou); *Victor Hugo raconté*... — Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*. — L. Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*. — Labouïsse-Rochefort, *Souvenirs* ; Papiers manuscrits (biblioth. de Saint-Girons). — Quérard, *La France littéraire*. — Catalogue Noilly. — Ch.-M. Desgranges, *La presse littéraire sous la Restauration*. — E. Biré, *V. Hugo avant 1830*. — L. Séché, *Le cénacle de la Muse française* ; *Annales romantiques*. — E. Dupuy, *La jeunesse des romantiques* ; *A. de Vigny, ses amitiés*... — M. Souriau, *La préface de Cromwell*. — P. Lafond, *L'aube romantique*. — P. Dufay, *V. Hugo à vingt ans*. — L. Belton, *V. Hugo et son père*. — G. Simon, *L'enfance de V. Hugo*. — Abbé Dubois, *V. Hugo, ses idées religieuses* ; *Biobibliographie de V. Hugo*. — J. Dedieu, *A. Soumet*.

par une mère distinguée qui a pensé de bonne heure que de bons principes et des talents formaient la seule fortune qui pût être à l'abri des révolutions, la seule arme avec laquelle on pût ne pas se défendre de l'envie, de la calomnie, mais la braver. Maintenant, fils reconnaissants, ils essaient d'acquitter une dette aussi sacrée que douce. Ils doivent à leur mère une seconde vie : ils veulent soutenir, embellir la sienne; et, pour y parvenir, ils unissent la fraternité du talent à la fraternité du sang. Heureux jeunes gens d'avoir une mère qui ait senti le prix de l'éducation! Heureuse mère de voir ainsi couronner ses soins! Outre l'utilité et la bonne rédaction du *Conservateur littéraire,* c'est donc la piété filiale et maternelle qui le recommande à tous les amis des lettres et du bien. »

Agier se plaît à ce petit tableau attendrissant. Peut-être son enthousiasme serait-il moins vif, s'il connaissait les idées véritables de Sophie Trébuchet et ses principes sur l'éducation...

La mère de Hugo — « ma mère vendéenne! » — ne ressemble pas à la mère de Lamartine, ou à celle de Vigny; on l'a fait remarquer souvent, pour le lui reprocher. Elle ne réalise en aucune façon le type conventionnel de la *Mère de poète*; mais son action personnelle n'en est pas moins profonde. Élevée à l'école du dix-huitième siècle, c'est une femme à l'esprit net, à la volonté ferme; sa passion pour les romans ne l'a pas rendue romanesque. Sainte-Beuve en a tracé un portrait singulièrement vivant : « Mme Hugo, femme supérieure, d'un caractère viril et *royal,* comme dirait Platon, s'était décidée à ne pas voir le monde et à vivre retirée dans une maison située au fond du cul-de-sac des Feuillantines, faubourg Saint-Jacques, pour mieux vaquer à l'éducation de ses fils. Une tendresse austère et réservée, une discipline régulière, impérieuse, peu de familiarité, nul mysticisme, des entretiens suivis, instructifs et plus sérieux que l'enfance, tels étaient les grands traits de cet amour

maternel si profond, si dévoué, si vigilant[1]... » Dans cette éducation, un grand souci de l'ordre, mais point de contrainte. Elle ne fait aucun effort pour conduire ses enfants vers la carrière des armes. La poésie ne l'effraye pas; elle partage leurs goûts, encourage avec orgueil leurs premiers essais littéraires. Suivre le libre développement de ces jeunes esprits, à l'abri des exigences paternelles, c'est pour elle une consolation, et c'est aussi une manière de revanche à ses déceptions de femme.

D'ailleurs, le général semble se soucier assez peu d'exercer ses droits. A son passage à Paris, après la reddition de Thionville, il a exigé qu'Eugène et Victor entrent à la pension Cordier pour se préparer à l'École polytechnique; mais il s'en tient à cet acte d'autorité. Des soucis d'un autre ordre l'attendent à Blois, où il doit vivre désormais avec ses maigres ressources de demi-solde. C'est le temps où commence sa liaison avec Mme d'Almeg, et il est occupé d'elle plus que de sa femme et de ses enfants. Enfin, le 3 février 1818, une séparation de corps, obtenue sur la demande de Mme Hugo, lui rendra sa liberté complète[2].

Quels ont été, durant ces trois ans, les rapports du général avec sa famille, c'est ce que nous ne savons pas exactement. Le *Victor Hugo raconté*... s'en tient à des formules assez vagues. Voici quelques lettres cependant qui nous éclairent sur sa façon de comprendre le devoir paternel. La première est datée du 24 octobre 1816; elle est de la main d'Eugène et porte la signature des deux frères, ornée de paraphes savamment compliqués :

Mon cher papa,

Nous ne voulons pas t'importuner et, sans doute, nous n'en avons pas besoin : mais notre oncle nous a conseillé de

1. *Portraits contemporains*. T. I, p. 391.

2. Voy. E. Dupuy, *La jeunesse des romantiques*. — Pierre Dufay, *Victor Hugo à vingt ans* (*Annales romantiques*, 1907).

t'écrire une seconde fois et de te réitérer nos demandes. Si elles sont pressantes, nos besoins le sont davantage. Nous allons quatre fois par jour au collège, par la pluie et par la neige; tu sens qu'il faut bien laisser à nos habits, à nos souliers le temps de sécher : comment le faire, si nous n'avons pas de quoi changer?

M. de Cotte nous a acheté tous les livres nécessaires pour les cours de mathématiques, à l'exception de la statique qui eût coûté trop cher. Nous ne savons pas encore quels seront les livres pour la philosophie : une indisposition du professeur a fait remettre l'ouverture du cours à la Toussaint.

Adieu, mon cher papa, nous espérons que tu te porteras toujours bien et que tu n'oublieras pas

E. Hugo. — Victor.

24 octobre 1816[1].

Cette lettre était assez pressante. Sur l'original, le père a écrit, de son écriture énergique : « Répondu le 30 octobre 1816. » La réponse ne dut pas être ce qu'attendaient les enfants, à en juger par une réplique du 12 novembre, passée en vente publique il y a quelques années :

... Quant à la fin de ta lettre, nous ne pouvons te cacher qu'il nous est extrêmement pénible de voir traiter notre mère de malheureuse, et cela dans une lettre ouverte qui ne nous a été remise qu'après avoir été lue. Nous avons vu ta correspondance avec maman. Qu'aurais-tu fait dans ces temps où tu la connaissais, où tu te plaisais à trouver le bonheur près d'elle, qu'aurais-tu fait à la personne assez osée pour tenir un pareil langage? Elle est toujours, elle a toujours été la même, et nous penserons toujours d'elle comme tu en pensais alors[2]..

Pourtant, ce n'est pas encore la rupture. Le 19 juin 1817, Abel remercie son père d'un envoi d'argent et de livres. Plus âgé que ses frères, c'est à lui que revient l'emploi

1. Lettre inédite.

2. Celle-ci est de la main d'Eugène et signée de lui seul. (Vente du 30 nov. 1912.)

de chef de famille et il s'en acquitte avec un soin touchant :

Mon cher papa,

J'ai bien reçu ta lettre du 10 courant, et les 100 francs qu'elle m'annonçait pour le mois de mai me sont bien parvenus, ainsi que les 20 francs de supplément pour le mois de janvier. J'ai remis le tout à maman.

Mes frères doivent te répondre et te remercier des divers objets que tu leur as envoyés. Le traité de perspective ne pourra leur servir parce que les planches manquent. Voici bientôt deux ou trois mois qu'ils n'ont pas reçu l'argent que tu leur avais promis pour leurs petites dépenses mensuelles, et cependant il est impossible qu'ils n'aient pas besoin de quelques sous, ne fût-ce que pour payer leurs chaises à la messe, quelques livres de haute littérature qui leur sont nécessaires, etc. Je leur ai fait la petite avance dont ils ont eu besoin et qu'ils me doivent rembourser sur le premier argent qu'ils recevront. Si l'envoi de ces sommes partielles chaque mois te gênait quelque peu à cause de leur exiguïté, je te prierais de les joindre à l'argent que tu m'envoies tous les mois pour maman. Nous sommes maintenant dans la saison des bains en rivière, il serait bon que Victor en profitât pour apprendre à nager. Eugène pourrait bien lui donner des leçons, mais comment le faire si on ne les laisse pas sortir pour aller se baigner et s'ils n'ont pas d'argent pour payer les bains? Je te demanderais la permission de les aller chercher quelquefois le matin à 5 ou 6 heures pour les mener avec moi à l'école de natation. Tu me feras un grand plaisir en accédant à ma prière et en écrivant à M. Cordier pour le prévenir de ta détermination.

Le temps est magnifique et promet une abondante récolte... Paris n'a pas cessé d'être un moment tranquille. Tu ne me dis plus où en est ton ouvrage? Est-ce que tu l'aurais laissé de côté pour quelque temps? Il faut cependant te dépêcher et profiter du moment où les Chambres ne sont pas rassemblées. Autrement, il est bien difficile d'attirer sur soi l'attention publique.

M. Badia et sa famille, Théophile, notre respectable gouverneur des Pages M. Rancaño, me chargent de leurs compliments pour toi. Théophile se recommande surtout à ton bon

souvenir. Il est employé à la Caisse d'amortissement, et au besoin ses services te sont tout dévoués.

Je t'embrasse de tout mon cœur et te prie de croire à l'inaltérable attachement de ton fils respectueux et dévoué.

ABEL.

Si tu m'accordes la permission que je te demande, n'attends pas, je te prie, le mois prochain pour me répondre[1].

Après le jugement de séparation, il semble bien que tous rapports directs soient interrompus entre le général Hugo et ses fils. Tout au plus daigne-t-il s'informer de leur travail. Dans une lettre du 28 avril 1820 au doyen de la Faculté de droit de Paris, il exprime la crainte « qu'une entreprise littéraire dont il a entendu parler [le *Conservateur littéraire*] ne fasse tort à leurs études et à leur bourse[2] »... Mais sa sollicitude ne va pas plus loin. Il néglige même de leur faire connaître son second mariage, contracté le 6 septembre 1821, deux mois après la mort de sa première femme. C'est seulement en mars 1822 qu'ils en sont instruits, quand Victor, sur les instances de sa fiancée, se décide à communiquer à son père ses projets personnels. A cette date, d'ailleurs, la nouvelle ne surprend pas le jeune poète autant qu'on pourrait le croire. La même lettre lui a apporté le consentement qu'il sollicitait, et c'est l'essentiel. « C'est le bonheur qui vient, il n'y a qu'un nuage[3]... » *Un nuage*, ce n'est pas beaucoup dire. Mais il est tout à son amour et à ses rêves.

Le coup fut plus rude pour Eugène. Son cerveau de malade lui dicta même une démarche assez singulière, on dirait presque un acte de folie... Pendant un mois, il est hanté du souvenir de sa mère; puis, un jour, au début

1. Inédit. De la main du général : « R. le 11 juillet. »
2. Catalogue Noilly, n° 84.
3. *Lettres à la fiancée*, p. 230.

d'avril, sans prévenir personne, sans argent ni papiers, il se met en route, à pied. Il veut aller à Blois, se rendre compte, voir par lui-même. Le 12, il écrit de Chartres, où son voyage a été interrompu brusquement, — et l'écriture de la lettre est étrange, irrégulière, heurtée, sans rapports avec son écriture d'autrefois :

Mon cher papa,

Tu sais que j'étais resté longtemps sans répondre à la lettre que tu avais écrite à Victor.

Cette lettre exigeait de longues méditations. Enfin, je t'avouerai qu'avant de te répondre, j'avais voulu m'assurer par moi-même si ce que tu nous disais était irrévocablement achevé.

J'étais parti pour Blois afin de savoir si tu étais réellement marié.

Malheureusement, n'ayant pas de papiers, j'ai été arrêté en route, à 21 lieues de Paris.

Je te prie d'écrire à M. le Procureur du Roi à Chartres pour déclarer que je suis ton fils et me réclamer.

Le billet que nous avons payé à M. Blot était de 389 fr. 10 et non pas de 362 francs, comme tu nous l'avais marqué.

Si tu peux m'envoyer ce que nous avons payé en surplus à Chartres, tu me feras réellement plaisir.

Adieu, mon cher papa, porte-toi bien, permets-moi de t'embrasser et de me dire, avec une affection véritable,

ton fils soumis et respectueux.

Eugène Hugo[1].

Ces dissentiments avaient de bonne heure créé aux trois frères des devoirs impérieux. C'est surtout au début de 1818, à la veille du procès en séparation, qu'ils en eurent conscience. Leur mère avait besoin de leur secours. Déjà le talent de Victor avait fait ses preuves ; mais il ne

1. Inédite. — « N'oublie pas qu'Eugène était un peu fou quand il t'a écrit », dira Victor le 18 septembre 1822. (Lettre publiée par M. P. Dufay.)

suffisait plus de s'amuser à quelques traductions, ou de copier sur des cahiers jalousement conservés de nobles alexandrins. Pour s'imposer, un journal aurait un autre pouvoir...

Le 25 janvier, Abel, Eugène et Victor signèrent avec J.-J. Ader et L.-A. Marteau un acte d'association. Il s'agissait de publier, sous le titre de *Lettres bretonnes*, un recueil hebdomadaire « sur les événements politiques et littéraires dignes de fixer l'attention du public ». Voici, d'après M. G. Simon, la distribution de la matière, semblable à peu près à ce qu'elle sera dans le *Conservateur* : « Politique spéciale, sciences, questions politiques. — Littérature. — Mœurs. — Spectacles et nouvelles théâtrales. — Variétés, chronique et nouvelles du jour. — Poésie[1]. »

Les difficultés commencèrent quand il fallut trouver un éditeur. Abel avait une certaine expérience en la matière. En janvier 1817, il avait publié avec Ader et Malitourne cet amusant *Traité du mélodrame* qui est déjà comme une parodie de la future doctrine romantique ; il croyait pouvoir compter sur son ancien imprimeur. Mais celui-ci, sans doute, se déroba et les *Lettres bretonnes* ne furent jamais offertes à l'admiration des foules.

Le petit groupe cependant ne voulut pas se dissoudre. Eugène et Victor ayant quitté le collège en août, on organisa une série de réunions périodiques. Ce fut le *Banquet littéraire*... Médiocres banquets, à vrai dire, — 2 francs par tête, au restaurant Edon, rue de l'Ancienne-Comédie. Mais des lectures accompagnaient les repas et c'était, au sens propre du mot, une manière de *Cénacle*. Le Dr Véron se souvient avoir assisté à l'une de ces fêtes[2].

Le *Banquet littéraire* semble avoir vécu jusqu'aux premiers jours de 1819. — 1819, l'année, pour Victor, des

---

1. Edition des *Odes* (notes de l'éditeur, p. 528).
2. *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, I, p. 239.

débuts triomphants! En mai, il obtient ses premiers succès aux Jeux Floraux, soulignés en juillet par l'article du *Lycée français*. En septembre, l'ode *les Destins de la Vendée* soulève les colères du *Courrier* et de la *Renommée*[1]. Mais le poète n'est pas ému de quelques railleries; il réplique en octobre par la satire *le Télégraphe*. « Voici un jeune homme, écrit *La Quotidienne*, qui ne se laisse pas effrayer par le discrédit où est tombée la poésie. Il entre dans la carrière en brave chevalier et armé de toutes pièces... M. Hugo annonce de grandes dispositions et un véritable talent pour la poésie; nous l'engageons à poursuivre; les bons vers et les nobles sentiments, quoi qu'en puissent dire MM. les libéraux, seront toujours bien reçus en France[2]... » Déjà Victor Hugo a pris position comme poète, il a choisi son parti, il a soulevé des polémiques. Le *Conservateur littéraire*, en décembre, ne peut passer inaperçu.

Et c'est l'année encore des belles espérances d'amour. On connaît les débuts de l'idylle et comment Adèle et Victor se sont trouvés engagés l'un à l'autre. Le 26 avril, les paroles décisives ont été prononcées, — avec quelle émotion presque religieuse! « Je ne vis au bonheur et au malheur que depuis ce moment-là », dira-t-il deux ans plus tard[3]. Durant les soirées silencieuses de l'hôtel Toulouse, le jeune poète s'abandonne à ses rêves d'avenir. Il a désormais une raison nouvelle — plus puissante — de conquérir la gloire. Des difficultés sont à surmonter, mais son courage ne s'effraie pas. Sa jeune revue lui sera précieuse encore pour en imposer à l'humeur un peu

1. « Tant que M. Hugo chantera sur ce ton, il ne fera la réputation de personne, pas même la sienne. La trompette de M. Hugo n'est pas celle du jugement dernier; nous la croyons propre à endormir les vivants, mais non pas à réveiller les morts... » (*La Renommée*, 3 octobre 1819.)

2. *La Quotidienne*, 30 octobre 1819.

3. *Lettres à la fiancée*, p. 57 (26 avril 1821).

revêche de M. Foucher, pour flatter à l'occasion ses manies d'écrivain, surtout pour correspondre sans danger avec celle qu'il aime :

> Bientôt... lis sans retard, lis, ô vierge adorée,
> Ce que trace ma main par mes pleurs égarée...

Dans les plaintes de Raymond d'Ascoli, la jeune fille entendra des aveux qu'elle seule pourra comprendre[1].

***

Le 4 décembre, le *Journal de la Librairie* fait connaître les conditions de la publication : tous les trois mois, un volume de 400 pages, paraissant par livraisons; le prix est fixé à 10 francs par volume, à 1 fr. 50 par livraison[2]. Les numéros se succèdent assez régulièrement. En voici la liste, toujours d'après le *Journal de la Librairie :*

TOME I

1re livraison	annoncée le	11 décembre 1819.
2e	—	25 »
3e	—	15 janvier 1820.
4e	—	29 »
5e	—	5 février.
6e	—	12 »
7e	—	4 mars.
8e	—	25 »
9e	—	1er avril.
10e	—	15 »

TOME II

11e	—	6 mai.
12e	—	20 mai.
13e	—	3 juin.

1. *Le jeune banni* (*Raymond à Emma*), t. II, 16e livr.
2. Sur la couverture du tome III, l'indication du prix de la livraison a été supprimée.

14e livraison annoncée le		10 juin.
15e	—	17 »
16e	—	1er juillet.
17e	—	22 »
18e	—	5 août.
19e	—	19 »
20e	—	2 septembre.

TOME III

21e	—	9 »
22e	—	7 octobre.
23e	—	21 »
24e	—	4 novembre.
25e	—	18 »
26e	—	9 décembre.
27e	—	6 janvier 1821.
28e	—	20 »
29e	—	17 février.
30e	—	31 mars.

En épigraphe les vers d'Horace :

... Fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi.

Tout d'abord, les tendances littéraires de la revue n'apparurent pas très nettement. Le 8 novembre, un mois avant sa naissance, le *Journal des Débats* lui prêtait déjà, sur la foi de son titre, les intentions les plus orthodoxes : « Voici un nouveau recueil qui va paraître... Les auteurs, négligeant leur gloire personnelle, n'ont en vue que l'intérêt général de la littérature. C'est une sainte alliance formée par quelques jeunes gens contre cet esprit novateur qui envahit le Parnasse pour le bouleverser. » Le 20 décembre, il revient sur le même sujet, avec une égale bienveillance, mais sans préciser davantage : « Il est pourtant encore quelques-uns de ces amants intrépides des lettres que l'indifférence générale pour la littérature n'a pu décourager. Quand ils ont vu le domaine des

muses envahi par la politique, ils se sont retirés dans la solitude de leur cabinet... Parmi ces âmes fortes, il faut sans doute placer au premier rang les éditeurs du *Conservateur littéraire*. Vainement leur criait-on de toute part : Vous voulez faire paraître un nouvel écrit périodique ; qu'il traite de politique ou vous ne serez pas lus... Ils sont restés fermes au milieu de la corruption et leur *Conservateur* est tout littéraire[1]. »

Prudent, le *Conservateur* politique mêla, le 3 mars, quelques restrictions à ses éloges[2]. Ces néophytes l'inquiétaient un peu. Leur doctrine certes était inattaquable, mais la jeunesse a toutes les audaces ; ils en prenaient à l'aise avec les gloires consacrées ; Ancelot méritait plus de respect... Sur Victor Hugo, cette prophétie : « C'est surtout vers la satire que son talent paraît se porter. »

Il est naturel qu'Agier goûte particulièrement la verve antilibérale de *l'Enrôleur*. Sur ce terrain, ces jeunes gens se font les humbles servants de la grande revue royaliste. Leur fermeté politique ne se dément pas. Tout leur est occasion de proclamer leur foi : grand royaliste, grand chrétien, grand écrivain, ce sont là pour eux des qualités solidaires. Le culte qu'ils professent pour Chateaubriand s'adresse aux idées qu'il représente, plus encore qu'à lui-même. Les *Mémoires sur le duc de Berry* apparaissent le couronnement de son œuvre entier[3].

Par contre, en matière d'art, ils évitent de se prononcer. Les premières polémiques du romantisme les trouvent défiants[4]. Ils se gardent de tout parti pris ; aucun pro-

---

1. Articles signés R.
2. Article cité d'Agier.
3. Article de V. Hugo, t. II, livr. 14.
4. « On disait autour de nous, au théâtre, que cette tragédie [la *Marie Stuart* de Lebrun] n'était pas du genre classique mais du genre romantique ; nous n'avons jamais compris cette distinction. Les pièces de Shakespeare et de Schiller ne diffèrent des pièces de Corneille et de Racine qu'en ce

gramme ambitieux. Pour rencontrer une déclaration de principes un peu nette, il faut arriver à la dix-septième livraison[1]. Dès les premières pages cependant, un air de jeunesse et de vivacité, quelque chose de libre, de spontané, de généreux aussi. S'ils ne se sont pas attachés à une doctrine, on sent à merveille ce qu'ils ont en aversion : la médiocrité sous toutes ses formes, la solennité pédante, la rhétorique surannée de l'école impériale avec ses exclamations, ses métaphores, ses enthousiasmes figés, son « ramage mélodieux[2] ». A cette élégance banale ils préfèrent la brutalité, même triviale, mais vivante[3]. Certaines affirmations reviennent avec insistance : des vers *durs* plutôt que des vers *faibles* ; — un versificateur n'est pas un poète ; — le génie peut être monstrueux et ridicule, non pas médiocre ; — toute passion est éloquente ; — « les grandes passions font les grands hommes... de même qu'il y a des passions plus ou moins fortes, de même il existe divers degrés de génie... » ; — « la poésie ne vit que de sentiments et de transports... »[4].

Il est facile de reconnaître ici l'influence de Rousseau, « si éloquent, si malheureux, si noblement trompé[5] », — de Rousseau dont la revue ne parle guère qu'avec

---

qu'elles sont plus défectueuses... » (Article de V. Hugo, t. I, livr. 9.)

1. « On veut du romantique en vers et en prose. Les classiques désespérés, chassés de position en position, vont être avant peu forcés dans leurs derniers retranchements. La crise est imminente ; ils le sentent, et chaque jour, en signe de détresse, ils tirent le canon d'alarme... » (Article signé S. sur *Arindal ou les Bardes... par M. Auguste Bernède.*)

2. Articles d'Abel Hugo sur la *Jérusalem délivrée* de Baour-Lormian, 2e et 4e livr.

3. Article de Victor Hugo sur *André Chénier*, 1re livr.

4. Voy. articles de Victor Hugo sur le *Louis IX* d'Ancelot, 4e livr. — *Du génie*, 4e livr. — Article signé S. (Biscarrat?) sur *les Ages de l'homme* de Boissières, 12e livr.

5. Article sur Lamennais, 1re livraison.

prudence, mais à qui elle conserve une secrète sympathie.

De cela surtout, à cette date, il faut leur savoir gré. Non qu'ils échappent tout à fait aux préjugés de leur temps. En 1820, Victor Hugo est persuadé encore que Delille, royaliste fidèle, fut un grand poète ; mais il aperçoit déjà que son école est dangereuse et que « la médiocrité y trouvera un refuge[1] ». A ces jeunes poètes, il faut des maîtres plus puissants. Leur admiration ne s'égare pas à l'aventure ; d'instinct, elle va aux œuvres les plus riches d'avenir. Le premier volume s'ouvre sur deux grands articles de critique : *Essai sur l'indifférence de Lamennais* ; *Œuvres complètes d'André de Chénier*. Il s'achève sur un éloge émouvant de Lamartine : « J'ai cherché jusqu'ici autour de moi un poète... » Ces trois noms valent un programme.

A cet égard, la *Muse française* marquera un recul. De 1820 à 1823, des préjugés se sont fait jour, de fausses gloires s'imposent. Par une aberration singulière, Soumet, Guiraud, *les deux Alexandres*, font figure de novateurs, et on ne s'aviserait plus de trouver ennuyeuse une tragédie d'Ancelot. C'est le règne de l'idylle douceâtre, de la banalité pleurarde, des effusions, des *Petits Savoyards* et des *Pauvres filles*,... et si ces faux-maîtres ne trouvaient bon eux-mêmes d'abandonner leurs disciples, la jeune poésie serait en danger. — Les rédacteurs du *Conservateur littéraire* ont encore, et c'est là le premier mérite du recueil, toute leur spontanéité franche.

---

1. *Œuvres posthumes de J. Delille*, art. de Victor Hugo, t. II, 2e livraison. — Dans la livraison suivante, l'article sur *les Ages de l'homme* est beaucoup plus catégorique : « La poésie ne fut plus que la peinture froide et muette d'une nature inanimée. Savoir décrire fut la seule qualité qu'on exigea du poète et tout le secret du style consista dans une routine qu'on appela fastueusement l'art de peindre... »

Durant les premiers mois de la publication, la revue est exclusivement entre les mains des trois frères, ou, pour être plus exact, d'Abel et de Victor. On ne peut attribuer à Eugène avec certitude que les *Stances à Thaliarque* dans la 3e livraison (15 janvier), dans la 5e (5 février) le *Duel du précipice* et dans la 9e (1er avril) la *Mort du duc d'Enghien*. Peut-être quelques lignes encore de l'article sur la *Marie Stuart* de Lebrun (9e livr.). Mais déjà, il n'y a plus collaboration véritable ; une note parue dans le numéro précédent (25 mars) a annoncé sa retraite : « Il n'est pas inutile d'observer que deux de ces messieurs seulement, l'aîné et le plus jeune, comptent parmi les rédacteurs. » Eugène pourtant ne se désintéresse pas de la revue, et il ne faudrait pas conclure de ces lignes à un désaccord réel et durable. Dans une de ses lettres à Adolphe Trébuchet (4 août 1820) : « Écris-nous si tu ne reçois pas exactement le *Conservateur littéraire*. Nous vous envoyons six exemplaires d'une ode que Victor vient d'adresser à M. de Chateaubriand ; elle a été insérée dans le *Conservateur*, mais il en a fait tirer quelques exemplaires pour ses amis et les académiciens de sa connaissance[1]. »

Le rôle d'Abel est beaucoup plus considérable. Sans parler de la part qu'il prend à la direction de l'œuvre commune[2], il se plie, comme rédacteur, à toutes les be-

---

1. Lettre publ. par l'abbé Dubois, *Biobibliographie de V. Hugo*, Paris, Champion, 1913, p. 218.

2. Par exemple, en ce qui concerne le service des envois. Voy. les lettres à Adolphe Trébuchet du 20 avril 1820 : « J'écris à mon oncle pour le prier d'accepter aussi un exemplaire du *Conservateur*... », et du 25 mai : « Je t'ai envoyé un exemplaire du premier volume, et si je ne t'ai point encore adressé des livraisons du second, c'est qu'il faut que j'attende la fin du volume pour en faire partir par la poste de non timbrées. » (Publ. par l'abbé Dubois). — Voici encore une lettre à Népomucène Lemercier : « Monsieur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 22 courant. Les rédac-

sognes du journalisme : petites pièces de vers, comptes rendus, nouvelles et récits. Travailleur patient, il discute les mérites de poèmes épiques d'une majestueuse pesanteur, la *Jérusalem délivrée* de Baour-Lormian, l'*Orléanide* de Lebrun de Charmettes, la *Massiliade* de S. Marin : tâche sans gaieté! Entre temps, quelques-unes de ces études espagnoles ou italiennes qui resteront son domaine propre[1]...

Mais c'est peu de chose encore auprès de la contribution de Victor. Celui-ci est vraiment l'âme de la revue. A lui seul, il suffirait à tout. Il se multiplie, il tient tous les emplois. Ses pseudonymes déroutent la curiosité des lecteurs; il a le goût des travestissements, jusqu'à se présenter à l'occasion sous les espèces d'un vieil érudit perclus de rhumatismes.

Pendant six mois, il est presque seul à alimenter la rubrique des *Poésies* : il lui suffit d'ailleurs de puiser dans ses cahiers ou dans les recueils des Jeux Floraux. Prosa-

---

teurs du *Conservateur littéraire* s'étant imposé l'obligation de ne point se faire connaître, je suis privé du plaisir de répondre à votre obligeante demande. J'ai communiqué votre lettre au rédacteur de l'article sur la *Panhypocrisiade* [il n'a pas eu grand'peine, car l'article est de lui] ; il a été heureux d'avoir deviné les secrets sentiments d'un de nos poètes célèbres, et la justice qu'il vous a rendue était due à l'auteur d'*Agamemnon* et de *Clovis*. Je suis particulièrement flatté que cette circonstance m'ait fourni une occasion de correspondre avec vous, et vous priant d'agréer l'assurance de mon profond respect, j'ai l'honneur d'être... — 25 janvier 1820. » Inédit.

1. « Cette nouvelle, dit une note du *Conservateur* à son dernier article (*le Carnaval de Venise*) est extraite d'une suite de compositions dans lesquelles l'auteur s'est proposé de retracer, d'une manière dramatique, les coutumes de quelques peuples. » (T. III, 30e liv.) — En 1821-22, il donne des leçons de littérature espagnole à la Société des Bonnes-lettres et annonce une série de traductions de Lope de Vega, Calderon..., sous ce titre : *le Génie du théâtre espagnol*. (Voy. 27e liv.) — En 1822, *Romances historiques traduites de l'espa-*

teur, il est inépuisable, et il a tous les tons : éloquence, raillerie bouffonne, gravité, fantaisie. Avec une verve joyeuse, il mène la lutte contre le libéralisme; il passe d'une étude puissante à des *Variétés* spirituelles, de la critique d'art à sa chronique des spectacles. Tout lui est sujet d'article : il compare les mérites de *l'Art du tour*, poème en 4 chants de M. Ch. Lebois, et de *l'École du cavalier*, poème didactique et militaire du chef d'escadron Millet[1]. Il célèbre jusqu'à un *Manuel du recrutement* : il est vrai que l'auteur en est M. Foucher, chef de bureau au Ministère de la Guerre, père redouté de certaine jeune fille[2]...

Tout cela d'une abondance, d'une verve, d'une variété de moyens incroyable. Il y a dans ces trois volumes tout un Hugo qui mérite certes de ne pas être oublié. Lui-même ne s'est pas résigné à voir périr ces productions de sa jeunesse. Le *Victor Hugo raconté* reprendra plusieurs des poèmes du *Conservateur*; un bon nombre de ses articles critiques ou politiques deviendront, en 1834, le *Journal d'un jeune Jacobite* de *Littérature et philosophie mêlées*.

On sait les transformations qu'ils ont subies, et comment l'auteur les a maquillés pour les adapter à ses convictions nouvelles[3]. Tantôt ce sont de larges fragments qui survivent; tantôt une simple phrase, encastrée dans un développement nouveau. Un même article (sur *l'Of-*

---

gnol (1 vol. in-12), *l'Heure de la mort*, nouvelle espagnole, publiée dans la *Foudre*, et *la Vengeance de la Madone*, trad. de l'italien... A cet égard, Abel Hugo est le précurseur et peut-être l'initiateur d'E. Deschamps. — En 1823, il s'oriente vers les études historiques, tout en s'essayant au théâtre avec ses collaborateurs Romieu, Ader, Vulpian...

1. Tome I, 8e livraison.

2. Tome II, 20e livr. — Voy. la réponse de Foucher : *Lettres à la fiancée*, p. 40.

3. Voy. Biré, *Victor Hugo avant 1830*.

ficier de fortune de W. Scott, sur l'*Histoire de France* de Vély, sur la *Marie Stuart* de Lebrun) est découpé en une série de morceaux dispersés à dessein. Ailleurs, une retouche ingénieuse modifie de façon absolue le sens d'un développement. « Je n'aime pas qu'un historien soit cosmopolite », disait-il en 1821[1]. Il corrige en 1834 : « Bien que l'historien cosmopolite soit plus grand et plus à mon gré... » C'est ce qu'il appelle reproduire un article *sans y rien changer*[2]. D'une étude sur *Ivanhoé*, il reste un paragraphe sur la condition des Juifs au Moyen âge. L'éloge d'une traduction d'Homère se transforme en une diatribe contre les traducteurs. L'analyse du *Phocion* de Corentin Royou devient un *Plan de tragédie faite au collège* : il a suffi de supprimer les citations et le nom de l'auteur. A quoi bon se mettre en frais pour un poète oublié ? Mieux vaut se parer de ses dépouilles. Victor Hugo connaît les droits du génie et il en use — largement.

En face de ces textes maquillés, coupés, antidatés, il n'est pas sans intérêt de rétablir la leçon primitive. La plus grande partie de ces articles, d'ailleurs, n'a jamais été reproduite et demeure ensevelie dans la collection, presque introuvable, du *Conservateur*.

Une note de la 8e livraison informe le public que « *MM. Hugo frères* ne sont pas *les seuls auteurs* de la Revue ». Ils comptent plusieurs collaborateurs dont les articles ne sont soumis, comme les leurs, qu'à la censure du Conseil de rédaction composé de la réunion de tous les rédacteurs... » Voilà qui donne l'impression d'une revue solide et puissamment organisée. Mais, en vérité, ce grand *conseil de rédaction* ne doit pas tenir des assises bien solennelles et l'on a vite dressé le compte de *tous les rédacteurs* : J.-J. Ader, un des collaborateurs d'Abel

---

1. Tome III, 28e livraison.
2. Préface de *Littérature et philosophie mêlées*.

pour son *Traité du mélodrame*[1]; — le comte François de Neufchâteau, « de l'Académie française, etc. », heureux d'apporter à son jeune ami Victor le prestige de sa situation et de ses titres[2]; — Ch. de Saint-Maurice, futur dramaturge, en quête pour l'instant de lauriers académiques[3]; — peut-être Biscarrat, l'ancien maître d'études de la pension Cordier[4]... C'est tout pour le premier volume.

Après quelques mois, le cercle s'élargit. Le printemps de 1820 amène au *Conservateur* des amis nouveaux. Les deux frères, d'ailleurs, n'ont rien négligé pour sa diffusion.

Certains milieux sont particulièrement favorables, — ceux où les premiers succès de Victor ont fait le plus de bruit et où l'on attend le plus de sa jeune gloire. La Bretagne d'abord. Les tribulations et les soucis de son existence n'ont pas permis à Sophie Trébuchet de rester en relations étroites avec sa famille nantaise. Un moment, des oppositions d'intérêt sont intervenues; elle-même,

---

1. Le Bayonnais J.-J. Ader qui, plus tard, comptera parmi les collaborateurs libéraux du *Mercure du dix-neuvième siècle* et de la *Pandore*, — et écrira avec Léonard Detcheverry la satire antiromantique : *Les deux écoles* (Odéon, 13 août 1825).

2. Ministre sous le Directoire, imbu des idées du dix-huitième siècle, Neufchateau abandonne la politique sous la Restauration pour se consacrer aux lettres, sans être en aucune façon un ennemi du régime nouveau. A partir de 1817, il est en relations avec Victor Hugo qui collabore à son *Lesage*. Le *Conservateur littéraire* ne perd pas une occasion de faire son éloge. Il appartiendra au *Mercure du dix-neuvième siècle*.

3. Charles de Saint-Maurice, couronné en 1819 par la Société des arts et lettres d'Arras pour une *Ode sur la délivrance d'Arras par Turenne*, — et en 1820 par les Jeux Floraux (*Épître sur le suicide*) et par l'Académie française (*Institution du jury*), mention honorable. Le prix fut remporté par E. Mennechet.

4. Du moins d'après Quérard dont le témoignage ne peut être contrôlé.

sauf en ce qui concerne ses fils, est de caractère un peu négligent et, à deux reprises, en 1813 et 1814, son frère a dû faire des démarches pour savoir ce qu'il advenait d'elle et du général[1]. Mais, en 1820, le moment semble venu pour un rapprochement dont le *Conservateur littéraire* sera l'occasion. Ses enfants, d'ailleurs, la dispensent de toute démarche. Le 20 avril, Abel écrit à son cousin Adolphe, en lui envoyant le premier volume : « Nous avons toujours désiré beaucoup connaître des parents dont notre mère ne nous a jamais parlé qu'avec éloge, et tu ne nous aurais pas écrit le premier que nous aurions saisi l'occasion du *Conservateur* pour faire connaissance avec toi ; on est si heureux de trouver des amis parmi les personnes qu'attachent déjà à nous les liens du sang... » Victor, le même jour : « Je désire que le *Conservateur* soit lu avec quelque indulgence par nos bons parents de Nantes et j'espère que tu ne tarderas pas à nous donner des nouvelles de toute la famille... »

Dès lors, la correspondance continue sur le ton le plus affectueux, toute familière de la part d'Abel et de Victor, — un peu plus cérémonieuse, plus exaltée aussi, quand Eugène tient la plume. Et ce sont des causeries sur tous les sujets. Le jeune Nantais est ravi de cette intimité flatteuse. Il prend modèle sur ses cousins ; il partage leurs opinions politiques, il partage leurs goûts. Les études de droit auxquelles on le destine l'intéressent bien moins que les lettres ; il brûle de montrer ce dont il est capable. Il se risque à des descriptions de paysages, à des récits d'excursions, et ses premiers essais sont accueillis avec cette bonne volonté attendrie qui sera à la mode dans le Cénacle. L'un d'eux surtout a été goûté : une description de l'abbaye de La Meilleraye. A l'unisson, les trois frères prodiguent des encouragements : « Continue toujours... (Abel.) — Continue, mon cher Adolphe, à nous donner

1. Voy. les lettres publ. par l'abbé Dubois, *liv. cit.*

ainsi des détails... (Eugène.) — Continue, mon cher Adolphe, à nous mettre de moitié dans tes courses. (Victor.) » Touchante harmonie ! Un mois plus tard (2 septembre), la lettre sur la Trappe paraît dans le *Conservateur*. Cela, c'est la consécration suprême : Adolphe Trébuchet est désormais le quatrième frère. Venu à Paris pour l'ouverture des cours de droit, il partagera la vie de ses cousins[1].

Dans les milieux toulousains encore, le *Conservateur* a trouvé sans peine des sympathies. Victor a remporté ses premiers succès aux Jeux Floraux et ils lui en gardent une reconnaissance : ce sera leur meilleur titre de gloire. Ajoutez que, pour eux, il se met en frais de coquetterie ; il est déjà expert dans l'art de cultiver les amitiés utiles et l'on ne résiste pas aux charmes de ses lettres...

Pour les poètes du midi, ce sera une bonne fortune de collaborer à une revue parisienne et ils seront accueillis volontiers. Ils se présentent au second volume. Mme Tastu figure à la treizième livraison avec une pièce couronnée aux Jeux Floraux[2]; — la comtesse d'Hautpoul gémit, après quelques autres, sur l'assassinat du duc de Berry[3];

---

1. L'article sur la Trappe a été reproduit dans les *Débats* (voy. la lettre du 1er nov. 1821, publ. par l'abbé Dubois). — Plus tard, Ad. Trébuchet deviendra chef de bureau des établissements insalubres à la préfecture de police et se consacrera à des études d'hygiène publique et de police médicale.

2. Sabine, Casimire, Amable Voiart, mariée en 1816 avec Joseph Tastu, imprimeur à Perpignan.

3. La comtesse d'Hautpoul est d'origine parisienne ; veuve du comte de Beaufort, elle épousa en secondes noces Charles d'Hautpoul. — Ses premiers succès aux Jeux Floraux datent des dernières années du dix-huitième siècle. En 1820, un volume de *Poésies diverses* dédié au roi ; dans les années suivantes, d'abondantes productions « à l'usage des demoiselles ». — A cette date, la comtesse d'Hautpoul qui a déjà publié de nombreux volumes est un peu découragée. Dans une lettre du 17 juillet 1821 : « Je n'ai pas fait un vers depuis huit mois, pas un seul. Je suis découragée de ne rien obte-

— Labouisse-Rochefort, poète des joies conjugales[1], envoie des vers posthumes de son ami Kerivalant et s'amuse, pour son compte, à des imitations de poètes latins[2].

---

nir que des compliments et des promesses. Cependant, la duchesse de Berry m'a donné un bracelet d'un goût exquis représentant le duc de Bordeaux et elle-même ; elle a mis à ce don précieux beaucoup de grâces. Mais j'avais la promesse d'une pension qui a été donnée à un autre ; j'avais aussi dû compter sur M. de Lauriston. Tout cela a manqué à la fois. Je suis dégoûtée et n'ai plus de verve... » (Inédit.)

1. Labouisse-Rochefort, né à Saverdun (Ariège) en 1778, royaliste convaincu, écrivain intarissable, membre d'une foule de Sociétés savantes. La plus grande partie de son œuvre poétique célèbre les vertus de son Éléonore. Ses *Souvenirs*, publiés à Toulouse, donnent quelques détails intéressants perdus dans un fouillis d'anecdotes. Ce fut aussi un grand collectionneur d'autographes. (Sur lui, voy. Duclos, *Histoire des Ariégeois*, t. VI. — Les papiers inédits de Labouisse ont été légués par Duclos à la ville de Saint-Girons ; ce dépôt, précieux pour l'étude de la littérature provinciale, m'a été signalé par M. Rozès de Brousse, mainteneur des Jeux Floraux.)

2. N. Ledeist de Kerivalant, né à Nantes, ancien maître des comptes de la province de Bretagne, mort en 1815. — Labouisse, qui se fit son éditeur, écrit, le 3 janvier 1820, au libraire Michaud : « Je pourrai vous fournir une notice sur feu M. de Kerivalant qui m'a légué tous ses papiers. Je viens de publier des imitations d'un *Choix d'épigrammes d'Owen* qui sera bientôt suivi d'un *Choix d'Ausone* en vers français. Je publierai aussi de lui un recueil très intéressant de poésies de différents genres : des contes, des fables, des épîtres ou des imitations d'Horace, de Tibulle, de Catulle, de Properce, d'Ovide, de plusieurs poètes anglais et italiens, mais surtout un Martial en vers... » (Inédit.) Dans le second volume du *Conservateur* figurent encore : Ch. d'Ivry, un correspondant d'occasion. — Saint-Félix, qu'il ne faut pas confondre avec Jules de Saint-Félix, alors âgé de quatorze ans, — l'ancien abbé Lafont d'Aussonne, personnage équivoque dont le nom sera mêlé plus tard à d'étranges aventures. — Plus régulière, la collaboration de Tézenas de Montbrison et de L.-Th. Peli-

Mais, à cet égard, l'événement le plus considérable, le plus riche de conséquences surtout, est l'entrée en scène d'A. Soumet. Parmi les protecteurs toulousains de Victor, celui-ci est un personnage d'importance : bientôt, il sera un demi-Dieu. En août 1820, le *Conservateur littéraire* qui avait déjà rendu hommage à son talent[1] annonce comme un événement solennel son arrivée à Paris : « M. A. Soumet, de l'Académie des Jeux Floraux, vient d'arriver à Paris. Cet enfant d'Isaure, qui occupe un rang si distingué parmi nos jeunes poètes, rapporte dans la capitale des ouvrages longtemps médités dans la patrie des troubadours. On sait qu'il travaille à une épopée sur Jeanne d'Arc et que l'une de ses tragédies (*Cléopâtre*) est reçue au Théâtre-Français. Comme M. de Lamartine, il est l'auteur d'un *Oreste* et d'un *Saül*... »

Déjà en relations avec le père d'Émile et Antoni Deschamps, Soumet prit rang aussitôt parmi les intimes réu-

---

cier, qui commence en juillet une série d'adaptations et de traductions en prose.

1. Dans le t. I, 7e livraison, Abel Hugo avertit Lebrun des Charmettes, auteur d'une *Orléanide*, qu'il « trouvera une concurrence redoutable dans le talent de M. Soumet, jeune poète qui, au milieu de nos discordes politiques, semble s'être réfugié dans le temple de la fondatrice des arts, pour y célébrer plus à loisir la libératrice de la patrie ». — Déjà, en 1808, lors d'un premier voyage à Paris, Soumet avait fait grande impression. Dans une lettre de la comtesse d'Hautpoul (20 février 1808) : « J'ai vu quelquefois chez moi et chez Mme de Latour d'Auvergne un jeune homme de Castelnaudary, nommé Alexandre Soumet, qui a bien le germe du talent et qui m'a lu de fort bons vers qui m'ont causé un vrai plaisir, et un dithyrambe plein de verve et d'élégance, Je trouve à ses vers toute la chaleur de ses vingt ans et non pas le désordre de cet âge. S'il suit de bons modèles et si ses talents ne l'enivrent pas et qu'on ne le *gâte* pas avant qu'il soit mûr, je pense qu'il ira fort loin dans la carrière littéraire. Peu d'hommes de vingt ans auraient fait ses vers. » (Inédit.)

nis autour de l'aimable vieillard, — petit cénacle dont bien des poètes garderont un souvenir ému[1]. On peut supposer avec assez de vraisemblance qu'il servit d'intermédiaire entre ces jeunes écrivains et les frères Hugo. Du moins est-ce le moment précis où les deux groupes se rapprochent. Victor va trouver là les éléments de sa future armée : ceux qui le suivront à la *Muse française*, — et certains aussi, comme Latouche, qui se dégageront assez rudement.

Dans une lettre à J. de Rességuier, Soumet fait connaître ses impressions des premiers jours : « J'ai retrouvé ici votre souvenir; vous faites presque partie de notre cercle poétique; l'éloge de Clémence Isaure a révélé partout le troubadour et vous avez gardé pour vous plus d'une fleur de sa corbeille. J'ai entendu des vers ravissants d'un jeune homme, M. de Vigny; c'est une élégie intitulée *La Somnambule*... Le jeune Hugo vous adresse mille expressions de sa reconnaissance; je lui ai promis de vous les faire parvenir. Cet enfant a une tête bien remarquable, une véritable étude de Lavater[2]. » Le 20 décembre, à Alexandre Guiraud : « Tous nos amis te disent mille choses. Je suis allé l'autre jour passer la soirée chez l'oncle, où je les ai tous rencontrés[3]... »

Dès lors, l'école est virtuellement constituée et le *Conservateur littéraire* devient son premier organe officiel. Là est l'intérêt du tome III. Victor et Abel Hugo y conservent leur situation éminente; leur contribution est plus importante que jamais; mais de précieux concours

---

1. Lui-même fera dans le *Conservateur* (t. III, 28e livraison) l'éloge du père Deschamps : « Restée jeune à quatre-vingts ans, son âme, comme trempée au feu des Muses, semble puiser une vie nouvelle dans l'admiration que lui inspirent les chefs-d'œuvre de la poésie antique et moderne... »

2. Cité par Biré.

3. Cité par L. Séché, *Le cénacle de la muse française*, p. 31.

s'offrent à eux. Il ne s'agit plus seulement, comme au cours du second volume, de quelques adhésions particulières. C'est toute une rédaction nouvelle, animée des mêmes espérances et du même esprit.

Cet élargissement se manifeste dès la fin de 1820. En décembre, Vigny donne son article sur Byron, un article qui a la valeur d'un programme, et Victor Hugo consacre à un *Dithyrambe* de G. de Pons un compte rendu élogieux[1]. D'une livraison à l'autre, une série de noms nouveaux viennent enrichir la rubrique des poésies (Vigny, Saint-Valry, E. Deschamps à la 27e; — J. de Rességuier et J. Lefèvre à la 28e; — à la 29e, Soumet et France d'Houdetot), cependant que les *Variétés*, avec une complaisance non dissimulée, font connaître les projets littéraires des adhérents[2].

Entre ces jeunes gens, l'amitié a été facile et rapide. Victor Hugo suit les efforts de tous. Il les encourage et, s'il est nécessaire, il les soutient. Ainsi, il est l'âme du petit groupe. A Alfred de Vigny, le 21 avril 1821 : « Lefèvre est encore dans l'incertitude, Soumet fait des vers superbes, Pichat cache son manuscrit, Émile nous promet *le Fou du Roi*, Gaspard rit à Versailles, Rocher pleure à Grenoble près de son père dangereusement malade,

---

1. L'article d'Abel, au premier volume, sur *Constant et Discrète* était beaucoup plus réservé que celui-ci. — Voy. au t. III des *Adieux poétiques* de G. de Pons (p. 165) l'épître qu'il adresse à Victor Hugo en novembre 1820 et la réponse de Hugo (11 nov.). Cette réponse a été reprise dans le *V. Hugo raconté*.

2. La 26e livraison annonce la traduction d'*Horace* d'E. Deschamps, le *Pélage* d'A. Guiraud, *Montmartre* d'A. de Vigny (*Montmartre* est le premier titre de l'élévation *Paris* publiée dix ans plus tard). — La 27e annonce *Turnus* et *Léonidas* de Pichat, le *Génie du théâtre espagnol* d'Abel Hugo, les projets dramatiques de Soumet. — La 29e, la *Clytemnestre* de J. Lefèvre et un poème héroï-comique de J.-J. Ader. — La 30e, la *Cléopâtre* et la *Clytemnestre* d'A. Soumet.

Saint-Valry fait ses pâques à Montfort : tous vous aiment, vous embrassent, mais pas plus tendrement que moi[1]. » Pour eux, il ambitionne les succès qui furent, quelques années plus tôt, ses premières joies de poète et, le moment venu où se distribuent les récompenses des Jeux Floraux, il intervient : « Permettez à un vieux combattant réformé de vous recommander des athlètes en présence desquels il n'aurait sans doute pas vaincu. J'appellerai votre attention sur l'élégie de *Symetha* d'un jeune poète dont Soumet vous a sans doute parlé, de notre ami Alfred de Vigny; sur celle du *Convoi de l'émigré* par M. Saint-Valry[2]... »

Mais, de jour en jour, l'influence de Soumet grandit auprès de la sienne. Le *Conservateur* est devenu sa chose. Il parle et décide au nom de tous; il procure de nouveaux collaborateurs, il reçoit des articles — et n'hésite pas à les corriger. Il s'entraîne à cette maîtrise qu'il exercera sans conteste au temps de la *Muse française*. Il a déjà — sans affectation — ce ton doctoral, cette bienveillance condescendante, même avec ses amis les plus familiers. Au début de 1821, J. de Rességuier a envoyé deux pièces de vers couronnées aux Jeux Floraux; Soumet lui répond : « Le *Conservateur littéraire* vous dira ce que nous en pensons [de *Glorvina*]. J'en dispose comme de mon bien; me le pardonnerez-vous? Me pardonnerez-vous de trouver vos vers délicieux et d'avoir pour vous des sentiments de prédilection poétique que je veux que le public partage[3]?... » — *J'en dispose comme de mon bien* : euphé-

---

1. Publ. par E. Dupuy, *Alfred de Vigny, ses amitiés...*, t. I, p. 119.

2. Lettre du 21 mars 1821. Publ. par Biré, p. 133.

3. Publ. par P. Lafond, *L'Aube romantique*, p. 63. *Glorvina* paraît avec une note flatteuse dans la 28e livraison (20 janvier 1821). La lettre classée inexactement par M. Lafond, ne peut donc être postérieure aux premiers jours de janvier. — Quant à la seconde pièce envoyée par Rességuier, elle ne fut

misme charmant, à recommander aux directeurs de revues. Entendez que Soumet a retouché les vers de son ami ; et, comme Rességuier n'a pas trouvé la chose tout à fait à son goût, il s'en excuse : « Victor Hugo vient de me montrer votre dernière lettre et je suis confus de l'extrême douceur avec laquelle vous vous plaignez de moi, dont vous avez tant à vous plaindre. Mon premier tort a été de retrancher un seul vers de votre élégie de *Glorvina*; mais il m'a fallu céder aux exigences de tous vos amis de Paris qui chérissent votre talent et que l'aigle de votre charmante Écossaise avait un peu blessés[1]... »

Personnellement, d'ailleurs, Soumet est loin de fournir une collaboration très active : seulement une élégie et deux ou trois articles... Son prestige lui permet de se réserver, et il est tout entier à ses préoccupations dramatiques. Sa grande ambition est de voir sur la scène *Saül, Cléopâtre* ou *Clytemnestre*. Or cela ne va pas sans difficultés. A sa dernière page, le *Conservateur* annonce la réception de *Clytemnestre* au Théâtre-Français. Mais ce n'est encore que le début d'une longue série d'ennuis. « J'ai été abreuvé de tous les dégoûts imaginables », dira-t-il à Guiraud[2]. Et quand viendra le jour du triomphe (novembre 1822), le *Conservateur littéraire* aura depuis longtemps cessé de vivre...

La publication fut interrompue en mars 1821, après la

---

pas insérée. « *La mort d'une jeune fille* est à refaire, prononce Soumet, quoiqu'elle renferme une foule de vers charmants. En général, les imitations portent malheur. Tout ce que j'ai cherché à imiter a été trouvé mauvais par nos grands amis. Livrez-vous à votre inspiration. *Glorvina* est une élégie fort remarquable. Je vous écrirai avec plus de détails en vous envoyant le numéro du *Conservateur* où votre élégie sera imprimée. » (ibid.)

1. Lettre d'avril 1821, publ. par M. Lafond, p. 68.
2. Publ. par Léon Séché, *liv. cit.*, p. 37.

30e livraison, à la fin du troisième volume. Cela, très brusquement et pour des raisons que nous ne connaissons pas. Par l'intermédiaire de Soumet encore, J. de Rességuier avait envoyé une élégie nouvelle, *la Consolation d'une mère*. Hugo s'excuse, le 17 avril, de ne pouvoir l'imprimer, comme il l'aurait désiré : « Cette jolie pièce était destinée au *Conservateur littéraire*, à ce que m'a dit Alexandre ; mais comme le *Conservateur* s'est réuni aux *Annales*, ces dernières en hériteront et, en ma qualité d'ancien rédacteur du *Conservateur*, je suis un peu jaloux des *Annales*[1]. » D'ailleurs, il semble se consoler aisément de la disparition de sa revue : « Cette réunion des deux recueils m'a fait plaisir, en me débarrassant d'un travail permanent qui me fatiguait depuis longtemps ; d'un autre côté, je n'aurai plus un journal à la disposition de mes amis, comme l'était le *Conservateur*, et cette privation compensera, de reste, le plaisir[2]. »

Quant aux *Annales de la littérature et des arts*, elles annoncèrent la fusion par une note du 7 avril 1821 : « Réunion du *Conservateur littéraire* aux *Annales*. Des travaux littéraires commencés depuis longtemps et auxquels MM. Hugo désirent se livrer presque exclusivement ne leur permettant plus de consacrer au journal qu'ils ont fondé le temps et les soins que demande une pareille entreprise, ils nous ont offert de réunir leur recueil aux *Annales* et de prendre part, avec nos collaborateurs, à la rédaction de ces dernières. Les talents de MM. Hugo, l'identité de leurs doctrines politiques et littéraires avec

---

1. Lettre du 17 avril, publiée par M. Lafond, p. 61. — Voy. aussi la lettre de Soumet : « Nous voulions tous que le feuilleton qui interprète votre nouvelle élégie, supérieure à celle de *Glorvina*, eût passé par le dernier numéro du *Conservateur littéraire*. Le *Conservateur littéraire* avait son dernier numéro pris. Nous la ferons insérer dans les *Annales*... » (*Ibid.*, p. 69.)

2. Lettre du 17 avril, publiée par M. Lafond, p. 61.

celles que nous professons nous ont fait accepter leur proposition avec autant d'empressement que de plaisir. Nous avons regretté que les rangs complets de notre rédaction ne nous permettent pas de donner dans les *Annales* à tous les émigrants du *Conservateur littéraire* la place qu'ils méritent d'y occuper. Nous espérons cependant ne pas être privés de toute coopération de leur part et nous comptons bien qu'ils nous aideront à jeter dans notre journal une variété de tons et de matières que les lecteurs ont le droit d'exiger dans un ouvrage qui n'a pour objet que de les distraire[1]. »

Quelques dissentiments ne tardèrent pas à se produire. C'est du moins ce qui ressort d'une lettre de Victor Hugo à son oncle Trébuchet, le 3 octobre 1821 : « Nous sommes, depuis deux mois, ouvertement brouillés avec les *Annales* dont le directeur a ouvertement abusé de notre bonne foi ; nos intérêts ont été froissés d'une manière criante et notre rupture va être enfin décidée par arbitrage[2]... » Mais les choses s'arrangèrent sans doute, puisque la collaboration, assez irrégulière d'abord, des deux frères, de Vigny, de Deschamps, de Saint-Valry se prolongea en 1822 et 1823, — et jusqu'au moment où, le besoin se faisant à nouveau sentir pour Hugo d'avoir un organe bien à lui, la *Muse française* prit la place du *Conservateur*.

***

Il est malaisé de déterminer avec certitude la part qui

---

1. Cité par Ch.-M. Desgranges, *La presse littéraire sous la Restauration*, p. 100. — Les *Annales* avaient été fondées, le 1er octobre 1820, par Quatremère, Nodier, Ancelot, etc. En tête du troisième volume, les noms de V. Hugo, Malitourne, A. Hugo s'ajoutent, sur la feuille de titre, à ceux des fondateurs.

2. Pub. par M. Tourneux dans l'*Amateur d'autographes*, fèvr. 1902.

revient dans le recueil aux divers collaborateurs[1]. Or, c'est là le problème essentiel.

Les indications manuscrites laissées par P. Lacroix sont de pure fantaisie et peuvent être négligées. Beaucoup plus sérieuse, la notice écrite par M. Em. Paul pour le catalogue Noilly[2] ne risque aucune attribution hardie et a le mérite de préciser assez exactement l'apport de Victor Hugo. Elle a servi de base à tous les travaux postérieurs et n'a guère été discutée. Dans l'ensemble, d'ailleurs, elle mérite toute confiance. Pourtant, un document que je dois à l'obligeance de M. L. Barthou permet de la compléter sur certains points.

C'est un exemplaire du *Conservateur* donné par Victor Hugo à Juliette Drouet. Sur la feuille de garde, le poète a écrit quelques vers et une date :

Oh ! Je suis le regard et vous êtes l'étoile !
Je contemple et vous reluisez !
Je suis la barque errante et vous êtes la voile !
Je flotte et vous me conduisez !
Près de vous qui brillez, je marche triste et sombre,
Car le jour radieux touche aux nuits sans clarté,
Et, comme après le corps vient l'ombre,
L'amour pensif suit la beauté !

20 août 1833, minuit.

Au faux titre, cette dédicace :

Exemplaire unique
A ma Juliette bien-aimée. V. H.

---

1. Voy. la note qui termine la 7e livraison : « Les rédacteurs du *Conservateur littéraire*, s'étant fait une loi de l'impartialité la plus rigoureuse, ont senti qu'il était nécessaire de garder l'anonyme pour éviter, non les menaces mais les politesses intéressées de MM. les auteurs... »

2. Paris, Ve Labitte, 1886. — Voyez ensuite E. Dupuy, *La Jeunesse des romantiques*; M. Souriau, *La Préface de Cromwell*; Ch.-M. Desgranges, *La Presse littéraire sous la Restauration*; abbé Dubois, *Biobibliographie de V. Hugo*.

A cette date de 1833, Victor Hugo préparait son recueil de *Littérature et philosophie mêlées*, et c'est précisément sur cet exemplaire qu'il a commencé son travail. On y trouve de fréquentes retouches autographes ; certaines études (sur le *Phocion* de Royou au 1er volume, sur le *Jean de Bourgogne* de Formont au 3e) sont transformées déjà comme elles le seront dans le recueil. Ailleurs, ce sont de sommaires indications marginales, des ratures ou des surcharges. A la table enfin, un grand nombre d'articles — dans lesquels il reconnaît son bien — sont marqués d'une croix.

A vrai dire, cela ne donne pas la solution complète du problème. Plus de dix ans après, Victor Hugo a pu quelquefois se tromper et il lui arrive d'être distrait... C'est ainsi que, par erreur, il semble réclamer un article d'Alfred de Vigny[1]. Par contre, il en néglige d'autres qui évidemment lui appartiennent, et cela s'explique, son intention n'étant pas de nous signaler tout ce qu'il a écrit personnellement, mais seulement de faire, pour lui-même, un premier choix qui n'a rien de définitif. Cet exemplaire n'en est pas moins, joint au recueil de 1834, un précieux instrument de contrôle.

Outre les pièces qui portent le nom de Victor Hugo, quelques signatures lui appartiennent sans conteste : V. d'Auverney[2], — Aristide, — *****, — Publicola Petissot[3], — Sainte-Marie[4]. Il convient de lui attribuer encore les initiales V, M, B, E, H, U.

---

1. Le fameux article sur Byron.

2. Sans doute un souvenir d'Auverney, où sa mère, dans sa jeunesse, avait fait de fréquents séjours. Abel donne aussi, dans le *Conservateur* (Tome III), le récit d'un voyage à Auverney.

3. L'abbé Dubois hésite pour celle-ci. Mais l'exemplaire de Juliette Drouet l'attribue à Victor Hugo.

4. L'*Ode à Lydie*, publiée sous cette signature, est reprise dans le *Victor Hugo raconté*.

Pour les trois premières, aucune hésitation n'est possible; il suffit de se reporter au premier volume de *Littérature et philosophie mêlées*. Ces trois lettres, d'ailleurs, semblent, au moins dans le premier volume, correspondre à trois séries d'articles distincts, V étant réservé surtout à la critique littéraire, — M à la critique d'art, à la littérature étrangère, aux comptes rendus académiques, — B aux articles de morale et de politique[1].

Pour la signature E la solution est moins simple. On la trouve à la fin de 7 articles :

Tome I : 1° *Œuvres complètes d'A. de Chénier.*
2° *Du génie.*
3° *Le duel du précipice.*
4° *Histoire de France par Vély, Villaret....*
5° *Clovis, tragédie par N. L. Lemercier.*
6° *Marie Stuart, tragédie par Lebrun.*
Tome III : 7° *Jean de Bourgogne, tragédie par Formont.*

Le n° 3 a toujours été attribué à Eugène Hugo. Par contre, Victor a revendiqué les six autres en 1834. Mais le n° 1 se retrouve encore, et cette fois sous le nom d'Eugène Hugo, en tête de l'édition de Chénier, chez Gosselin, en 1840... Quant au n° 6, Victor le donne bien comme lui appartenant dans *Littérature et philosophie mêlées,* mais il met le dernier paragraphe entre guillemets et le fait précéder de cette mention : « E. vient d'écrire ceci aujourd'hui, 25 avril 1815 »[2]. Est-ce simplement pour piquer la curiosité?... Ou veut-il dater le mor-

1. Ceci n'est pas très rigoureux. La signature B disparaît à partir du tome II et plusieurs articles de politique figurent avec la lettre V. Le compte rendu de *l'Officier de fortune* est signé M au 1er volume ; celui d'*Ivanhoé*, au second, est signé V. Hugo est arrivé assez vite à user indifféremment de l'une ou l'autre de ces initiales, sans autre souci que de varier les signatures dans une même livraison.

2. Cette mention ne se retrouve pas dans le *Victor Hugo raconté*... qui attribue l'article entier à Victor Hugo.

ceau ?... Ou faut-il admettre une collaboration des deux frères ? Mais une note de la 8e livraison (et cet article appartient à la 9e) déclare qu'Eugène n'est plus au nombre des collaborateurs.

Restent les initiales H (*Spectacles*) et U (*Revue littéraire*). Ici, il n'y a rien à conclure du recueil de 1834 qui conserve seulement un article signé H, quelques lignes signées U (Extrait de la *Revue poétique* de la 17e livraison) et sacrifie tout le reste. M. Em. Paul accorde cependant à V. Hugo — non sans hésiter — la première de ces deux signatures, mais lui refuse la seconde. L'exemplaire de Juliette Drouet tranche la difficulté et nous autorise à lui rendre l'une et l'autre.

Il faut ajouter enfin certains morceaux anonymes et, sans doute, la plus grande partie des *Variétés*. Voici donc, dans l'ordre des livraisons, la liste des articles que l'on peut, avec certitude, lui attribuer. Je marque d'un astérisque tous ceux que signale l'exemplaire de Juliette Drouet, soit à la table, soit, dans le courant des volumes, par des corrections ou indications marginales :

Tome I

1re livr. : 1 *L'enrôleur politique. Satire* (Sign. V. M. Hugo).
*2 *Œuvres complètes d'André de Chénier* (Sign. E.).
*3 *Première représentation du Frondeur, comédie en 1 acte et en vers de M. Royou* (Sign. H.).

2e livr. : 4 *Les vierges de Verdun, Ode..* (Sign. V. M. Hugo).
*5 *L'avarice et l'envie. Conte* (Sign. V. d'Auverney).
*6 *Walter Scott. L'officier de fortune. La fiancée de Lammermoor* (Sign. M.).
7 *Les Vêpres siciliennes, trag. par M. C. Delavigne. Louis IX, trag. par M. Ancelot. Premier article* (Sign. V.).
*8 *Spectacles Un moment d'imprudence, com... par MM. Wafflard et Fulgence. La Somnambule,*

vaudeville... par MM. Scribe et A. Delavigne. Cadet-Roussel Procida, parodie des Vêpres siciliennes par MM. Dupin et Carmouche (Sign. H.).

*9 *Les trois nuits d'un goutteux, poème par M. le comte F. de Neufchateau* (Sign. à la table U.).

3e livr. : *10 *Épître à Brutus. Les Vous et les Tu* (Sign. Aristide).

*11 *L'esprit du grand Corneille par M. le comte F. de Neufchateau* (Sign. M.).

*12 *De l'éloquence politique et de son influence dans les gouvernements populaires et représentatifs, par M. P.-S. Laurentie. Premier article* (Sign. B.).

*13 *Spectacles. Olympie, trag. lyr. en 3 actes, paroles de MM. Brifaut et Dieulafoy, musique de M. Spontini, ballets de M. Gardel. Le marquis de Pomenars, com. en 1 acte et en prose* (Sign. H.).

*14 *Constant et Discrète, poème... par le comte Gaspard de Pons* (Sign. à la table V.).

*15 *Le dix-neuvième siècle. Épître... par M. Rosset* (Sign. à la table U.).

4e livr. *16 *Cacus...* (Sign. V. d'Auverney).

*17 *Du génie* (Sign. E.).

*18 *Les Vêpres siciliennes, trag. par M. C. Delavigne. Louis IX, trag. par M. Ancelot. Deuxième et dernier article* (Sign. V.).

*19 *Réflexions morales et politiques sur les avantages de la monarchie, par Mme C. de M... Premier article* (Sign. B.).

*20 *Première représentation des Comédiens, com... de M. C. Delavigne* (Sign. H.).

5e livr. : 21 *Les destins de la Vendée. Ode...* (Sign. V. M. Hugo).

*22 *Histoire générale de France, par MM. Vély, Villaret, Garnier et Dufau... Premier article* (Sign. E.).

*23 *La famille Lillers ou Scènes de la vie, par M. J. C. Saint-Prosper* (Sign. M.).

*24 *Phocion, trag... par J. C. Royou...* (Sign. M.).

6e livr. *25 *Achéménide* (Sign. V. d'Auverney).

*26 *Clovis, trag... par M. Népomucène L. Lemercier* (Sign. E.).

*27 *Correspondance. A MM. les rédacteurs du Conservateur littéraire* (Sign. Publicola Petissot).

7e livr. : 28 *Ode sur la mort de S. A. R. Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berry, fils de France* (Sign. V. M. Hugo).

*29 *Trois chants de l'Iliade traduits en vers français par M. Bignan...* (Sign. V.).

*30 *Correspondance. A MM. les rédacteurs du Conservateur littéraire. Deuxième lettre* (Sign. Publicola Petissot).

*31 *Charles de France, duc de Berri, ou Sa vie et sa mort, par M**** (Sign. V.).

*32 *Oraison funèbre de S. A. R. Mgr le duc de Berri... par un jeune séminariste* (Sign. M.).

8e livr. : 33 *Les derniers Bardes. Poème ossianique* (Sign. V. M. Hugo).

34 *Annales du musée et de l'école moderne des beaux-arts. Salon de 1819, par C. P. Landon* (Sign. M.).

*35 *L'école du cavalier... par le chef d'escadron Millet... L'art du tour... par Ch. Lebois...* (Sign. V.).

*36 *Charles de Navarre, trag... par M. Brifaut* (Sign. H.).

*37 *Dithyrambe sur l'assassinat de S. A. R. Mgr le duc de Berri, par M. Tézenas de Montbrison...* (Sign. à la table U.).

*38 *Ode ou Chant funèbre sur la mort de S. A. R. Mgr le Duc de Berri, par Lebrun de Charmettes* (Sign. à la table U.).

*39 *La France royaliste aux manes de Mgr le Duc de Berri, par A. J. C. Saint-Prosper* (Sign. U.).

9e livr. *40 *L'antre des Cyclopes* (Sign. V. d'Auverney).

*41 *Vie privée de Voltaire et de Mme du Chalelet... par l'auteur des Lettres péruviennes...* (Sign. V.).

*42 *Réflexions morales et politiques sur les avantages de la monarchie, par Mme C. de M***. Deuxième article* (Sign. B.).

*43 *Marie Stuart, tragédie par M. Lebrun* (Sign. E.).

10e livr. : *44 *César passe le Rubicon* (Sign. V. d'Auverney).

45 *Imitation d'Owen* (Sign. V. Sainte-Marie).

*46 *Méditations poétiques* (Sign. V.).

*47 *Charles de Navarre, trag... par M. Brifaut. 2e article* (Sign. H.).

*48 *Épître à un honnête homme qui veut devenir intrigant, par Mme la Princesse C. de S.* (Sign. à la table U.).

*49 *Berriana... par A. J. C. Saint-Prosper* (Sign. U.).

TOME II.

11e livr. : 50 *Le Rétablissement de la statue de Henri IV. Ode* (Sign. V. M. Hugo).

*51 *Œuvres posthumes de Jacques Delille* (Sign. V.).

52 *Bug Jargal. Extrait d'un ouvrage inédit intitulé : les Contes sous la tente* (La publication continue à la 12e, 13e, 14e et 15e livr. A la fin la la signature M.).

*53 *Spectacles. — Le flatteur, com. en 5 actes et en vers, par M. Gosse. — L'homme poli, com. en 5 actes et en vers, de M. Merville* (Sign. H.).

12e livr. : 54 *A Lydie. Ode* (Sign. J. Sainte-Marie).

*55 *Ivanhoé ou le Retour du croisé, par Walter Scott* (Sign. V.).

*56 *Institut royal de France. Séance publique annuelle des 4 académies* (Sign. M.).

*57 *Conradin et Frédéric, trag. en 5 actes par M. Liadières* (Sign. H.).

13e livr. : *58 *Les plaisirs de Clichy...* (Sign. U.).

*59 *Lithographie morale et politique de MM. les membres de la chambre des députés...* (Sign. U.).

14e livr. : 60 *Moïse sur le Nil. Ode* (Sign. V. M. Hugo).

*61 *Mémoires, lettres et pièces authentiques, touchant la vie et la mort de S. A. R. Mgr Charles-Ferdinand d'Artois, fils de France, duc de Berri, par M. le Vicomte de Chateaubriand* (Sign. V.).

*62 *Démétrius, trag. en 5 actes, par M. Delrieu* (Sign. H.).

*63 *La Dame noire, com. en 3 actes et en prose* (Sign. M.).

*64 *Nuits françaises sur l'attentat du 13 février 1820, par A. d'Egvilly* (Sign. à la table U.).

*65 *Nos regrets, héroïde par M. le Chev. de Port de Guy* (Sign. U.).

15e livr. : 66 *Ce que j'aime. Vers faits à un dessert* (Sign. V. d'Auverney).

*67 *Lalla Roukh ou la princesse Mogole, par Thomas Moore* (Sign. V.).

16e livr. : 68 *Le jeune banni. Raymond à Emma. Élégie* (Sign. V. M. Hugo).

*69 *Spectacles. Le folliculaire, com. en 5 actes et en vers, par M. Delaville de Mirmont. L'artiste ambitieux, com. en 5 actes et en vers, par M. Théaulon* (Sign. H.).

*70 *Hommage de l'aveugle de Nanterre aux mânes de S. A. R. Mgr le duc de Berri* (Sign. U.).

*71 *Sur quelques phrases du Défenseur* (Sign. : les Rédacteurs du *Cons. litt.*).

17e livr. : *72 *Revue poétique. MM. de Labouisse — Cipeirel — A. Richomme — L. A. de la Villestreux — Gasp. Descombes* (Sign. U.).

*73 *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Condé...* (Sign. V.).

18e livr. : 74 *Le génie. Ode* (Sign. V. M. Hugo).

*75 *Exposition des morceaux de concours pour le grand prix de peinture. Portrait de Mgr le duc de Berri, par M. Gérard* (Sign. M.).

*76 *Spectacles. Aspasie et Périclès, opéra en 1 acte, paroles de M. Viennet... — Une promenade dans Paris ou De près et de loin, com. en 5 actes et en prose* (Sign. H.).

*77 *Collège royal de France. Clôture du cours de poésie latine par M. Tissot* (Sign. V.).

19e livr. : 78 *Le vieillard du Galèse* (Sign. V. d'Auverney).

*79 *Les psaumes traduits en vers français, par M. de Sapinaud de Boishuguet... — Élégies vendéennes..., par le même* (Sign. V.).

*80 *Sur un article des Lettres normandes* (non signé).

20e livr. : 81 *Les deux âges* (Sign. V. M. Hugo).

*82 *Examen critique et complément des dictionnaires historiques les plus répandus..., par l'auteur du diction. des ouvrages anonymes et pseudonymes* (Sign. V.).

*83 *Manuel du recrutement ou Recueil des Ordonnances, Instructions approuvées par le Roi, ...* (Sign. M.).

*84 *Variétés : « La municipalité d'Herespian... »*

Tome III.

21e livr. : *85 *Discours sur les avantages de l'enseignement mutuel* (Sign. ***).

*86 *Histoire de Gil Blas de Santillane, par Lesage... avec un examen préliminaire, de nouveaux sommaires des chapitres et des notes historiques et littéraires, par M. le Comte F. de Neufchateau* (Sign. V.).

*87 *Institut royal de France. Académie française. Séance publique annuelle de la Saint-Louis* (Sign. M.).

22e livr. : *88 *Projet de la proposition d'accusation contre M. le duc Decazes... à soumettre à la Chambre de 1820, par M. Clausel de Coussergues... — Observations sur l'écrit publié par M. Clausel de Coussergues..., par M. le commandant d'Argout* (Sign. V.).

23e livr. : 89 *Ode sur la naissance de S. A. R. Henri-Charles-Ferdinand-Marie Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux, petit-fils de France* (Sign. V. M. Hugo).

*90 *Revue poétique. MM. Reymond, de Labouisse, G. Descombes, Gabriel, A. Richomme* (Sign. U.).

*91 *Séance publique de la Société académique du département de la Loire-Inférieure tenue le 23 août 1820* (Sign. M.).

24e livr. : *92 *Mémoire pour le vicomte Donnadieu... sur la plainte en calomnie par lui portée contre les sieurs Rey, Cazenave et Regnier... — Réponse au mémoire de M. Berryer pour M. le général Donnadieu, par M. le Comte de Saint-Aulaire* (Sign. V.).

*93 *Exposition des morceaux de peinture, de sculpture... couronnés à Paris et envoyés de Rome. Portrait de Mme la Duchesse de Berri par M. Kinson* (Sign. M.).

*94 *Correspondance. A MM. les Rédacteurs du Conservateur littéraire.* [Sur *Le crime du 16 octobre...*, poème de Lafont d'Aussonne.] (Sign. V. M. Hugo).

25e livr. : *95 *Clovis, tragédie en 5 actes, par M. Viennet* (Sign. H.).

26e livr. : *96 *Le 4 novembre 1820. Saint-Charles. Stances* (Sign. V. M. Hugo).

*97 *Annales du Musée. Salon de 1819, par C. P. Landon* (Sign. M.).

*98 *Louis XVII au berceau d'Henri V..., par le comte G. de Pons* (Sign. à la table U.).

*99 *Épître à Dieu, par M. le Chev. de Port de Guy* (Sign. U.).

*100 *A S. A. R. Mme la Duchesse de Berri..., par M. Berenger de Labaume* (Sign. U.).

27e livr. : *101 *L'observateur au XIXe siècle, par A. J. C. Saint-Prosper* (Sign. V.).

*102 *Jean de Bourgogne, trag. en 5 actes, par M. de Formont* (Sign. E.).

*103 *Eugène et Guillaume, com. en 4 actes et en prose* (Sign. H.).

*104 *Don Carlos, trag. en 5 actes, par feu M. Lefèvre* (Sign. M.).

28e livr. : *105 *Histoire générale de France, depuis le règne de Charles IX, jusqu'à la paix générale en 1815, par M. Dufau* (Sign. V.).

29e livr. : *106 *Poésies de Mme Desbordes Valmore* (Sign. V.).

*107 *La matinée du 29 septembre ou la naissance de Mgr le Duc de Bordeaux. Poème par M. de Talagrat* (Sign. U.).

30e livr. : *108 *L'émigré en 1794 ou une scène de la Terreur, drame en 5 actes et en prose* (Sign. V.).

*109 *Odes par Antoine Charles* (Sign. M.).

*110 *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai* (Sign. U.).

*111 *A MM. les Rédacteurs du Conservateur littéraire sur la biographie nouvelle des contemporains, par MM. Arnault, Jay, Jouy et Norvins* (Sign. Victor-Marie Hugo).

J. Abel Hugo, le frère aîné et le principal collaborateur de Victor, signe à l'ordinaire de ses initiales : A des articles de critique, et J des articles divers (mélanges, traductions, nouvelles). C'est à lui qu'appartiennent encore

six articles signés A. H., un article signé J. A. (*Voyage à Auverney*, t. III), un article signé A. B. à la table du tome II, et trois pièces de vers qui portent son pseudonyme D. Monières[1]. M. Em. Paul se demande s'il ne faudrait pas le reconnaître aussi sous la lettre F. Il est bien difficile de l'affirmer. Nous avons pourtant au tome III, sous cette signature, des déclarations antilibérales qui traduisent assez bien ses sentiments personnels (25e livr.). Au moins est-il certain que cette initiale ne peut, comme le voudrait Paul Lacroix, être celle de Paul Foucher, alors âgé de 10 ans.

Quant aux autres rédacteurs, on peut lever le masque pour quelques-uns :

J. J. Reda et J. J. A. : Ader.
C. St M. : Charles Saint-Maurice.
S. : Biscarrat (d'après Quérard, dont le témoignage ne peut être contrôlé. L'abbé Dedieu, dans son étude sur Soumet, — *Rev. des Pyrénées*, 1912-1913, — lui attribue cette signature; mais on la rencontre dans le 1er volume, et la collaboration de Soumet commence au 3e).
A. T-t : Adolphe Trébuchet.
L. T., T. et T. D. M. : Tézenas de Montbrison.
X. et A. S. : Soumet (*France littéraire*, IX, p. 230).
A. de V. : Alfred de Vigny.
G. de P. : Gaspard de Pons.
J. L. : Jules Lefèvre.
L. M-D-C. B. L. N. : Le maréchal de camp Lenoir.
L. D. A. : Lafont d'Aussonne.
L. Th. P. : L. Th. Pelicier et non, comme on l'a dit souvent, Th. Pavie (Voy. dans les *Annales roman-*

---

1. Sur cette signature, voy. Quérard, *Supercheries*, II, p. 1182.

tiques de 1823 la réimpression, sous son nom, de deux pièces, *le Uhlan* et *le Cimetière de Luben*, parues au t. II du *Conservateur*, la première avec ces initiales, la seconde sans signature. Un troisième morceau du même volume signé C. D., — *la Veuve du soldat*, traduit de l'allemand, — présente avec ceux-ci une grande analogie. Peut-être est-il du même auteur?...).

L. D. V... n : Louis-Désiré Véron, le futur docteur, créateur de la *Revue de Paris* et directeur de l'Opéra. Dans ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris* (I, p. 236), lui-même déclare avoir collaboré au *Conservateur littéraire*.

Il est possible, mais douteux, que A. D. désigne Antoni Deschamps. Peut-être aussi A. M. : Armand Malitourne, un des collaborateurs d'Abel, que le Dr Véron cite au nombre des rédacteurs.

Enfin, on ne peut risquer même une hypothèse pour D. B., — D. R., — F. de B., et il est à souhaiter que ce mystère soit éclairci, surtout pour la première de ces signatures qui n'apparaît qu'une fois, dans la première livraison, mais à la fin d'un article essentiel sur Lamennais.

Cette édition est établie sur le même plan que l'édition précédemment publiée de la *Muse française*. Elle reproduit fidèlement l'original dont les chiffres entre crochets, placés dans la marge de droite, indiquent la pagination. Toutefois, étant donné l'abondance des matières, chacun des trois volumes a été divisé en deux tomes. Les notes qui appartiennent au *Conservateur littéraire* sont marqués des initiales C. L. Les livraisons sont datées d'après leur inscription au *Journal de la Librairie*.

Je tiens, en terminant, à remercier M. G. Simon, qui m'a donné de bonne grâce les autorisations nécessaires, et M. L. Barthou, possesseur du précieux exem-

plaire de *Littérature et philosophie mêlées* dédié à Juliette Drouet. On sait l'érudition de M. Barthou et ce que lui doivent les amis du romantisme; il n'est pas de ces collectionneurs qui, jalousement, enterrent leurs trésors.

(1918.)

PREMIÈRE LIVRAISON

(Décembre 1819.)

POÉSIE

L'ENROLEUR POLITIQUE

SATIRE

Et la lumière a lui dans les ténèbres,
et les ténèbres ne l'ont pas comprise.

L'ADEPTE

Non, tous vos beaux discours ne m'ont point converti.
Et pourquoi voulez-vous que j'embrasse un parti?
N'est-ce donc point assez que d'insolents libraires
Préfèrent des pamphlets à mes œuvres légères?
5 Est-ce trop peu déjà qu'un stupide mépris
Proscrive ces beaux-arts dont mon cœur est épris.
Et que le Pinde, grâce au nom de République,
Voie en ses verds bosquets régner la politique?
Faut-il passer partout pour esprit de travers,
10 Ou m'unir aux ingrats qui font fi de mes vers,
Et, pour rester Français, titre qu'on me refuse,
Sous le joug libéral dois-je courber ma muse?
Ah! je veux être un sot, et, loin de vos drapeaux,
Rimer sans auditeurs, mais rimer en repos;
15 Je veux, ainsi qu'un ours, dans mon trou solitaire,
Penser avec Pascal et rire avec Voltaire;

Réimprimé dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, avec quelques corrections seulement; les notes entre crochets ont été supprimées.

Vivre, ignoré du monde, avec mes vieux auteurs,
Qui devaient craindre peu d'être un jour sans lecteurs;
Et, fuyant ces salons où la nullité règne,
20 Consoler de l'oubli les arts qu'on y dédaigne.

L'ENRÔLEUR [4]

Tout beau (ces jeunes gens ont grand besoin d'avis!) :
Tu connais donc bien peu l'heureux siècle où tu vis?
L'on dédaigne les arts, et cent routes nouvelles
S'ouvrent aux vrais talents pour fuir les vieux modèles.
25 Voyons : quel est ton genre? Écoute : et tu vas voir
Qu'en travaillant un peu l'or sur toi va pleuvoir.
Es-tu peintre? Transmets à la lithographie
Nos modernes exploits que Clio te confie.
Pour éclipser les faits du preux de Roncevaux,
30 Le brasseur Rossignol t'offre ses grands travaux.
Crois-tu que ces guerriers, tous morts aux Thermopyles,
Près de nos fédérés auraient dormi tranquilles?
Et que ce général qui battit du tambour,
Ne vaut pas bien Condé sous les murs de Fribourg?
35 Réponds : mais, je le vois, peu sensible à la gloire,
Tu ne peux t'élever aux grands tableaux d'histoire;
Descends donc aux portraits. D'un grand homme ignoré
Peins-nous le noble front de rayons entouré;
Ou, moderne Callot, dévoue au ridicule
40 Ces vieux sujets du Roi, dont la France pullule,
Fous qui, dans leurs aïeux, osent encor vanter
De gothiques vertus qu'ils surent imiter.
Crois-moi : suis mes conseils; dans peu de temps sans doute
Tu seras de ces gens qu'on flatte et qu'on redoute;
45 Et ton nom, étalé dans plus d'un cabinet,
Deviendra quelque jour fameux chez Martinet.

---

36 travaux d'histoire

Es-tu littérateur? Une plus vaste arène
Semble encore appeler ta muse citoyenne.
Tu peux des esprits forts fabriquer les *anas*,
50 Ou toi-même inventer de nouveaux almanachs.
Ainsi, dans chaque mois, grâce à de doctes plumes,
Nous voyons les guerriers succéder aux légumes [1];
La botanique, hier, fut à l'ordre du jour, [5]
Il est juste aujourd'hui que l'histoire ait son tour.
55 Vois ce livre, heureux fruit d'un siècle de lumière;
Il montre au bon bourgeois l'éloquence guerrière.
Fais-m'en donc un pareil : mêle, choisis en gros
Le cri d'un soldat ivre et le mot d'un héros;
Et donne au bon Henri quelque place modeste
60 Entre deux bulletins, ou près d'un manifeste.
Surtout, si tu décris nos revers, nos succès,
Songe qu'un Vendéen ne peut être Français,
Songe encor que ce roi, d'orgueilleuse mémoire,
Louis n'a jamais su ce que c'est que la gloire;
65 Que Vendôme et Villars, qu'on se plaît à vanter,
Sont loin de maint héros que tu pourrais citer.
Luxembourg comptait-il ses soldats morts par mille?
Qu'est-ce que Catinat? brûla-t-il une ville?
Une fois, il est vrai, surpassant Catinat,
70 Turenne mit en feu tout le Palatinat.
Mais tout cela n'est rien : qu'on songe à la Vendée,
Et d'un bel incendie on aura quelqu'idée;
Vois Moscow, vois Berlin, et du Sud jusqu'au Nord
De cent vastes cités les murs fumants encor...

[1. L'*Almanach des Braves, une Victoire par jour, de la Gloire tous les jours*, et ce tas de petits recueils de fêtes, sœurs puînées des *sans-culottides*, sont trop connus pour les rappeler ici. La réputation des autres ouvrages dont parle l'auteur, dans le courant de cette satire, est assez *européenne* pour qu'on puisse se passer de notes.] (C. L.)

---

58 ou le mot

75 Qu'en dis-tu ?... Prouve aussi que, bien qu'il fût despote,
Ce Louis, après tout, n'était pas patriote.
A-t-il, pour mériter qu'on lui fût si soumis,
Construit une colonne en canons ennemis ?
A cet enseignement, dont notre âge raffole,
80 Jamais ce prince ignare ouvrit-il une école [1] ?...
Il est bon, vois-tu bien, d'avoir à rapporter
Des faits sûrs, de ces faits qu'on ne peut contester.
Ne crains pas les braillards, car toujours *la Minerve* [6]
Tiendra pour te défendre une lance en réserve ;
85 Et si tu sais venger d'une odieuse loi
Ces innocents bannis qui n'ont tué qu'un roi ;
Si tu sais, du parti digne et généreux membre,
En citoyen zélé chérir l'heureux septembre,
On te verra dans peu, de tes mâles écrits,
90 A la face du monde enrichir l'*Homme gris ;*
Et, grâce aux souscripteurs, affrontant les amendes,
Saper les vieux abus dans les *Lettres normandes*.
Est-ce assez ?

L'ADEPTE

Il suffit : pour rester en repos,
Je vais, par un fait seul, vous répondre à propos.
95 Hier, manquant d'argent, vint s'asseoir à ma table
Macer, cet ami sûr, ce parfait pauvre diable.
« Ah ! mon cher, me dit-il, je n'ai plus d'avenir.
Un jeune homme en nos jours ne saurait parvenir.
Tu sais que, préférant l'or à la renommée,
100 De nos indépendants j'ai dû grossir l'armée.

[1. Nous ne prétendons pas condamner l'enseignement mutuel. Cette méthode peut être utile : il y a du ridicule à la trouver admirable ;

Et le malheur de ce qu'on vante
Est d'être ensuite rabaissé.

Le temps jugera, et il jugera bien ; car c'est lui qui nous a fait connaître l'excellence des écoles chrétiennes.] (C. L.)

Cherchant donc à paraître, en un pamphlet du jour,
Je voulus, l'autre mois, me produire à mon tour.
D'abord, pillant partout des phrases rajeunies,
Je m'étais fait un fonds de quelques calomnies;
105 Puis je citais sans crainte, en termes absolus,
Et Voltaire et Rousseau, que je n'ai jamais lus.
J'invoquais nos grands mots : la vertu, la victoire;
Et je crois même aussi que je parlais d'histoire.
Ajoute à ce mélange un morceau fort adroit,
110 Où je prouvais que Dieu n'a sur nous aucun droit,
Où même, pour montrer mon âme libre et fière,
Je jetais loin de moi le joug de la grammaire.
Croirais-tu qu'un discours si fort et si rusé
Pour le susdit pamphlet fut trouvé trop usé?
115 Que je perdis mon temps, mes frais, mon éloquence?
Et que, de m'enrichir m'ôtant toute espérance,
Le grossier rédacteur m'envoya sans façon
A ce journal sans sel où l'on singe Adisson [1]?... »
Macer a répondu : pour moi, je dois me taire. [7]
120 Sans savoir le citer, je sais lire Voltaire;
Je hais la calomnie; enfin mon esprit lourd
Ne saurait s'élever à la hauteur du jour.

L'ENRÔLEUR

Jeune homme, tu te perds. Écoute-moi, de grâce :
Si d'un vrai citoyen ton cœur n'a point l'audace,

[1. On a pu s'apercevoir que, depuis l'époque où cette satire a été faite, si les noms ont changé, les choses sont restées les mêmes. Cependant la justice exige une exception en faveur du *Spectateur*. La plupart de ses rédacteurs étaient des hommes fort estimables, qui se sont arrêtés, sitôt qu'ils se sont aperçus qu'ils suivaient la fausse route. M. Campenon, poète aimable, M. Laya, poète courageux, honoraient trop le *ministèrialisme*.] (C. L.)

---

124 n'a pas l'audace.

125 Tu peux, quittant le fouet et prenant l'encensoir,
Sans renoncer à nous, ramper sous le pouvoir.
Le ministre, crois-moi, saura payer le zèle
D'un auteur qui pour lui veut bien faire un libelle.
On voit, dans les honneurs, plus d'un homme prudent,
130 Que le premier revers peut rendre *indépendant;*
La girouette reste au haut de l'édifice :
Je pourrais te citer...

L'ADEPTE

Non, rendez-moi justice.
Je n'imiterai point ces vils caméléons,
Qu'un jour la guillotine eut pour Anacréons,
135 Et qui, du plus puissant servant toujours la cause,
Se font aujourd'hui plats, pour être quelque chose.
J'aimais la gloire, hélas! mais dans ce siècle impur,
Quand le crime est fameux, la gloire est d'être obscur.
Vous qui m'auriez fait grand, arts divins, arts que j'aime,
140 Vous êtes oubliés, je veux l'être moi-même.
Racine, est-il bien vrai, dis, qu'ils m'ont excité
A blasphémer ces temps où ta muse a chanté?
Vandales! quelle est donc leur aveugle furie?
Ils proscrivent ton siècle et parlent de patrie!
145 O Molière! ô Boileau! pourquoi, nobles esprits, [8]
Nous léguer des lauriers que nous avons flétris?
Temps qu'on ne verra plus, seul je vous rends hommage.
Du moins, tâchons encor d'en retrouver l'image.
Si jamais, je le crains, des orages nouveaux
150 Me viennent, malgré moi, ravir à mes travaux,
Vous qui voulez la paix, ô Fitz-Jame, ô Villèle,
Chateaubriand, je veux imiter votre zèle;
Je veux puiser en vous, citoyens généreux,
L'espoir de voir un jour les Français plus heureux...

L'ENRÔLEUR

155 Cet homme est un ultra...

L'ADEPTE

Je suis un homme.

L'ENRÔLEUR

A d'autres !
Ces royalistes-là font tous les bons apôtres :
Tu n'étais, disais-tu, d'aucun parti : fort bien !
Tu ne te trompais pas, que sont tes pareils? Rien.
Ce n'est plus un parti.

L'ADEPTE

Non, c'est la France entière.

L'ENRÔLEUR

160 Fait, que nos électeurs prouvent à leur manière,
Et que voulaient sans doute attester certains cris
Dont t'ont dû réjouir nos fidèles conscrits.

L'ADEPTE

Il est vrai : l'anarchie, aux têtes renaissantes,
S'éveille, et rouvre encor ses gueules menaçantes ;
165 Le trône, sous ses coups, commence à chanceler ;
Mais, pour le soutenir, on nous verra voler.
Nous saurons oublier, dans ces moments d'épreuve,
Les dégoûts dont la haine à dessein nous abreuve.

Moi-même, lui gardant et mon bras et ma foi, [9]
170 Dans l'exil, s'il le faut, j'irai suivre mon roi;
Dussé-je, pour avoir servi la dynastie,
Me voir, à mon retour, puni d'une amnistie.
Et si, dans mes vieux jours, comme un vil condamné,
Au fond d'un noir cachot je me voyais traîné,
175 Sous le harnois guerrier si ma tête blanchie
D'un indigne soupçon n'était point affranchie,
Si j'étais accusé sans même être entendu,
D'avoir trahi ce roi que j'aurais défendu,
Montrant mon corps brisé, mes cicatrices vaines,
180 Et ce reste de sang, déjà froid dans mes veines,
J'irais dire à mon roi, s'il voulait l'épuiser :
« Sire, il est tout à vous, vous le pouvez verser. »

V.-M. Hugo.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION

PAR M. L'ABBÉ F. DE LA MENNAIS.

(*Cinquième édition.*)

Dans l'ivresse d'une philosophie trompeuse, la société repousse les croyances divines, seules capables de la défendre contre les opinions politiques qui menacent de la dévorer. Les autels n'obtiennent déjà plus nos haines; les prêtres nos proscriptions; la religion et ses ministres ont enfin reçu de nous l'indulgence du dédain et le repos du mépris. La dissolution du corps social, commencée par l'indifférence religieuse, s'achèvera par le délire populaire. N'entendez-vous pas déjà rugir cette démocratie furieuse, qui tout à l'heure n'était que sourdement émue? Notre | vieille Europe s'est en- [10]
dormie dans les bras de la philosophie, et voilà que le bruit des révolutions qui s'avancent agite son sommeil. Mais les convulsions qui suivent l'abattement sont celles qui précèdent la mort. Un auteur religieux est venu réveiller la conscience des peuples et la sagesse des rois, par un livre effrayant d'avenir : à tant de maux il ne montre

qu'un remède; mais c'est la foi, la foi qui a pu déjà, chassant devant elle les dieux des passions humaines, détrôner une religion de voluptés, pour planter avec sa croix une religion de souffrances. Confiant en ses armes, il tient d'une main l'Évangile, les livres de Bossuet et de Pascal, ces sublimes interprètes du texte sacré; et de l'autre, les écrits des Diderot, des Helvétius, froids commentateurs du néant. C'est ainsi que s'est présenté devant un siècle orgueilleux de ses crimes, un noble adversaire pour défier ses doctrines et les appeler au combat. Jusqu'ici les doctrines du siècle sont restées muettes de stupeur.

La destinée de ce livre a été singulière; son objet est sacré et les temps sont profanes; il est souvent théologique, et la plupart des esprits ne sont pas même religieux; il parle de foi à des incrédules, de morale à la place de l'immoralité; il venge la mémoire d'un passé qu'on outrage, et nie les bienfaits d'un présent dont on raffole; et cependant ses pages sévères ont vaincu la frivolité, et le dix-neuvième siècle aura vu un ouvrage religieux et profond, plus acheté, plus lu et plus admiré qu'un roman immoral, ou qu'un pamphlet incendiaire.

L'auteur de ce livre singulier n'était point connu; aujourd'hui d'imposants hommages l'entourent, et demain la foule se pressera autour de sa gloire. Un pareil succès peut | calmer un moment les pieuses [11] inquiétudes que l'audace des doctrines antireligieuses éveille chaque jour davantage.

L'analyse du bel ouvrage de M. de La Mennais est peu difficile à faire pour qui veut en lire de bonne foi les pages éloquentes. Il prend son en-

nemi corps à corps pour le terrasser; il attaque l'indifférence sous toutes ses faces, car toutes ses
55 conséquences sont terribles; il la poursuit dans l'ordre moral comme dans l'ordre politique, car elle tue l'homme comme individu et comme société. Déroulant successivement la chaîne de tous les sophismes dont la philosophie nous amuse, sa
60 raison les brise tour à tour, et pour hasarder quelque critique au milieu de tant d'éloges mérités, j'oserai dire que M. de La Mennais porte dans sa dialectique une rigueur peut-être trop impitoyable. Comme il puise ses opinions à la source la plus
65 pure, il les présente avec fierté et avec chaleur; mais entraîné quelquefois par le mouvement impétueux de sa conviction, il pousse les principes qu'il défend jusqu'à des conséquences extrêmes. Il touche alors à un esprit de prosélytisme qu'on ne doit
70 pas craindre, car il n'est que l'accent de la bonne foi, mais qu'on ne peut approuver entièrement, car il n'est déjà plus l'expression parfaite de la vérité.

Nous n'émettons cette idée qu'en tremblant,
75 parce que nous n'avons pas la prétention d'entrer en lice avec un si rude jouteur. Nous devons même à notre respect pour les suffrages honorables qu'a reçus cette production extraordinaire, de ne pas mêler notre voix mondaine à ce concert d'appro-
80 bations imposantes, et surtout de ne point débattre plus longtemps des questions que nous avons abordées, il faut bien l'avouer, avec les préventions de notre siècle et de notre âge.

L'*Essai sur l'indifférence religieuse* est jugé sous [12]
85 le rapport des doctrines, il ne nous appartient plus

que de l'apprécier sous le rapport littéraire. Dans nos jours de discordes on juge tout avec des arrière-pensées politiques, et les arrêts que l'on prononce sur le mérite d'un livre ne sont guère que
90 des formules banales de blâme ou d'éloge diversement appliquées selon l'opinion de l'auteur. M. de La Mennais a eu le bonheur d'échapper au sort commun : ceux-là même qui ont poursuivi le chrétien de leurs sarcasmes, n'ont pu refuser un tribut
95 d'admiration à l'écrivain. Et, en effet, où trouver ailleurs que dans Bossuet et dans Pascal, cette élévation d'idées, cette fermeté de dialectique, cette raison éloquente et passionnée qui caractérise cet *Essai sur l'indifférence?*

100 Ce qui me paraît dominer dans M. de La Mennais, c'est une franchise hardie dans les idées, et une familiarité énergique dans les expressions; c'est le cachet des grands maîtres. Pour l'art d'enchaîner les preuves et pour le génie d'ensemble, il
105 rappelle la manière de Pascal, auquel il ressemble encore par un fond de tristesse et de mélancolie produit peut-être par les mêmes causes. De là ces traits d'une ironie accablante, et d'un mépris quelquefois sublime pour nos misères. M. de La Men-
110 nais attaque souvent ce J.-J. Rousseau qui fut si éloquent, si malheureux et si noblement trompé, et dont les erreurs devraient peut-être exciter moins l'indignation. M. de La Mennais semble, pour le combattre, emprunter ses armes, sa chaleur en-
115 traînante et sa dialectique passionnée; et en appliquant à des idées différentes les mêmes formes de langage, M. de La Mennais en acquiert plus d'originalité et d'énergie.

Ce qui a dû contribuer surtout à faire lire son
120 livre, c'est | qu'il a su revêtir un sujet abstrait et [13]
sévère d'images brillantes; quelques-unes semblent
échappées au pinceau de l'auteur des *Martyrs*.

Nous ne ferons qu'une citation, parce que l'ouvrage est depuis longtemps sous les yeux de tout
125 le monde; c'est le tableau des malheurs causés par l'athéisme, et de la Convention poussant, pour ainsi dire, le cri de détresse, en proclamant l'*existence de l'Être suprême*.

« Des athées gouvernèrent la France; et, dans
130 l'espace de quelques mois, ils y accumulèrent plus de ruines qu'une armée de Tartares n'en aurait pu laisser en Europe pendant dix années d'invasion. Jamais, depuis l'origine du monde, une telle puissance de destruction n'avait été donnée à l'homme.
135 Dans les révolutions ordinaires, le pouvoir se déplace, mais descend peu. Il n'en fut pas ainsi quand l'athéisme triompha; la force fuyant les hautes parties du corps social, se précipita entre les mains de ses plus vils membres, et leur orgueil, que tout
140 offensait, n'épargna rien. Ils ne pardonnèrent ni à la naissance, parce qu'ils étaient sortis de la boue; ni aux richesses, parce qu'ils les avaient longtemps enviées; ni aux talents, parce que la nature les leur avait tous refusés; ni à la science parce qu'ils se
145 sentaient profondément ignorants; ni à la vertu, parce qu'ils étaient couverts de crimes; ni enfin au crime même, lorsqu'il annonça quelque espèce de supériorité. Entreprendre de tout ramener à leur niveau, c'était s'engager à tout anéantir. Aussi,
150 dès lors, gouverner ce fut proscrire, confisquer et proscrire encore. On organisa la mort dans chaque

bourgade; et, achevant avec des décrets ce qu'on avait commencé avec des poignards, on voua des classes | entières de citoyens à l'extermination; on [14]
155 ébranla par le divorce le fondement de la famille; on attaqua le principe même de la population, en accordant des encouragements publics au libertinage.

» Cependant la haine de l'ordre, trop à l'étroit
160 sur ce vaste théâtre de destruction, franchit les frontières, et alla menacer sur leur trône tous les souverains de l'Europe.

» L'athéisme eut ses apôtres, et l'anarchie ses séïdes. La guerre redevenant ce qu'elle est chez les
165 sauvages, on arrêta de ne faire aucun prisonnier. L'honneur du soldat frémit, et repousse cet ordre barbare; mais, hors des camps, l'enfance même ne peut désarmer la rage ni attendrir les bourreaux. Je me lasse de rappeler tant d'inexpiables horreurs.
170 La France, couverte de débris, offrait l'image d'un immense cimetière, quand, chose étonnante! voilà qu'au milieu de ces ruines, les princes même du désordre, saisis d'une terreur soudaine, reculent épouvantés, comme si le spectre du néant leur eût
175 apparu. Sentant qu'une force irrésistible les entraîne eux-mêmes au tombeau, leur orgueil fléchit tout à coup. Vaincus d'effroi, ils proclament en hâte l'existence de *l'Être suprême* et l'immortalité de l'âme; et debout sur le cadavre palpitant de la so-
180 ciété, ils appellent à grands cris le Dieu qui seul peut la ranimer. »

Sans doute le bel ouvrage de M. de La Mennais n'avait pas besoin de nos éloges, mais nous qui voulons défendre les intérêts de la littérature, nous

185 avions besoin de rendre ce tardif hommage à celui qui vient de prendre place parmi nos premiers écrivains, et qui va marcher de front avec nos Fontanes, nos Chateaubriand et nos Bonald.

D-B.

[Un jeune homme, élevé au milieu du siècle des idées nouvelles, de ce siècle remarquable par tant d'erreurs brillantes, s'attache servilement sur la trace des maîtres. Égaré par un excès de modestie, 5 comme tant d'autres par un excès d'orgueil, loin de chercher une renommée prématurée, il se livre à des études solitaires; les encouragements de quelques amis lui suffisent : il traverse son siècle également inconnu à la gloire et à la critique. 10 Tout à coup, il tombe avant le temps : je n'ai rien fait pour la postérité, dit-il; du moins a-t-il fait assez pour sa gloire, en montrant ce qu'il aurait pu faire.

Reproduit dans *Littérature et Philosophie mêlées* (1834) sous la date de 1819 (t. I, p. 130). Je cite les variantes et mets entre crochets les passages supprimés. — Le même article a été réimprimé, sous le nom d'Eugène Hugo, en tête de l'édition de Chénier (Gosselin, 1840).

1-16 *Début remplacé par celui-ci :* Un livre de poésie vient de paraître. Et quoique l'auteur soit mort, les critiques pleuvent. Peu d'ouvrages ont été plus rudement traités par *les connaisseurs* que ce livre. Il ne s'agit pas cependant de torturer un vivant, de décourager un jeune homme, d'éteindre un talent naissant, de tuer un avenir, de ternir une aurore. Non, cette fois, la critique, chose étrange, s'acharne sur un cercueil! Pourquoi? En voici la raison en deux mots : c'est que c'est bien un poète mort, il est vrai, mais c'est aussi une poésie nouvelle qui vient de naître. Le tombeau du poète n'obtient pas grâce pour le berceau de sa muse. Pour nous, nous laisserons à d'autres...

Tel fut André de Chénier, jeune homme d'un
15 véritable talent, auquel peut-être il n'a manqué que des ennemis.]

Nous laisserons à d'autres le triste courage de triompher de ce jeune lion arrêté au milieu du développement de ses forces. Qu'on méprise ce style
20 incorrect et parfois barbare, ces idées vagues et incohérentes, cette effervescence d'imagination, rêves tumultueux du talent qui s'éveille, cette manie de mutiler ses phrases, et, pour ainsi dire, de les tailler à la grecque, les mots dérivés des lan-
25 gues anciennes employés dans toute l'étendue de leur acception maternelle, des coupes bizarres, [aucune connaissance du véritable mécanisme de la poésie française; ces défauts sont grands, mais ils] ne sont point dangereux : il s'agit de rendre
30 justice à un homme qui n'a point joui de sa gloire; qui osera lui reprocher ses imperfections, lorsque la hache révolution|naire repose encore toute san- [16]
glante au milieu de ses travaux inachevés?

Si d'ailleurs l'on vient à considérer quel fut
35 celui dont nous recueillons aujourd'hui l'héritage, nous ne pensons pas que le sourire effleure facilement les lèvres. On verra un jeune homme d'un caractère noble et modeste, enclin à toutes les douces affections de l'âme, ami de l'étude, enthou-
40 siaste de la nature. En ce même temps, la révolution est imminente, la renaissance des siècles an-

---

19 Qu'on invective ce style — 23-24 la phrase ... de la tailler — 26-29 bizarres, etc. Chacun de ces défauts du poète est peut-être le germe d'un perfectionnement pour la poésie. En tout cas, ces défauts ne sont point — 29 et il s'agit — 30 gloire. Qui — 37 ce jeune homme

tiques est proclamée; Chénier devait être trompé, il le fut : jeunes gens, qui de nous n'aurait point voulu l'être? Il suit le fantôme, il se mêle à tout ce
45 peuple qui marche avec une ivresse délirante par le chemin des abîmes. Plus tard, on ouvrit les yeux, les hommes égarés tournèrent la tête; il n'était plus temps pour revenir en arrière, il était encore temps pour mourir avec honneur : plus
50 heureux que son frère, Chénier vint désavouer son siècle sur l'échafaud.

Il s'était présenté pour défendre Louis XVI, et quand le martyr fut envoyé au ciel, il rédigea cette lettre par laquelle la dernière ressource de l'appel
55 au peuple fut en vain offerte à la conscience des bourreaux.

Cet homme si intéressant n'eut pas le temps de devenir un poète parfait; mais en parcourant les fragments qu'il nous a laissés, on rencontre des
60 détails qui font oublier tout ce qui lui manque. Nous en allons signaler quelques-uns; voyons d'abord le tableau de Thésée tuant un centaure :

Il va fendre sa tête;
Soudain le fils d'Égée, invincible, sanglant,
65 L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant,
Sur sa croupe indomptée, avec un cri terrible,
S'élance, va saisir sa chevelure horrible,
L'entraîne, et quand sa bouche ouverte avec effort [17]
Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort.

---

43 fut. Jeunes gens — 49 honneur. Plus heureux — 57 Cet homme si digne de sympathie n'eut pas — 61 Nous allons en — 61 uns. Voyons

70 Ce morceau présente ce qui constitue l'originalité des poètes anciens, la trivialité dans la grandeur; d'ailleurs l'action est vive, toutes les circonstances sont bien saisies et les épithètes sont pittoresques : que leur manque-t-il? Une coupe
75 élégante; nous préférons cependant une pareille barbarie à ces vers qui n'ont d'autre mérite qu'une irréprochable médiocrité. Il y a dans Ovide :

Nec dicere Rhoetus
Plura sinit, rutilasque ferox per aperta loquentis
80 *Condidit ora viri, perque os in pectore flammas.*

C'est ainsi que Chénier imite, en maître. Il avait dit des serviles imitateurs :

La nuit vient, le corps reste, et son ombre s'enfuit.

Voyez encore ces vers de l'apothéose d'Hercule :

85 Il monte, sous ses pieds
Étend du vieux lion la dépouille héroïque,
Et, l'œil au ciel, la main sur la massue antique,
Attend sa récompense, et l'heure d'être un dieu.
Le vent souffle et mugit, le bûcher tout en feu
90 Brille autour du héros, et la flamme rapide
Porte aux palais divins l'âme du grand Alcide.

Nous préférons cette image à celle d'Ovide, qui peint Hercule, étendu sur son bûcher, avec un visage aussi calme que s'il était couché sur le lit
95 des festins.

---

74 pittoresques. Que lui manque-t-il — 75 *élégante* — 76 « barbarie » — 81 imite. En maître. — 95 festins. Remarquons seulement que l'image d'Ovide est païenne, celle d'André Chénier est chrétienne. Veut-on

Veut-on maintenant des vers bien faits, des vers où brille le mérite de la difficulté vaincue, tournons la page, car, pour citer, on n'a guère que l'embarras du choix.

Toujours ce souvenir m'attendrit et me touche, [18]
Quand lui-même appliquant la flûte sur ma bouche,
Riant et m'asseyant près de lui sur son cœur,
M'appelait son rival et déjà son vainqueur.
Il façonnait ma lèvre inhabile et peu sûre,
A souffler une haleine harmonieuse et pure,
Et ses savantes mains prenant mes jeunes doigts,
Les levaient, les baissaient, recommençait vingt fois,
Leur enseignant ainsi, quoique faibles encore,
A fermer tour à tour les trous du buis sonore.

Veut-on des images gracieuses?

J'étais un faible enfant qu'elle était grande et belle,
Elle me souriait et m'appelait près d'elle.
Debout, sur ses genoux, mon innocente main
Parcourait ses cheveux, son visage, son sein;
Et sa main quelquefois aimable et caressante,
Feignait de châtier mon enfance imprudente.
C'est devant ses amants, auprès d'elle confus,
Que la fière beauté me caressait le plus.
Que de fois (mais, hélas, que sent-on à cet âge?)
Que de fois ses baisers ont pressé mon visage!
Et les bergers disaient, me voyant triomphant,
O que de biens perdus! ô trop heureux enfant!

Les idylles de Chénier sont la partie la moins travaillée de ses ouvrages, et cependant nous connaissons peu de poèmes, dans la langue française, dont la lecture soit plus attachante; cela tient à cette vérité de détails, à cette abondance d'images qui caractérisent la poésie antique. On a observé

que telle églogue de Virgile pourrait fournir des
130 sujets à toute une galerie de tableaux.

Mais c'est surtout dans l'élégie qu'éclate le talent d'André de Chénier. C'est là qu'il est original, c'est là qu'il laisse tous ses rivaux en arrière; peut-être l'habitude de l'antiquité nous égare, peut-
135 être avons-nous lu avec trop de complai | sance les [19]
premiers essais d'un poète malheureux. Cependant nous osons croire, et nous ne craignons pas de le dire, que malgré tous ses défauts, André Chénier sera regardé parmi nous comme le père et le mo-
140 dèle de la véritable élégie.

C'est ici qu'on est saisi d'un profond regret en voyant combien ce jeune talent marchait déjà de lui-même vers un perfectionnement rapide. En effet, élevé au milieu des muses antiques, il ne lui
145 manquait que la familiarité de sa langue; d'ailleurs, il n'était dépourvu ni de sens, ni de lecture, et encore moins de ce goût qui n'est que l'instinct du vrai beau. Aussi voit-on ses défauts faire rapidement place à des beautés hardies, et s'il se dé-
150 barrasse encore quelquefois des entraves grammaticales, ce n'est plus guère qu'à la manière de La Fontaine, pour donner à son style plus de mouvement, de grâce ou d'énergie. Nous citerons ces vers :

155 Et c'est Glycère, amis, chez qui la table est prête?
Et la belle Amélie est aussi de la fête?
Et Rose qui jamais ne lasse les désirs,
Et dont la danse molle aiguillonne aux plaisirs?

. . . . . .

---

133 en arrière. Peut-être — 138 André de Chénier — 153 et d'énergie

J'y consens, avec vous je suis prêt à m'y rendre.
160 Allons; mais si Camille, ô dieux! vient à l'apprendre!
Quel orage suivra ce banquet tant vanté,
S'il faut qu'à son oreille un mot en soit porté!
Oh! vous ne savez pas jusqu'où va son empire.
Si j'ai loué des yeux, une bouche, un sourire;
165 Ou si, près d'une belle, assis en un repas,
Nos lèvres en riant ont murmuré tout bas,
Elle a tout vu. Bientôt, cris, reproches, injure;
Un mot, un geste, un rien, tout était un parjure.
« Chacun pour cette belle avait vu mes égards.
170 » Je lui parlais des yeux, je cherchais ses regards. »
Et puis des pleurs, des pleurs... Que Memnon sur sa cendre
A sa mère immortelle en a moins fait répandre. [20]
Que dis-je? sa colère ose en venir aux coups...

Et ceux-ci, où brille, à un égal degré, la variété
175 des coupes et la vivacité des tournures :

Une amante moins belle aime mieux, et du moins
Humble et timide, à plaire elle est pleine de soins;
Elle est tendre, elle a peur de pleurer votre absence.
Fidèle, peu d'amants attaquent sa constance;
180 Et son égale humeur, sa facile gaîté,
L'habitude à son front tiennent lieu de beauté.
Mais celle qui partout fait conquête nouvelle,
Celle qu'on ne voit point sans dire : qu'elle est belle!
Insulte en son triomphe aux soupirs de l'amour.
185 Souveraine au milieu d'une tremblante cour,
Dans son léger caprice, inégale et soudaine,
Tendre et douce aujourd'hui, demain froide et hautaine,
Si quelqu'un se dérobe à ses enchantements,
Qu'est-ce enfin qu'un de moins dans un peuple d'amants?
190 On brigue ses regards, elle s'aime et s'admire,
Et ne connaît d'amour que celui qu'elle inspire.

---

174 où éclatent

[Contraints de nous renfermer dans les bornes d'un article, nous ne pouvons mettre sous les yeux de nos lecteurs tous les morceaux qui nous ont
195 frappés dans ce singulier ouvrage; nous nous contenterons de leur recommander les 17e, 22e et 39e élégies dont nous n'avons rien cité.] En général, quelle que soit l'inégalité du style de Chénier, il est peu de pages dans lesquelles on ne rencontre
200 des images pareilles à celle-ci :

Oh! si tu la voyais cette belle coupable,
Rougir et s'accuser et se justifier;
Sans implorer sa grâce, et sans s'humilier!
Pourtant de l'obtenir doucement inquiète,
205 Et les cheveux épars, immobile, muette,
Les bras, la gorge nus, en un mot abandon, [21]
Tourner sur toi des yeux qui demandent pardon.
Crois qu'abjurant soudain le reproche farouche,
Tes baisers porteraient le pardon sur sa bouche.

210 Voici encore un morceau d'un genre différent, aussi énergique que celui-là est gracieux ; on croirait lire des vers de quelqu'un de nos vieux poètes :

Souvent, las d'être esclave et de boire la lie
De ce calice amer que l'on nomme la vie,
215 Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asile souhaité;
Je souris à la mort volontaire et prochaine;
Je me prie, en pleurant, d'oser rompre ma chaîne.
Le fer libérateur qui percerait mon sein,
220 Déjà frappe mes yeux et frémit sous ma main,
Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse;
Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse;

---

211 gracieux. On croirait

Mes écrits imparfaits; car, à ses propres yeux,
L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.....
A quelque noir destin qu'elle soit asservie,
D'une étreinte invincible il embrasse la vie,
Et va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
Quelque prétexte ami de vivre et de souffrir.
Il a souffert, il souffre, aveugle d'espérance,
Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance,
Et la mort, de nos maux ce remède si doux,
Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous.

Il est hors de doute que si Chénier avait vécu, il se serait placé un jour au rang de nos premiers poètes lyriques. Jusque dans ses essais informes, on trouve déjà tout le mérite du genre, la verve, l'entraînement, et cette fierté d'idées d'un homme qui pense par lui-même; d'ailleurs, partout la même flexibilité de style; là, des images gracieuses; ici, des détails rendus avec la plus énergique trivialité. Ses odes, à la manière antique, écrites en latin, [22] seraient citées comme des modèles d'élévation et d'énergie; encore toutes latines qu'elles sont, il n'est point rare d'y trouver des strophes dont aucun poète français ne désavouerait la teinte ferme et originale.

Vain espoir! inutile soin!
Ramper est des humains l'ambition commune;
C'est leur plaisir, c'est leur besoin :
Voir fatigue leurs yeux, juger les importune;
Ils laissent juger la fortune,

---

234 au rang des premiers

Qui fait juste celui qu'elle fait tout-puissant.
Ce n'est point la vertu, c'est la seule victoire
Qui donne et l'honneur et la gloire.
255 Teint du sang des vaincus, tout glaive est innocent.

Et plus loin :

C'est bien. Fais-toi justice, ô peuple souverain!
Dit cette cour lâche et hardie.
Ils avaient dit : c'est bien, quand, la lyre à la main,
260 L'incestueux chanteur, ivre de sang romain,
Applaudissait à l'incendie.

Il n'y aura point d'opinion mixte sur André Chénier. Il faut jeter le livre ou se résoudre à le relire souvent; ses vers ne veulent pas être jugés, mais 265 sentis. Ils survivront à bien d'autres qui leur paraissent supérieurs; peut-être, comme le disait naïvement La Harpe, peut-être parce qu'ils renferment en effet quelque chose : en général, en lisant Chénier, substituez, aux termes qui vous choquent, 270 leurs synonymes latins, il sera rare que vous ne rencontriez pas de beaux vers. [Cela ne veut point dire qu'il soit un bon auteur, mais cela prouve du moins qu'il avait tout ce qu'il faut pour l'être, les idées; le reste est d'habitude.]

275 D'ailleurs vous trouverez dans Chénier la manière franche et large des anciens, rarement de vaines antithèses, plus souvent des pensées naturelles, des peintures vivantes, partout l'empreinte [23]

---

262 André de Chénier — 265 d'autres qui aujourd'hui paraissent meilleurs. Peut-être — 270 leurs équivalents latins — 277 des pensées nouvelles

de cette sensibilité profonde, sans laquelle il n'est
280 point de génie, et qui est peut-être le génie elle-même. Qu'est-ce en effet qu'un poète? Un homme qui sent fortement, exprimant ses sensations dans une langue plus expressive. La poésie, ce n'est presque que sentiment, [dit Voltaire].

E. [V. Hugo.]

L'OBSERVATEUR AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

PAR M. A. J. C. SAINT-PROSPER

A Paris, chez Everat, imprimeur-libraire, rue du Cadran, n° 16;
Prix : 1 fr. 50.

La science du philosophe qui étudie l'homme dans les rangs de la société, au milieu de ses institutions, qui calcule l'influence des mœurs sur les lois et des lois sur les mœurs, qui trace le tableau des usages qui nous asservissent, des préjugés qui nous tyrannisent et des passions qui nous subjuguent, est en même temps la science la plus digne de l'homme et la plus utile à l'humanité. Mais c'est surtout après des temps de trouble et de discorde, après les convulsions de l'état politique, quand la société commence à respirer, que le spectacle du monde présente au moraliste une source féconde d'observations et de vérités salutaires. Les révolutions, en soulevant toutes les ambitions, en déplaçant toutes les fortunes, déplacent aussi les passions et les vices; de l'échange qui s'opère entre le vainqueur et le | vaincu, il résulte toujours des modifi- [24]
cations sensibles qui offrent à l'observateur une variété de tableaux toujours nouvelle. L'homme obscur, que la main de la fortune ou du crime a jeté du sein de la bassesse et de la misère dans les palais de l'opulence, ajoute encore les vices qu'il y

trouve à ceux qu'il cachait sous ses haillons héréditaires; et ce mélange d'une perversité nouvelle
25 et d'une dépravation primitive, présente des mœurs et des caractères nouveaux à peindre. Les changements qui se sont succédés en France depuis vingt-cinq ans, ont ouvert à l'observateur une immense carrière; jamais champ plus vaste ne fut offert à la
30 plume du moraliste que l'époque actuelle, jamais aussi son ministère ne fut plus nécessaire qu'aujourd'hui.

L'héritage des Montaigne et des La Bruyère est vacant. La fin du dix-huitième siècle et le commen-
35 cement du nôtre ont vu naître et périr une foule d'ouvrages dont la morale était le but ou le prétexte, et qui, sous différents titres, se ressemblaient tous par la médiocrité. L'auteur de l'*Ermite de la Chaussée d'Antin* a donné au public une nombreuse
40 galerie de tableaux auxquels on a reproché souvent le défaut de vérité, plus souvent la monotonie; son style en général gracieux et facile, est animé des saillies d'une gaieté aimable, mais le genre de composition de M. de Jouy ne pouvait lui promettre
45 un succès durable; ce qu'il donne pour un tableau n'est souvent qu'une faible et pâle esquisse qui parut sous les auspices de l'à-propos; le temps a fait justice d'un ouvrage sans consistance, où tout est sacrifié à l'anecdote, où l'on rencontre trop ra-
50 rement de ces pensées ingénieuses et souvent profondes qui font le charme de l'ouvrage d'Adisson. D'autres se sont traînés sur les pas de M. de Jouy, mais rien ne pouvait leur faire pardonner leur servile imi | tation, et sans avoir les grâces et l'esprit de [25]
55 leur modèle, ils en avaient tous les défauts : le

Glaneur, le *Rôdeur*, vingt autres rapsodies morales ont excité le dégoût du public, et le moraliste a maintenant à lutter contre deux obstacles également difficiles à vaincre, l'indifférence et la préven-
60 tion.

Un jeune écrivain se présente, il offre au public un recueil d'observations, fruit de ses voyages en France et dans les pays étrangers; il a vu la société, il a assisté au grand drame du monde; spectateur
65 de cette vaste comédie, il en a démêlé toutes les intrigues, aperçu tous les ressorts cachés, il a pu en démasquer les principaux acteurs et peindre leur véritable physionomie; car pour tracer le tableau de la société, il ne suffit pas d'en avoir
70 observé de loin le théâtre; comment du fond de son cabinet saisir ces nuances si distinctes, si délicates et si variées qui composent les différents caractères; comment distinguer la vérité du mensonge, l'apparence de la réalité, dans un temps où
75 la franchise semble bannie du monde, où la dissimulation est une vertu, la fausseté un mérite et la conscience une duperie, où tout est de parade, même les principes? J'aime dans un peintre la variété, la richesse des couleurs, mais j'exige avant
80 tout la ressemblance; si ce portrait n'est pas fidèle, si en le regardant je ne m'écrie pas c'est moi!

Frange miser calamos...

Les études et les voyages de M. Saint-Prosper paraissent justifier le titre de son ouvrage qu'il
85 annonce comme un essai; il l'a divisé en huit chapitres. Il y a beaucoup d'idées justes, d'aperçus ingénieux dans le premier, où l'auteur suit les progrès de la civilisation qui, selon lui, amenèrent le

renversement de tous les états de la société. Mais [26]
90 ce sujet exigeait un talent plus mûr que celui de M. Saint-Prosper; il y a une certaine audace qui plaît dans un jeune écrivain; on aime à le voir aborder de grandes questions, on le suit avec plaisir à travers les difficultés; même quand il est
95 au-dessous de son sujet, sans oublier sa faiblesse, on lui tient toujours compte de ses efforts. Il est des matières qui demandent plus que du talent et de l'esprit, qui demandent une connaissance profonde des temps et des hommes, qui exigent que
100 l'écrivain ait assisté aux événements dont il veut retracer l'influence, pour qu'il puise dans ses souvenirs la fidélité de la peinture et l'énergie de la vérité. Il faut des études longues et approfondies de l'histoire; il faut avoir suivi les pas de la civili-
105 sation et examiné les monuments qu'elle a élevés chez tous les peuples, dans tous les âges, pour avoir le droit de nous tracer des règles et des principes de politique, pour indiquer les remèdes qui peuvent guérir les maux de l'ordre social. Que
110 M. Saint-Prosper relise attentivement son premier chapitre, il reconnaîtra avec nous qu'il n'a fait qu'effleurer le sujet d'un grand ouvrage, et que son travail n'est qu'une ébauche dont quelques pensées ingénieuses ne peuvent racheter l'imperfection.
115 Mais, dans le deuxième chapitre, M. Saint-Prosper se venge de la faiblesse du premier; il est sur son terrain, celui d'une observation locale qui exige surtout de l'esprit et de la finesse; il n'est plus dans le champ des abstractions politiques; il n'a plus
120 besoin d'avoir recours aux hypothèses, à défaut de souvenirs; il aborde une matière délicate, l'amour-

propre; La Rochefoucault dit qu'il est le plus grand des flatteurs. M. Saint-Prosper le définit « un sentiment d'une fausse supériorité qui nous
125 égare dans la juste appréciation de nous-même.

» Dans le cœur humain, l'amour-propre est placé [27]
entre l'envie et l'orgueil, et il tient de l'un et de l'autre.

» L'amour-propre est un sentiment inconnu aux
130 grandes âmes, surtout aux âmes neuves; elles sentent trop généreusement pour être affectées de cette façon; au contraire, chez les âmes ordinaires, c'est une puissance dominatrice qui tantôt les élève, tantôt les dégrade.

135 » L'orgueil tient à la naissance ou au rang; la vanité aux petits avantages, l'amour-propre à l'éducation qu'on a reçue. »

Tout ce chapitre, malgré quelques incorrections et quelques négligences de style, peut se lire, même
140 après La Bruyère.

Celui de l'*honneur* nous a paru renfermer des pensées neuves et originales, mais M. Saint-Prosper nous a semblé heureux surtout dans la définition qu'il en donne : « L'honneur, dit-il, est la conscience
145 du devoir, et la partie la plus exquise de la délicatesse. » Nous croyons qu'elle réunit au mérite de la justesse celui de la simplicité et de la concision. « L'honneur, ajoute encore M. Saint-Prosper, a été longtemps le génie particulier de la France! et
150 c'est à lui qu'elle a dû ses plus belles destinées.

» Il existe chez tous les peuples un sentiment conservateur de leur existence : l'honneur national, sentiment d'autant plus noble qu'il exige tous les sacrifices sans en payer un seul. Mais il arrive

aussi, dans les troubles, qu'on en abuse pour aller au pouvoir et à la fortune. A vrai dire, il me semble que c'est assez là la marche des ambitieux du siècle; serments, foi jurée, tout cela doit s'évanouir devant ce qu'ils appellent l'honneur national : mais cet honneur national, qu'est-ce autre chose de nos jours, que l'in|térêt privé, revêtu d'une expression [28] généreuse, expression d'ailleurs qui, par sa généralité même, laisse à chaque ambition toute la place qu'il lui faut pour se mouvoir à son aise?

» On confond souvent dans le monde la valeur et l'honneur, la différence est pourtant bien grande.

» La valeur n'est qu'une qualité brillante, souvent même une rage aveugle et frénétique. L'honneur réunit au contraire la noblesse et le courage; sans obéir aveuglément à la raison, il ne lui est jamais opposé.

» On rencontre des braves sans honneur, mais jamais des gens d'honneur sans bravoure.

» Il y a des hommes qui n'entendent pas mieux leur honneur que leur intérêt; ils prennent toujours à gauche. »

Le chapitre de l'*homme* nous semble moins heureusement traité que les précédents. Nous y avons remarqué de l'incohérence dans les idées, quelquefois de l'obscurité. Nous ne pouvons encore attribuer ici la faiblesse de M. Saint-Prosper qu'à la difficulté du sujet; qu'a-t-il voulu peindre? l'homme tout entier, dans toutes ses proportions; l'homme, cet assemblage étonnant de pusillanimité et de courage, de faiblesse et de force, de bassesse et d'élévation; l'homme, dans les profondeurs duquel le génie de Pascal a jeté à peine quelques lueurs!

Comment M. Saint-Prosper n'a-t-il pas senti que le cadre de son ouvrage ne comportait pas un
190 tableau d'une aussi vaste dimension? A la place de ce chapitre sur l'homme, ne pouvait-il pas nous en donner d'autres dont la société lui offrait les sujets? Nous avons assez de vices et de faiblesses, Dieu merci, à présenter au | pinceau de l'observa- [29]
195 teur; malheureusement il n'a que l'embarras du choix.

Mais où triomphe le talent de l'auteur c'est dans le dernier chapitre, qui a pour titre : *Des Femmes*; il peut être médité avec fruit par ce sexe; il y trou-
200 vera des leçons un peu sévères, des portraits un peu trop fidèles peut-être. Quoiqu'il y ait beaucoup d'aménité, de politesse et d'originalité dans la critique de l'auteur, nous lui reprocherons néanmoins de n'avoir présenté qu'un coin du tableau, en ne
205 considérant les femmes que sous le rapport de l'amour; nous doutons qu'il puisse se justifier d'une telle inconvenance.

L'ouvrage de M. Saint-Prosper annonce un talent distingué, son style est en général facile et pur,
210 mais quelquefois l'on y rencontre des incorrections qu'il serait aisé de faire disparaître; nous soumettons à l'auteur nos doutes sur la pureté de ces locutions : *ternir la sublimité*, p. 75, *en outre le... davantage que*, pag. 117, etc. Ces taches sont légères, il
215 est vrai, et nous nous plaisons à le répéter, l'*Observateur au dix-neuvième siècle* est un ouvrage remarquable par le fond des idées et par la manière originale dont il est traité. Que M. Saint-Prosper continue son travail; que la faveur dont le public
220 a honoré son ouvrage l'engage à faire de plus

grands efforts pour mieux la mériter; son talent lui promet quelques feuilles de la couronne des Montaigne, des La Rochefoucault et des La Bruyère.

C. St-M. [Charles Saint-Maurice.]

SPECTACLES

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DU *FRONDEUR*,

Comédie en un acte et en vers de M. ROYOU.

A vrai dire, on ne sait pas encore si le public a jugé cet ouvrage; on sait encore moins comment l'a jugé l'espèce de parterre qui était réuni au Théâtre-Français le jour de sa première représen-
5 tation. Les uns disent que la pièce a essuyé une chute terminée en succès; les autres, qu'elle a obtenu un succès commencé en chute. Ce qui nous apprend seulement que l'auteur a été nommé, et que les murmures ont éclaté dès la première scène.
10 Ces contradictions apparentes s'expliquent par la composition du parterre, qui était rempli en grande partie des amis de l'auteur, et en plus grande partie encore des amis de l'administration du Théâtre, peu favorable à la pièce. Si tous les
15 spectateurs n'avaient pas connu d'avance le nom de M. Royou, il se serait certainement manifesté quelque surprise parmi eux, quand Michelot est venu leur annoncer que le *Frondeur* était de l'auteur de *Phocion* : cette surprise, flatteuse pour

20 l'auteur, ne l'aurait point été pour sa pièce nouvelle; mais, au demeurant, elle eût encore été préférable au regret qu'ont éprouvé les vrais amis de M. Royou, en l'entendant nommer, et à la joie maligne de ses ennemis.

25 Ce peu de mots a pu faire pressentir notre jugement sur la comédie nouvelle : il sera sévère; l'auteur est royaliste, et nous voulons donner des gages de notre impartialité. Nous | ferons donc [31] pour le *Frondeur* de M. Royou ce que les libéraux 30 n'ont point fait pour les *Femmes politiques* de M. Gosse et la *Fille d'honneur* de M. Duval; nous conviendrons que la pièce est mauvaise? Cet aveu nous coûte peut-être plus qu'il ne coûterait à l'auteur lui-même : cependant nous sommes convain- 35 cus que cette franche déclaration ne lui nuira pas; elle doit donner une haute idée de son caractère, et ne peut diminuer la bonne opinion que l'on a de son talent.

Personne ne niera pourtant que l'auteur n'ait eu 40 une idée neuve et peut-être profonde en donnant à son *Frondeur*, pour mobile secret, l'ambition : ce caractère, autrement, n'aurait été qu'une nuance du *Misanthrope*. Considéré sous ce rapport nouveau, il eût pu seul fournir une comédie en cinq 45 actes. M. Royou n'a pas su tirer parti de la mine féconde qu'il avait découverte; son frondeur ambitieux n'a pu remplir un acte qu'avec le secours de quatre amoureux : c'est pour nous un grand sujet d'étonnement, qu'un caractère conçu d'une 50 manière si vaste et tracé d'une façon si mesquine.

Dorival, le frondeur, a un fils et une fille; Lisimon, son frère, a aussi un fils et une fille. Un

double amour s'établit entre ces quatre cousins. Le seul obstacle à leur mariage, c'est que Dorival
55 veut être ministre. Ce singulier empêchement tient plutôt du *capricieux* que du *frondeur* : mais poursuivons. Dorival reçoit la nouvelle de sa prochaine promotion; l'obstacle devrait cesser : point du tout. L'ambitieux veut faire une fête de l'hymen
60 des quatre amants : nouveau retard. Tout à coup le ministère est retiré à Dorival, même avant sa nomination; la cause de ce changement de fortune est juste et naturelle. Il est malheureux que ce soit le seul res|sort fourni par le caractère principal [32]
65 dans tout le courant de la pièce : Dorival est frondeur; on l'a peint calomniateur et méchant. Ce trait est d'une grande vérité. Voilà l'ambitieux déçu : les quatre amants reviennent parler à Dorival de leur mariage. Dorival, impatienté comme
70 tout le monde, ajourne la cérémonie à quelques mois, et là-dessus un des cousins propose aux cousines de les enlever; les cousines, qui n'en voient pas la nécessité, se fâchent, et le public, qui pense comme elles, se met à rire. Enfin le frondeur
75 s'amadoue, et tout finit par un mariage.

Nous ne relèverons pas les inconséquences, pour ne pas dire plus, d'un pareil plan. On voit que, grâces aux quatre amants, cette comédie est embrouillée sans être intriguée. Espérons que les
80 changements que promet l'auteur feront disparaître de la scène Mlles Bourgoin et Dupuis, qui ont beau être charmantes : *Non erat hic locus.*

C'est avec un bien vrai plaisir que nous nous hâtons de rendre aussi justice au style de cet ou-
85 vrage. Le dialogue est souvent conduit avec esprit,

et l'on remarque beaucoup de verve et de facilité dans certains passages. Voici un vers qui nous semble, par sa profondeur et sa vérité, digne de notre grand comique. Dorival, se croyant ministre, cesse ses violentes déclamations : « Eh bien, te voilà content, lui dit Lisimon, tu n'as plus sujet de fronder »; le frondeur, que l'on croirait embarrassé, répond :

Il faut voir s'ils auront l'esprit de me garder.

Ce sont là de ces vers qui, suivant l'expression de Louis XVI, valent toute une pièce.

Nous citerons encore quelques fragments d'une scène où | le caractère du frondeur nous a paru tracé [33] avec vigueur et poésie, qualités bien rares aujourd'hui :

LISIMON, *en parlant des ministres.*

Nous les critiquons tous, et nous ferions comme eux.

DORIVAL

Tout vous paraît charmant...

LISIMON

Et tout vous semble affreux.

DORIVAL

J'ai tort et reconnais mon extrême injustice,
Nous sommes trop heureux, il nous manquait un vice,
Un seul! je crois.

LISIMON

Lequel?

DORIVAL

L'hypocrisie.

LISIMON

Eh bien!

DORIVAL

Maintenant, grâce au ciel, il ne nous manque rien,
Et c'est ainsi qu'on a remplacé le scandale :
Mille êtres immoraux nous prêchent la morale;
On ne voit, d'autre part, qu'un tas de flagorneurs,
110 Que gens déshonorés qu'on accable d'honneurs,
S'attachant au pouvoir, jamais à la personne,
Estimant l'or fort bon, quelque main qui le donne,
Et n'estimant que lui. Sur les murs du Palais,
Si vous jetez les yeux, sont-ils plus satisfaits?
115 Qui ne frémirait pas des jugements contraires
Qu'on voit sortir souvent des mêmes sanctuaires?
Quels sont ces tribunaux d'où dépend votre sort? [34]
L'un vous juge innocent, l'autre digne de mort;
De quel côté le droit et duquel l'injustice?
120 Ils peuvent prononcer au gré de leur caprice,
Ou suivant leur instinct, et, s'il est en défaut,
La méprise vous peut mener à l'échafaud.
D'autres fois à l'excès on pousse l'indulgence;
Un lâche assassinat paraît sans conséquence;
125 L'accusé l'a, dit-on, commis sans y penser :
Absous tout d'une voix, il va recommencer!
Mais laissons le Palais, courons à la séance,
Où les représentants font assaut d'éloquence :
Ah! grand Dieu! que j'y vois de bavards assommants,
130 Rhéteurs fastidieux, hérissés d'arguments,
Qui, brûlant d'étaler leur faconde importune,
Vingt fois en un seul jour assiègent la tribune.

Ces derniers vers ont frappé juste. Quelques libéraux, qui étaient dans la salle, ont murmuré.

135 ..... L'éclair du bel esprit
Sans chaleur étincelle, et la verve tarit.
Nos Racines nouveaux, nos modernes Corneilles,
Le long des boulevards étalent leurs merveilles :
Leur scène est dans un antre ou dans un cabaret,
140 Et souvent le héros est un coupe-jarret.
. . . . . .
. . . . . .
Le sexe brille seul à la cour d'Apollon,
On le voit, chaque jour, dans le sacré vallon,
Fatiguant les échos de ses chants romantiques,
De Pégase aux abois presser les flancs étiques.

145 Voilà des vers pleins de verve; la réponse de Lisimon n'est pas moins remarquable :

LISIMON

..... Les Saphos de notre âge
Ne sont pas à l'abri de son humeur sauvage;
Les égards qu'on leur doit lui semblent inconnus; [35]
150 Et, comme Diomède, il eût blessé Vénus.
Au théâtre il refuse, en ses jours de colère,
A Talma l'énergie, à Mars le don de plaire.
Ses burlesques arrêts n'excitent que les ris;
Mais de douleur parfois il fait pousser des cris,
155 Enfonce avec fureur les traits de la satire,
Et ne saurait parler, si ce n'est pour médire;
Que s'il était en place, ah! tout irait bien mieux!
Le masque du frondeur cache un ambitieux.

Ce vers concis et énergique renferme toute la
160 pièce, non telle qu'elle est, mais telle qu'elle devrait être. Nous le répétons, le style de M. Royou

est souvent celui de la vraie comédie. Il est malheureux que le style ne suffise pas. Voltaire, qui savait comment on ne fait pas la bonne comédie,
165 a dit depuis longtemps qu'*il faut une action*

Pour achever cette œuvre du démon.

H. [V. Hugo.]

— La huitaine, qui vient de s'écouler, a été favorable aux théâtres des Boulevards. A l'Ambigu-Comique, *Calas*, mélodrame ; aux Variétés, les *Vêpres odéonniennes* ; à la Porte-Saint-Martin, *Cadet Roussel Prosida*, ont obtenu un brillant succès.

— On répète au premier Théâtre-Français le *Tibère* de Chénier et le *Flatteur* de M. Gosse.

— Nous venons de voir au second Théâtre *Un Moment d'Imprudence*, comédie en trois actes et en prose, de MM. Watflard et Fulgence. La pièce a réussi.

— Il y a de plus à l'étude, *les Comédiens*, comédie en cinq actes et en vers de M. Casimir Delavigne, et *Charles le Mauvais*, de M. Briffaut.

VARIÉTÉS
NOUVELLES LITTÉRAIRES
ETC.

⁂ On vient de mettre en vente deux poèmes épiques nouveaux. L'un est de M. Lebrun des Charmettes, et a pour titre : *L'Orléanide*, et pour sujet Jeanne d'Arc. L'autre intitulé : *Solyme conquise par Titus*, est de M. Desquiron Saint-Agnan. Nous rendrons compte de ces deux ouvrages.

⁂ Nous avons reçu la lettre suivante, et pour remplir les intentions de notre correspondant, nous croyons ne rien avoir mieux à faire que d'insérer sa lettre dans le *Conservateur littéraire*. On y trouvera une bonhomie bien rare chez nos poètes modernes.

« Messieurs,

» J'ai soixante ans, j'habite la province où je suis né, et je n'aurais probablement jamais quitté la maison paternelle sans un motif légitime. Celui qui m'amène à Paris est de faire imprimer un poème épique en vingt chants, de deux mille vers chaque, et que je recommanderai à votre bienveillance lorsqu'il sera publié. Il est intitulé : *La Conquête de l'empire de la Chine par les Tatars Mant-*

chous. Je vous fais connaître ce titre, dès à présent, afin qu'à l'occasion vous ayez la complaisance de dire, comme cela s'est pratiqué pour tel poème que
25 je pourrais citer : *il n'est bruit dans tous les salons que d'un magnifique poème destiné à venger la France du reproche de manquer d'épopée, c'est à* | *qui recevra* [37]
l'auteur pour lui entendre lire le 19e chant de son superbe poème. Vous pourriez même ajouter : *l'am-*
30 *bassadeur de S. M. l'empereur de la Chine en ayant entendu la lecture, et après avoir pris les ordres de sa cour, a fait remettre à l'auteur une tabatière en or enrichie de brillants et ornée du portrait de S. M. chinoise*. Ces petits mensonges ne font de mal à
35 personne, et font le plus grand bien à un pauvre auteur. Vous me feriez plaisir d'annoncer ensuite que je n'attends plus que des souscripteurs pour mettre au jour cet important ouvrage, et qu'on souscrit chez moi pour les deux volumes qui pa-
40 raîtront au 1er janvier 1821. Le prix est de 15 francs payés d'avance.

« Je suis, etc.

« LELONG,

« *Poète épique*,

45 « Rue du Grand-Hurleur, n° 110. »

*** M. Delavigne, auteur des *Vêpres Siciliennes*, vient de recevoir de la munificence royale une pension de 1.200 francs. On dit qu'une pareille somme sera partagée entre MM. Ancelot et D... d'Agen,
50 auteurs des deux tragédies de Saint Louis.

*** Les cours du Collège de France vont bientôt recommencer pour la jeunesse studieuse. Un des

rédacteurs de la *Minerve,* que l'on crut propre à enseigner la poésie latine, parce qu'il a fait de mauvais vers français, prépare déjà le discours qu'il doit improviser dans cette circonstance. Ce professeur faible en humanités, mais fort en libéralisme, ce qui vaut bien mieux pour expliquer l'*Enéide,* ne manquera | pas de parler de mission- [38] naires à propos de *pius Eneas.* Il ne laissera point passer la description de la tempête qu'essuie le fils d'Anchise, sans faire une touchante allusion au vaisseau de l'état battu par l'orage, car des vents ennemis soufflent sur la loi des élections.

*** A vendre. — *Fonds de littérature.*

Un homme de lettres, connu par de nombreuses productions, désire vendre son cabinet.

On y trouve une collection complète de documents sur toutes les parties des connaissances humaines, extraits des meilleurs auteurs, et copiés sur de petits carrés de papier qui sont enfilés par ordre de matières dans de petites broches de fer. Le détail de quelques-unes de ces broches fera connaître cette précieuse collection.

Broche des oiseaux.
Id. des poissons, le grand serpent de mer compris.
Id. des roses.
Id. des coutumes anglaises.
Id. des Flibustiers.
Id. des chiens célèbres, Munito et le chien de Terre-Neuve y viennent d'être ajoutés.
Id. de la vertu conjugale depuis Lucrèce.

Broche du désintéressement; broche peu garnie.
85 Id. de la bravoure. (Cet article, comprenant les campagnes de toutes les armées françaises, occupe plusieurs broches.)
Id. de la cuisine des anciens, etc., etc.

L'homme le moins intelligent peut, à l'aide d'un
90 répertoire, et sans peine, confectionner de suite tous les ou|vrages d'éducation et autres qui lui se- [39]
raient commandés. Il suffit de copier textuellement à la suite les uns des autres les documents conservés sur ces petites broches à l'article demandé.
95 L'homme de lettres qui désire vendre ce fonds de littérature n'a pas employé d'autre moyen pour la confection des nombreux ouvrages qui lui ont été commandés et dont aucun n'est resté invendu.

On pourra traiter avec lui de divers ouvrages
100 qu'il a à fournir, et dont il désirerait sous-affermer la fourniture.

S'adresser à M. Chos Boneau, rue des Mauvaises-Paroles, no 1.

CAUSE CÉLÈBRE

Un Mercure, né le 17 juillet 1819, a hérité comme on sait d'un Mercure mort le 31 janvier 1818; il se préparait à hériter encore de la vieille Minerve, que lui et tout le public croyaient morte depuis
5 quelque temps, lorsqu'un acte vigoureux est venu lui révéler à ses dépens l'existence de la terrible

déesse ; celle-ci, furieuse de voir s'enfuir les abonnés, et ne sachant ce qui les effrayait, puisqu'elle a eu soin de cacher les serpents de sa Gorgone sous le
10 bonnet de police de M. E. et le bonnet de liberté de M. T.[1], s'est imaginé qu'ils étaient attirés ailleurs, et que le Mercure ressuscité voyait revenir à lui les fidèles. Le fait paraissait assez plausible, car on sait que Mercure s'amuse à voler aux dieux leurs
15 bestiaux. Là-dessus, dame Minerve a tenu conseil ; d'abord elle a agi envers l'Hermès de nouvelle fa|brique, comme Ninon envers le fils de Gourville [40] (dans le *Dépositaire*) ; elle a voulu lui apprendre à vivre. Hermès a répondu, comme Zamore à Gusman,
20 en lui offrant de lui apprendre à mourir. Dame Minerve n'ayant pas besoin de leçon en cette matière, après avoir chanté tant d'exploits, s'est vue contrainte d'en rédiger un, comme dit M. E. ; en conséquence, un huissier est allé, de la part de
25 dame Minerve, annoncer au pseudo Mercure, qu'il était accusé d'avoir frauduleusement soustrait à la dite dame la succession du défunt Mercure, se composant de souscripteurs, lecteurs, etc., dont la plaignante était seule et légitime héritière. A ces
30 causes, etc.

L'inculpé soutient qu'il est innocent, et que le jour n'est pas plus pur que ses registres d'abonnement ; au reste, il prouvera qu'il n'a recueilli d'autre succession du trépassé, que les trois mots de
35 l'énigme, charade et logogriphe insérés dans le numéro du 31 janvier 1818.

Un magistrat, professeur célèbre, et juge ignoré,

---

1. Etienne et Tissot.

qui est remonté après avoir *descendu*, décidera dans cette affaire de légitimité.

40 Dame Minerve, demanderesse, allègue qu'elle n'est autre chose que le Mercure sans culotte.

Sire Mercure, défendeur, prétend que, loin de descendre du Mercure, dame Minerve est sortie tout armée, non du cerveau, mais des antichambres

45 de Jupiter-Scapin.

Non nostrum...

DEUXIÈME LIVRAISON

(Décembre 1819.)

POÉSIE

LES VIERGES DE VERDUN[1]

ODE

Couronnée en 1819 par l'Académie des Jeux-Floraux.

> Et les vierges de la vallée d'Oahram vinrent
> à moi, et elles me dirent : Chante-nous,
> parce que nous étions innocentes et fidèles.
> (GUD-ELI, poète persan.)

Pourquoi m'apportez-vous ma lyre,
Spectres légers, que voulez-vous ?
Fantastiques beautés, ce lugubre sourire
M'annonce-t-il votre courroux ?

a 1. Henriette, Hélène et Agathe Watrin, filles d'un officier supérieur; Barbe Henri, Sophie Tabouillot, et plusieurs autres jeunes filles de Verdun furent traduites devant le Tribu-

---

Publ. dans le Recueil des Jeux Floraux de 1819 (Texte identique), et, avec quelques variantes dans les *Odes* de 1822 (Ode III). L'édition définitive de 1829 reproduit à peu près le texte de 1822, avec cette épigraphe nouvelle :

> Le prêtre portera l'étole blanche et noire
> Lorsque les saints flambeaux pour vous s'allumeront;
> Et de leurs longs cheveux voilant leur front d'ivoire
> Les jeunes filles pleureront. (A. GUIRAUD.)

Une lettre de Victor Hugo à Pinaud (*Correspondance*, p. 356) donne quelques variantes intéressantes. De même l'édition de l'Imprimerie nationale publiée par M. Gustave Simon (d'après une version manuscrite). — Je cite ces leçons diverses : édition originale de 1822 (*A*), édition définitive de 1829 (*D*), leçons manuscrites (*M*), jeux floraux (*JF*)

5 Sur vos écharpes éclatantes
Pourquoi flotte à longs plis ce crêpe menaçant?
Pourquoi ces verts festons sur ces chaînes pesantes,
Et ces roses teintes de sang?

Retirez-vous : rentrez dans les sombres abîmes... [42]
10 Ah, que me montrez-vous?... quels sont ces trois tombeaux?
Quel est ce char affreux surchargé de victimes?
Quels sont ces meurtriers tout couverts de lambeaux?
J'entends des chants de mort; j'entends des cris de fête.
Cachez-moi le char qui s'arrête!...
15 Un fer lentement tombe à mes regards troublés;
J'ai vu couler du sang... Est-il bien vrai, parlez!
Qu'il ait rejailli sur ma tête?

nal révolutionnaire, comme coupables d'avoir présenté des
e fleurs aux Prussiens, lors de leur entrée en cette ville. Les trois premières, qui seules font le sujet de cette Ode, étaient accusées, en outre, d'avoir distribué de l'argent et des secours aux émigrés. Une loi de sang punissait de mort ce singulier genre de délit. Fouquier-Tainville, charmé de la beauté
j des trois vierges, leur fit insinuer qu'il tairait cette dernière partie de l'accusation, si elles écoutaient des propositions injurieuses à leur honneur. Elles refusèrent, furent condamnées et traînées à la mort avec vingt-neuf habitants de Verdun. La plus âgée de ces trois sœurs avait dix-sept ans.
o Barbe Henri, Sophie Tabouillot, et leurs compagnes, parmi lesquelles se trouvaient des enfants de treize à quatorze ans, furent condamnées au carcan, et à vingt ans de détention à
r la Salpêtrière. Le Directoire leur rendit la liberté. (C. L.)

---

7 *A* Pourquoi sur ces festons ces chaînes insultantes; *D* Pourquoi sur des festons — 12 *A*, *D* meurtriers couverts d'impurs lambeaux

j D des trois jeunes filles — *r Dans le recueil des Jeux Floraux, la note est ainsi complètée :* Voyez les mémoires de Bert, de Mollaville, l'histoire de la Révolution par Lacretelle, les archives du Tribunal révolutionnaire, etc., etc.

Venez-vous dans mon âme éveiller le remord?
Ce sang... je n'en suis point coupable!
20 Fuyez, vierges; fuyez, famille déplorable :
Lorsque vous n'étiez plus, je n'étais pas encor.
Qu'exigez-vous de moi? J'ai pleuré vos misères.
Dois-je expier les crimes de mes pères?
Pourquoi troublez-vous mon repos?
25 Pourquoi m'apportez-vous ma lyre frémissante?
Demandez-vous des chants à ma voix innocente,
Et des remords à vos bourreaux?

Vous serez satisfaits, manes chers à l'histoire :
Je veux consacrer vos regrets :
30 Heureux si ce trépas qui vous comble de gloire
N'était la honte des Français!
Mais non : quand ma patrie en a paru complice,
Elle a désavoué le jour de leur supplice
Par de longs jours d'épouvante et de deuil.
35 Déchire-toi, voile des âges!
France, avec moi reviens à ce siècle d'orages,
Gémir encor sur leur cercueil.

Sous ces murs entourés de gardes menaçantes
Siège le sombre tribunal.
40 L'accusateur se lève, et ses lèvres tremblantes
S'agitent d'un rire infernal.
C'est Tainville : on le voit, au nom de la patrie, [43
Convier aux forfaits cette horde flétrie
D'assassins, juges à leur tour :
45 Le besoin du sang le tourmente;

---

23 *A*, *D* Dois-je donc expier — 28 *En A un trait marque une seconde partie. En D le chiffre* II — 28-37 *Strophe supprimée en A et D* — 38 *J. F* entouré; *D* Sousdes murs; *A*, *D* entourés de cohortes sanglantes

Et sa voix homicide à la hache fumante
Désigne les têtes du jour[1].

Il parle : ses licteurs vers l'enceinte fatale
Traînent les malheureux que sa bouche signale;
50 Les portes devant eux s'ouvrent avec fracas;
Et trois vierges, de grâce et de pudeur parées,
De leurs compagnes entourées,
Paraissent parmi les soldats.
Le peuple, qui se tait, frémit de son silence :
55 Il plaint son esclavage en plaignant leurs malheurs,
Et repose sur l'innocence
Ses regards las du crime et troublés par ses pleurs.

Eh quoi! quand ces beautés lâchement accusées
Vers ces juges de mort s'avançaient dans les fers,
60 Ces murs n'ont pas, croulant sous leurs voûtes brisées,
Rendu les monstres aux enfers!
Que faisaient nos guerriers?... Leur vaillance trompée
Prêtait au vil couteau l'appui de leur épée;
Ils sauvaient ces bourreaux qui souillaient leurs combats.
65 Hélas! un même jour, jour d'opprobre et de gloire,
Voyait Moreau monter au char de la victoire,
Et son père au char du trépas[2].

a 1. Fouquier-Tainville, accusateur public, réunissait à cette horrible fonction celle non moins horrible de marquer les soixante ou quatre-vingts têtes qui devaient tomber chaque jour. (C. L.)

e 2. Moreau enlevait à des ennemis supérieurs en nombre l'île de Cazand et le fort de l'Écluse le jour où son vieux père marchait à l'échafaud. (C. L.)

---

49 *A*, *D* que sa fureur signale — 63 *A*, *D* le secours de l'épée

b D fonction le privilège non moins — *d D* chaque jour à Paris — *f D* l'île Cazan

Quand nos chefs entourés des armes étrangères,
Couvrant nos cyprès de lauriers,
70 Vers Paris lentement reportaient leurs bannières,
Frédéric sur Verdun dirigeait ses guerriers.
Verdun, seul boulevard de la France opprimée, [44]
D'un roi libérateur crut saluer l'armée.
En vain tonnaient d'horribles lois :
75 Verdun se revêtit de sa robe de fête,
Et, libre de ses fers, vint offrir sa conquête
Au monarque vengeur des rois[1].

Alors, vierges, vos mains (ce fut là votre crime)
Des festons de la joie ornèrent les vainqueurs.
80 Ah! pareilles à la victime,
La hache à vos regards se cachait sous des fleurs.

a 1. Verdun brûlait d'ouvrir ses portes au roi de Prusse. L'intrépide commandant résista durant trois jours aux instances des habitants et aux menaces de Frédéric-Guillaume.
d Forcé enfin de capituler, il se brûla la cervelle. (C. L.)

68-70 *M* :

Quand nos phalanges égarées
Jusque dans leur erreur moissonnant des lauriers
Reculaient vers Paris d'ennemis entourées

Ces 3 vers constituent la leçon primitive. Les Jeux Floraux ou M. Pinaud n'en étant pas satisfaits, V. Hugo leur proposa le choix entre deux autres textes (Corr., p. 356) : l'un de ceux-ci est le texte définitivement adopté; voici l'autre :

Quand nos phalanges mutilées
Jetant sur nos cyprès l'ombre de leurs lauriers
Reculaient vers Paris par le nombre accablées

72 *A*, *D* Verdun premier rempart de

d D ajoute à la note cette phrase : Ce brave se nommait Beaurepaire. L'honneur français ne s'est jamais démenti dans les camps.

Ce n'est pas tout : quand, pour sauver la France,
Nos bannis, affrontant la mort et l'indigence,
Combattaient nos tyrans encor mal affermis,
85 Vous avez plaint de si nobles misères;
Votre or a secouru ceux qui furent nos frères,
Et n'étaient pas nos ennemis.

Quoi! ce trait glorieux, qui trahit leur belle âme,
Sera donc l'arrêt de leur mort!
90 Mais non, l'accusateur, que leur aspect enflamme,
Tressaille d'un honteux transport.
Il veut, vierges, au prix d'un affreux sacrifice,
En taisant vos bienfaits, vous ravir au supplice;
Il croit vos chastes cœurs par la crainte abattus.
95 Du mépris qui le couvre acceptez le partage;
Souillez-vous d'un forfait, l'infâme aréopage
Vous absoudra de vos vertus.

---

82 *A*, *D* Ce n'est pas tout : hélas! sans chercher la vengeance — 83 *A*, *D* Quand nos bannis, bravant la mort — 85 *A*, *D* Vos nobles cœurs ont plaint de si nobles — 88-97 *Dans la Correspondance, p. 365, deux versions de cette strophe proposées par Hugo à M. Pinaud pour remplacer un texte primitif que nous ne connaissons pas. La première nous donne trois vers nouveaux, les autres étant conformes au texte définitif :*

Ce dernier trait suffit : leur bonté les condamne.
Mais non! L'arbitre de leur sort
Tainville, à leur aspect brûlant d'un feu profane
Tressaille...

La seconde est tout entière conforme au texte adopté, sauf pour les vers 95 et 96 :

De vos jours Tainville est l'arbitre.
Souillez-vous d'un forfait : le monstre à ce seul titre
Vous absoudra...

Pour ces deux vers, 95 et 96, une troisième version dans les notes de l'édition Simon (M) :

Rendez-vous dignes de Tainville.
Souillez-vous d'un forfait, le monstre alors tranquille
Vous absoudra...

Répondez-moi, vierges timides,
Qui, d'un si noble orgueil arma ces yeux si doux?
Qui fit rouler dans vos regards humides
Les pleurs généreux du courroux?
Je le vois à votre courage : [45]
Quand le lâche oppresseur dont la voix vous outrage
N'eût pas offert la honte en offrant son bienfait,
Coupables de pitié pour des Français fidèles,
Vous n'auriez pas voulu, bravant des lois cruelles,
Nier un si noble forfait.

C'en est donc fait, sous la lugubre enceinte
A retenti l'arrêt dicté par la fureur.
Dans un muet murmure, étouffé par la crainte,
Le peuple, qui l'écoute, exhale son horreur.
Regagnez des cachots les sinistres demeures,
O vierges! encor quelques heures...
Ah! priez sans effroi, votre âme est sans remord.
Coupez ces longues chevelures,
Où la main d'une mère enlaçait des fleurs pures
Sans voir qu'elle y mêlait les pavots de la mort.

Bientôt ces fleurs encor pareront votre tête :
Les anges vous rendront ces symboles touchants;
Votre hymne de trépas sera l'hymne de fête
Que les vierges du ciel rediront dans leurs chants.
Vous verrez près de vous, dans ces chœurs d'innocence,
Charlotte au cœur d'airain, qui vous vengea d'avance[1];

a 1. L'année précédente Charlotte Corday avait tué Marat,
l'un de ceux qui contribuèrent le plus puissamment à faire
c adopter la loi contre ceux qui secouraient des émigrés. (C. L.)

---

100 *A*, *D* Dites, qui fit rouler — 103 *A*, *D* Quand l'oppresseur qui vous outrage — 106 *A*, *D* devant des lois cruelles — 108 *A*, *D* fait : déjà sous la lugubre — 123 *D* Charlotte, autre Judith, qui

b *A*, *D* l'un des représentants qui — *c* *D* les émigrés

Élisabeth, cet ange de nos bords;
125 Et Sombreuil, qui trahit par ses pâleurs soudaines
Le sang glacé des morts circulant dans ses veines;
Et Cazotte enviant le prix de ses efforts[1].

Ici, par de nouveaux prodiges,
Les spectres effrayaient mes yeux épouvantés :
130 Ils balançaient sur moi, parmi d'affreux prestiges, [46]
De longs linceuls ensanglantés.
Les trois tombeaux, le char, les échafauds funèbres
M'apparurent dans les ténèbres;
Tout rentra dans la nuit des siècles révolus :
135 Les vierges avaient fui vers la naissante aurore;
Je me retrouvai seul, et je pleurais encore
Quand ma lyre ne chantait plus.

V.-M. Hugo.

a 1. Mlle Cazotte ne put parvenir à sauver son père, bonheur qu'acheta Mlle de Sombreuil, en buvant un verre de sang. Longtemps après encore on l'a vue pâlir et tressaillir au seul souvenir de cet horrible et héroïque effort, qui détruisit sa *e* santé, et la laissa pour sa vie sujette à de douloureuses convulsions. (C. L.)

---

124 *A*, *D* Cazotte, Élisabeth si malheureuse en vain — 127 *A*, *D* Martyres dont l'encens plaît au martyr divin — 128 *En A un trait; en D*, III. — 128 *A*, *D* Ici devant mes yeux erraient des lueurs sombres — 129 *A*, *D* Des visions troublaient mes sens épouvantés — 130 *A*, *D* Les spectres sur mon front balançaient dans les ombres — *D donne la date :* Octobre 1818.

a-b A Mlle de Sombreuil acheta le bonheur de sauver son père en buvant — *d D* horrible et sublime effort

L'AVARICE ET L'ENVIE

CONTE

L'Avarice et l'Envie, à la marche incertaine,
Un jour s'en allaient par la plaine
Chez un méchant ou chez un fou,
Chez vous ou chez quelqu'autre, ou chez moi-même...
Elles allaient je ne sais où, [En somme
Comme le héron du bonhomme.
Bien que sœurs, ces monstres hideux
Ne s'aiment pas; aussi, tout le long de la route,
Sans se parler, ils cheminaient tous deux.
L'Avarice, le dos en voûte,
Examinait ce coffre hasardeux
Pour qui sans cesse elle redoute.
L'Envie aussi l'examinait sans doute.
Comptant tous les écus dans son coffre entassés,
Chemin faisant, dame Avarice,
Se répétait, pour son supplice,
« Je n'en ai point encore assez. »
De son côté l'Envie au regard louche,
Lorgnant cet or, objet de tous ses soins,
Disait, en se tordant la bouche :
« Elle en a trop, car j'en ai moins. »

Reproduit dans *Victor Hugo raconté* (*R*) — Quelques variantes d'après le manuscrit dans l'édition Simon (*M*)

1-6 *M* Un jour l'avarice et l'envie
Couple aux humains toujours fatal,
Couple dont la fureur n'est jamais assouvie
L'une de bien, l'autre de mal,
Sortaient, je crois, de chez un défunt cardinal,
Pour aller d'un vieux prêtre empoisonner la vie.

12 *R* Pour qui toujours

Chacune à sa façon méditait sur ce coffre :
Désir soudain à leurs yeux s'offre,
Désir, ce dieu puissant, qui seul peut exaucer [47]
25 Tous les souhaits qu'on lui veut adresser.
Désir dit aux deux sœurs : « Mesdames,
» Je suis galant, vous êtes femmes,
» Choisissez donc tout ce qu'il vous plaira,
» Trésors, honneurs, et cœtera;
30 » Surtout expliquons-nous sans trouble;
» La première qui parlera
» Aura tout ce qu'elle voudra :
» La seconde en aura le double. »
Vous jugez dans quel embarras
35 Ce discours mit nos deux luronnes;
Avares, envieux, que faire en un tel cas?
Chacune des deux sœurs en murmurait tout bas :
« Que me font, ô Désir, tes trésors, tes couronnes?
» Que m'importe ces biens que m'accorde ta loi?
40 » Un autre en aura plus que moi. »
Et chacune, à ce mot funeste,
D'hésiter, sans savoir pourquoi.
Le Désir, dieu léger et leste,
Les donne au diable, jure, peste,
45 Et s'indigne de rester coi.
L'Envie enfin, toujours implacable et cruelle,
Regarde sa sœur en grondant,
Puis tout à coup se décidant :
« Que l'on m'arrache un œil, dit-elle. »

V. D'AUVERNEY. [Victor Hugo.]

---

24 *R* ce dieu galant — 37 *R* en murmura — *M donne la date* : 1er novembre 1817.

LITTÉRATURE ANGLAISE

WALTER SCOTT

L'OFFICIER DE FORTUNE
LA FIANCÉE DE LAMMERMOOR

[Leuwenhoëck, ce savant qui parvint à découvrir que les yeux de certains insectes avaient dix-sept mille facettes,] aimait beaucoup la littérature, même [48]
celle que tant de nos fiers esprits, qui n'ont rien
5 découvert, nomment frivole. Il lisait des vers, des romans et des traités de morale. Le bon Hollandais ne s'amusait pas à fixer ses sensations, pour motiver ses jugements. Quand il avait parcouru un mauvais livre (il s'en imprimait dans son temps
10 presqu'autant que dans le nôtre), il éprouvait un malaise dont il ne se rendait compte qu'en disant : *C'est comme si le premier venu voulait me prouver que le contour polyédrique de l'œil d'un papillon n'a que dix faces.*

15 Bien des gens ne verront dans ce mot que la boutade d'un savant et d'un Hollandais; il nous semble qu'on peut y voir quelque chose de plus.

Dans *Littérature et Philosophie mêlées*, quatre fragments de cet article ont été conservés isolément. T. I, p. 152, 163, 168, 169. — Entre crochets les passages qui ont été sacrifiés.

Ce malaise de Leuwenhoëck, nous l'éprouvons tous à la lecture d'un mauvais ouvrage. Et, en effet, l'ouvrage n'est mauvais que parce que les peintures sont des lieux-communs qui ne nous rappellent point ce que nous avons vu, et les personnages, d'autres lieux-communs, qui ne nous rappellent en rien ce que nous sommes. La médiocrité se croit trop grande pour imiter; elle invente sans avoir observé. Le mot du Hollandais est tout entier là-dedans. Un bon peintre ne travaillera jamais sans modèle; un mauvais peintre n'y regarde pas de si près. De tous nos écrivains, le plus imitateur, et peut-être aussi le plus original, c'est La Fontaine. Nous vivons pourtant dans un temps où l'ineptie présomptueuse prend l'ignorance et l'étourderie pour de l'originalité; avec cette candeur, on fait gémir les presses, spéculer les libraires, et parler le monde. La foule admire, l'homme de goût s'étonne en secret de l'énorme bêtise du siècle, et l'ineptie se croit du talent. Au fait, en est-elle bien loin? — L'ineptie est aveugle : le talent observe; et, en vérité, voilà toute la différence.

Charron disait : *Faites plus de notes et moins de livres.* [49]

Courage donc : oui, il suffit d'observer. Joignez à cela le génie, qui crée; l'imagination, qui sait peindre; vous serez un grand écrivain, vous pourrez faire les *Martyrs.* — Courage.]

Combien de malheureux, qui auraient pu mieux

47-59 *Littérature et Philosophie mêlées;* fragment sans titre, I, p. 168.

faire, se sont mis en tête d'écrire, parce qu'en fermant un beau livre, ils s'étaient dit : *J'en pourrais faire autant!* Et cette réflexion-là ne prouvait rien, sinon que l'ouvrage était inimitable. En littérature, comme en morale, plus une chose est belle, plus elle semble facile : [les monstruosités seules (et la médiocrité littéraire en est une des plus communes) nous répugnent.] Il y a quelque chose dans le cœur de l'homme qui lui fait prendre quelquefois le désir pour le pouvoir : c'est ainsi qu'il croit aisé de mourir comme d'Assas ou d'écrire comme Voltaire.

[Sans nous en apercevoir, nous venons de faire un magnifique éloge des écrits de sir Walter Scott.

Celui-là a observé avant de peindre; celui-là fait dire à tous ceux qui l'ont lu : J'en ferais autant!

Ce dernier éloge, qui paraît peu de chose dans notre bouche, est beaucoup dans un siècle où l'on a, en général, si bonne opinion de soi.

Sir Walter Scott n'était connu en France, il y a quelques années, que d'un petit nombre de gens instruits : il n'avait fait que des poëmes.

Sir Walter Scott partage aujourd'hui, dans un *certain monde*, la célébrité des Paccard et des Ducray-Duminil : il a fait des romans.

Nous nous hâtons d'ajouter, pour réparer le tort que pourraient lui faire de pareils admirateurs et de pareils | collègues, que ses romans n'ont fait [50] qu'accroître, parmi les gens de goût, sa réputation, qui est aujourd'hui de la gloire. Et, en effet, les dix plus médiocres pages du moins bon d'entre eux, valent mieux que bien de longs poëmes publiés depuis trois ans.]

Si un sot parvient à la célébrité, il ne lâche plus deux pages de son écriture sans les protéger de son nom, espérant que sa réputation fera celle de son livre, tandis que souvent celle de son livre
85 défait la sienne. L'homme de mérite, dès qu'il est arrivé à la gloire, évite de décorer de son nom les nouveaux écrits qu'il livre au public. Il a assez d'orgueil pour savoir que son nom influerait sur l'opinion, et assez de modestie pour ne le pas
90 vouloir. Il aime à redevenir ignoré, pour se ménager, en quelque sorte, une nouvelle gloire. Nous voyons des fanfarons, dans ces guerriers d'Homère, qui préludaient au combat en déclinant leurs noms et leurs généalogies; nous trouvons des héros dans
95 ces chevaliers français qui combattaient la visière baissée, et ne découvraient le visage qu'après que le bras avait été reconnu.

[C'est ainsi que W. Scott est entré dans la lice. L'auteur de *la Dame des Lacs* n'est point venu re-
100 commander à ses lecteurs *les Puritains d'Écosse*. Il a caché son nom célèbre sous le nom obscur de Jedediah Cleishbotham, maître d'école et sacristain de la paroisse de Gandercleugh. L'ouvrage a fait du bruit : les éditions et les traductions se
105 sont succédées. Jedediah ne s'en est point tenu à ce premier succès. *Guy-Mannering*, *l'Antiquaire*, *Wawerley* ont mérité à W. Scott un beau triomphe :

81-97 *Littérat. et philos. mêlées*, I, p. 163. *Précédé de cette phrase :* Walter Scott cache son nom sous le nom de Jedediah Cleishbotham. Je ne vois pas pourquoi on l'en blâme.

86 évite quelquefois de décorer — 91-92 Il y a quelque chose de fanfaron dans ces

94-95 ce sont des héros plus vrais, ces chevaliers

il a été deviné. Cependant, il a continué de s'envelopper obstinément du voile que la curiosité publique avait soulevé. *Rob-roy* et *la Prison d'Edimbourg*, qui parurent il y a quelques mois, *l'Officier* [51]
de fortune et *la Fiancée de Lammermoor*, que nous annonçons aujourd'hui, portent tous le nom et les titres du Sacristain de Gandercleugh.

Voltaire, interrogé par une marquise célèbre, ne put analyser le plan d'Alzire. Nous nous garderons donc d'analyser aucun des ouvrages dont nous venons de parler : cette entreprise serait au-dessus de nos forces. D'ailleurs, nous ennuierions ceux qui les ont lus, et nous pourrions dégoûter les autres.

Walter Scott, doué d'une imagination vive, a beaucoup appris et beaucoup observé. Ses fictions sont toutes fondées sur des réalités. Il connaît les lieux qu'il décrit et les événements qui s'y sont passés. Dans ses romans, tout ce qui n'est pas vrai est vraisemblable, et quand ce n'est plus l'histoire des hommes que vous lisez, c'est toujours celle du cœur humain. Ses caractères sont bien tracés et bien soutenus; et si quelques-uns de ses personnages sont pris dans une nature un peu bizarre, ils n'en sont pas moins dans la nature. La Bohémienne Merrillies et le *Bedesman du roi*[1], Edie Ochiltree la Vieille Elspeth et l'*Enfant de la Nuit*, Ranald, offrent des exemples frappants de ce que nous avançons. Chacun d'eux a de l'homme tout ce que ses mœurs lui permettent d'en avoir; et c'est la

1. Sorte de mendiants privilégiés, reconnaissables à leur robe bleue. (C. L.)

peinture vivante de ces mœurs qui répand sur les romans de sir W. Scott une singulière teinte
140 d'originalité.

Nous avons adopté l'usage de beaucoup citer quand nous rendons compte d'un ouvrage; par là l'auteur se fait connaître, le critique justifie ce qu'il avance, et le lecteur juge. | Ce principe, vrai [52]
145 en général, souffre une exception à l'égard de W. Scott. W. Scott est destiné d'ailleurs, comme tous les hommes peu ordinaires, à faire exception à bien des règles. Ce n'est pas sans de mûres réflexions que nous nous sommes décidés à ne rien
150 citer de cet auteur, et nous espérons que ceux qui l'ont lu partageront là-dessus notre opinion.] Quand un écrivain a pour qualité principale l'originalité, il perd toujours à être cité. Ses peintures et ses réflexions, dictées par un esprit organisé
155 d'une façon particulière, veulent être vues à la place où l'auteur les a disposées, précédées de ce qui les amène, suivies de ce qu'elles entraînent. Liées à l'ouvrage, la couleur uniforme des parties concourt à l'harmonie de l'ensemble ; détachées du
160 tout, cette même couleur devient disparate et forme une dissonance avec tout ce dont on l'entoure. Le style du critique, qui doit être simple et coulant, présente un contraste avec le style hardi et souvent brusque de l'auteur original. C'est un

---

152-166 *Littérat. et Philos. mêlées*, I, p. 152.

153 il perd souvent quelque chose à — 158 la couleur bien appareillée des parties.

162-166 et coulant, et qui est maintefois plat et commun, présente un contraste choquant avec le style large, hardi et souvent brusque de l'auteur original. Une citation de tel

diable de Michel-Ange dans un intérieur de Drolling.

[Nous nous bornerons à recommander au petit nombre de personnes qui n'ont pas lu Walter Scott, et à rappeler aux autres la peinture de l'orage dans *l'Antiquaire,* et la description de la bataille du pont de Bothwell dans *les Puritains.* Nous ne connaissons pas de scène plus terrible que l'interrogatoire que Claverhouse fait subir à Morton, en présence d'Édith (*Puritains*), et de pantomime plus plaisante que celle du palefrenier de l'aubergiste Binkerton reconnaissant la *passe* de Daddy-Rat, ce fameux *surveillant des routes* (*Prison d'Édimbourg*). W. Scott a un grand art; il excite le rire, il émeut la pitié presqu'en même temps, et la transition paraît si naturelle, que le contraste est insensible. Son pinceau, sûr et exercé, saisit toutes les nuances distinctives des objets | semblables ou [53] qui semblent tels à des yeux vulgaires. Le contrebandier Hasteraick (*Guy-Mannering*) ne ressemble en rien au contrebandier Mucklebacket (*l'Antiquaire*); la Bohémienne de *l'Astrologue* est en tout différente de la sorcière de *Lammermoor*; et cette plume, qui avait retracé avec une hideuse énergie les sanguinaires discussions des chefs presbytériens, vient de reproduire, avec la même impitoyable vérité, les honteux débats des Lords du Conseil privé d'Écosse.]

---

grand poète ou de tel grand écrivain encadrée dans la prose luisante, récurée et bourgeoise de tel critique, c'est un effet pareil à celui que ferait une figure de Michel-Ange au milieu des casseroles trompe-l'œil de M. Drolling.

Sir W. Scott est Écossais : ses romans suffiraient pour nous l'apprendre. Son amour exclusif pour
195 les sujets écossais prouve son amour pour l'Écosse; passionné pour les vieilles coutumes de sa patrie, il se dédommage, en les peignant fidèlement, de ne pouvoir plus les suivre avec exactitude; et son admiration religieuse pour le caractère national,
200 éclate jusque dans sa complaisance à en détailler les défauts. Une Irlandaise, lady Morgan, s'est offerte, pour ainsi dire, comme la rivale naturelle de Walter Scott, en s'obstinant, comme lui, à ne traiter que des sujets nationaux[1]; mais on a cru
205 remarquer dans ses écrits beaucoup plus d'amour pour la célébrité que d'attachement pour son pays, et beaucoup moins d'orgueil national que de vanité personnelle. Lady Morgan paraît peindre avec plaisir les Irlandais; mais il est une Irlandaise
210 qu'elle peint surtout et partout avec enthousiasme; et cette Irlandaise, c'est elle. Miss O'Hallogan dans *O'Donnell*, et lady Clancare dans *Florence Maccarthy*, ne sont autre chose que lady Morgan flattée par elle-même. [Si la noble modestie de sir Walter
215 Scott le rend bien supérieur, sous le rap|port mo- [54]
ral, à lady Morgan, la mâle vigueur de son talent ne lui assure pas moins d'avantages sur elle, sous

1. Il faut en excepter toutefois son roman sur *la France*. (C. L.)

193-241 *Littérature et Philosophie mêlées*, I, p. 169-171.
198 avec religion, et son admiration pieuse pour le caractère — 205 mais il y a dans ses écrits

le rapport littéraire.] Il faut le dire, auprès de ses tableaux pleins de vie et de chaleur, les croquis de lady Morgan ne sont que de pâles et froides esquisses. Les romans historiques de cette dame se laissent lire; les histoires romanesques de l'Écossais se font admirer. La raison en est simple : lady Morgan a assez de tact pour observer ce qu'elle voit, assez de mémoire pour retenir ce qu'elle observe, et assez de finesse pour rapporter à propos ce qu'elle a retenu : sa science ne va pas plus loin. Voilà pourquoi ses caractères, bien tracés quelquefois, ne sont jamais soutenus : à côté d'un trait dont la vérité vous frappe, parce qu'elle l'a copié sur la nature, vous en trouvez un autre choquant de fausseté, parce qu'elle l'invente. Walter Scott, au contraire, conçoit un caractère après n'en avoir souvent observé qu'un trait; il le voit dans un mot, et le peint de même. Son excellent jugement fait qu'il ne s'égare point, et ce qu'il crée est presque toujours aussi vrai que ce qu'il observe. Quand le talent est poussé à ce point, il est plus que du talent. Aussi, nous oserons réduire le parallèle en deux mots : Lady Morgan est une femme d'esprit; Sir W. Scott est un homme de génie. [Nous sommes persuadés que l'on dira un jour : *Sterne et W. Scott*, comme on dit déjà aujourd'hui : *Montesquieu et Chateaubriand*.

On nous reprochera peut-être d'avoir plutôt, dans cet article, cherché à donner une idée des ouvrages de Walter Scott, en général, que de ses deux der-

---

218-219 auprès des tableaux, pleins de vie et de chaleur, de Scott — 229 ne sont pas — 239 aussi peut-on réduire.

niers romans en particulier. Nous ne chercherons pas à éviter ce reproche, et nous avouerons que tel
250 a été en effet notre but. Les deux romans de W. Scott, que nous annonçons, sont fort inférieurs à tout ce qu'il a publié jusqu'ici. Cet écrivain a dû | nécessairement épuiser le champ dont il ne [55]
veut pas sortir. Il a peint le caractère écossais sous
255 toutes ses faces; aussi va-t-il s'arrêter, dans l'impossibilité d'aller plus loin. Le défaut de *l'Officier de Fortune* est de ne point présenter de personnage principal : les figures sont toutes également bien dessinées; mais il n'en est aucune qui se détache
260 assez des autres pour attacher les regards. Dugald-Dalgetty attire et trompe l'intérêt; Menteith l'éveille et ne le soutient pas; Allan Mac-Aulay ne séduit que l'imagination; Montrose ne plaît qu'à l'esprit. Dans *la Fiancée de Lammermoor* on
265 trouve des détails charmants et des peintures admirables; mais Rawenswood est peut-être un peu trop fier, Lucie un peu trop douce, et Caleb un peu trop rigoureux dans son singulier point d'honneur. En somme, si Walter Scott a cessé d'être
270 fécond, il n'a point cessé d'être original.]

M. [Victor Hugo]

LITTÉRATURE FRANÇAISE

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE

Traduite en vers français, par M. BAOUR-LORMIAN.

Homère et Virgile ont agrandi de tout leur talent les divinités du paganisme; tous deux ils avaient choisi leur sujet dans ces temps héroïques où la force et la vertu étaient les seules qualités distinc-
5 tives des hommes. Le Tasse a consacré son génie à la louange du vrai Dieu; il a chanté des héros pris dans les temps chevaleresques (temps héroïques de l'époque moderne). La Muse de Sion s'éleva belle | et radieuse du sein de l'ignorance, [56]
10 et son premier essor atteignit presque à la hauteur du trône du vieil Homère; et comme le père de la poésie antique, l'Homère chrétien expia son brillant génie par une vie errante et misérable.

La France avait pendant quelque temps offert
15 un asile au chantre de Godefroy, et c'est en France, du vivant du Tasse, que parut la première traduction de la *Jérusalem*.

Depuis, tant en vers qu'en prose, d'autres se sont succédées en assez grand nombre, et cepen-
20 dant on en attend encore une en vers; celle en

prose de M. Lebrun (duc de Plaisance) ne laisse rien à désirer.

Michel Coras, Sablon, Watelet, Colardeau et La Harpe ont essayé de traduire le Tasse en vers. Les deux premiers sont oubliés; Watelet manquait de verve; Colardeau, plus poète, brûla son travail poussé jusqu'au septième chant; La Harpe est resté dans ses essais au-dessous de ce qu'on attendait de lui.

Enfin Clément a publié en seize chants une imitation des vingt chants de la *Jérusalem*, convaincu, dit-il, de l'impossibilité d'une traduction littérale de ce beau poëme.

Vient ensuite M. Baour-Lormian, que cette impossibilité n'a heureusement point arrêté.

Déjà, il y a une vingtaine d'années, il fit imprimer une traduction complète de la *Jérusalem*, ainsi que le prouve cette épigramme, attribuée à Lebrun (Ecouchard).

> Ci-gît Baour-Lormian, le Tasse de Toulouse,
> Qui mourut in-quarto, qui remourut in-douze.

Il paraît même qu'il remourut encore in-8°; car nous en possédons une édition de ce format.

Cet essai d'un jeune homme ne fut pas jugé par tout le | monde aussi sévèrement que par Lebrun; [57]
M. Baour l'a retouché et l'offre aujourd'hui au public.

D'avance sa traduction a été prônée; d'avance, un monarque, ami des lettres, a comblé le poète de ses faveurs; d'avance enfin la vente de l'ouvrage a été assurée par une souscription promptement remplie : il ne s'agit plus que de juger.

M. Baour a profité habilement des travaux de ses devanciers : il a fait de nombreux emprunts à La
55 Harpe et à Clément; aussi pourrait-on s'étonner que M. Baour qui, de son propre aveu, est le meilleur de nos poètes vivants, ne se soit pas senti enflammé de la généreuse envie de ne rien devoir qu'à lui seul. Cela nous fait concevoir une bonne
60 idée de sa modestie, et si l'on eût avoué ces petits plagiats dans une des nombreuses notes dont M. Trognon a augmenté les trois volumes de la traduction, nous n'aurions aucun reproche à adresser à M. Baour. Mais s'il a voulu faire une traduc-
65 tion du Tasse avec celles des autres traducteurs, il pouvait s'épargner ce soin et en charger M. Aignan, qui a déjà si bien traduit Homère.

On trouve dans la *Jérusalem* française, avec les qualités de style qui ont fait une si juste réputation
70 à M. Baour, ces mêmes défauts qui l'ont jusqu'à présent empêché de rien produire de véritablement beau. Une grande clarté, des coupes savantes, un usage bien entendu du mécanisme de la versification, toujours de l'harmonie et une élégance sou-
75 tenue, voilà les belles parties de son talent. On lit ses vers avec plaisir, mais d'où vient qu'on ne les retient pas? Jamais une pensée neuve ne se trouve cachée sous ce ramage mélodieux, rarement un de ces vers frappés qui étonnent à la fois par leur jus-
80 tesse et par leur énergie; on rencontre dans ses ouvrages des phrases poétiques, du | nombre, des [58]
tournures heureuses; mais on y chercherait vainement de ces expressions qui décèlent l'homme de génie, de ces expressions créées par le poète, et
85 que ne fait pas le versificateur.

M. Baour a bien jugé son talent en le dirigeant vers une traduction : l'art de créer lui manque; mais il sait revêtir de brillantes couleurs les créations étrangères.

Malgré de nombreux défauts, sa traduction de la *Jérusalem* est celui de ses ouvrages qui lui fait le plus d'honneur, et ce qu'elle a gagné à être retouchée fait espérer qu'elle gagnera encore beaucoup, s'il veut se décider à la revoir de nouveau avec attention et sévérité.

Le Tasse se distingue surtout par un style concis et rempli d'idées; l'élégance que cherche si soigneusement M. Baour a dû lui faire rejeter cette concision qui fait le principal mérite du Tasse. Aussi est-il rare qu'il ait traduit fidèlement son auteur. Il a plutôt imité; et, quoique dans son premier chant il n'ait employé que sept cent douze vers pour traduire les sept cent vingt de la *Jérusalem*, nous ne pouvons y voir qu'une paraphrase de l'italien. Il a délayé plusieurs parties, abrégé plusieurs autres, et omis un grand nombre; on y trouve quelque chose de chaque octave, mais rarement une octave entière.

Des citations feront connaître la justesse de nos observations.

On connaît la première strophe de la *Jérusalem :*

Canto l'armi pietose, e'l capitano, etc.

Cet exorde est un modèle; il renferme toutes les beautés exigées : simplicité, concision, noblesse. Voici comment M. Baour a traduit :

Je chante les exploits de la pieuse armée, [59]
Et ce héros français, vainqueur dans l'Idumée,
Qui, de l'antique foi rallumant le flambeau,
Du fils de l'Éternel délivra le tombeau.
Après de longs revers supportés avec gloire,
Son génie et son bras forcèrent la victoire.
En vain, pour s'opposer à ses vastes projets,
Et l'Asie et l'Afrique armèrent leurs sujets;
Tout le peuple infernal, échappé de l'abîme,
En vain lui disputa les remparts de Solime;
Favorisé du Ciel, au milieu de leurs rangs
Enfin il ramena ses compagnons errants.

Ces vers sont élégants et harmonieux; mais pourquoi en a-t-il fallu quatre à M. Baour pour traduire les deux premiers du Tasse? Pourquoi parler de

... Ce héros français, vainqueur dans l'Idumée,
Qui de l'antique foi rallumant le flambeau...

Il n'y en a pas un mot dans l'italien, et ces vers appartiennent en entier à M. Baour. Le Tasse a dit seulement : et le capitaine, *e'l capitano*.

Les deux suivants rendraient l'original, si, au lieu de : *revers supportés avec gloire*, il y avait : *supportés dans une glorieuse conquête*, ce qui est différent.

Encore quatre vers pour en traduire deux du Tasse :

E invan l'inferno a lui s'oppose, etc.

Les deux premiers sont bons, mais où le traducteur a-t-il vu dans ces mots si simples *En vain l'enfer s'arma contre lui* (nous nous servons de la traduction de M. Lebrun), ces vers ronflants :

Tout le peuple infernal, échappé de l'abîme,
En vain lui disputa les remparts de Solime.

150 Tout ce détail était inutile dans l'exorde. [60]

Favorisé du Ciel, au milieu de leurs rangs
Enfin il ramena ses compagnons errants

serait bien, si, au lieu de : *au milieu de leurs rangs*, hémistiche inintelligible, était remplacé [*sic*] par les
155 saints étendards, qui indiquent la cause du combat.

Cette citation sert à justifier notre critique; mais si M. Baour a trop délayé le Tasse dans cette première strophe, il s'en est montré le digne rival dans les seize vers suivants, qui traduisent les deuxième
160 et troisième strophes :

O toi, qui sur le mont illustré par la fable,
Ne te couronnes pas d'un laurier périssable,
Qui, mariant ta voix aux cantiques des cieux,
Ceins de l'or des soleils ton front religieux,
165 Muse, vierge divine, à toi je m'abandonne;
Viens, inspire mes chants, et toutefois pardonne
Si dans ces grands tableaux j'orne la vérité
D'une grâce étrangère à ta simple beauté.
Tu sais que, du Parnasse adoptant les mensonges,
170 Les vulgaires mortels se bercent de vains songes,
Et que, s'enveloppant de poétiques fleurs,
La vérité séduit et subjugue les cœurs.
Ainsi l'enfant repousse une boisson amère;
Mais de la coupe alors, par les soins d'une mère,
175 Si d'un miel savoureux le bord est humecté,
Heureusement déçu, l'enfant boit la santé.

M. Baour a rendu avec une précision bien difficile pour un poète français les détails techniques

de la marche de Godefroy. Aussi avons-nous été surpris de voir qu'il ait échoué dans le dénombrement des croisés, dénombrement fameux, dans lequel le Tasse s'est montré supérieur à Homère et à Virgile. M. Baour a même laissé échapper quelques fautes | de traduction qui pourraient donner à penser qu'il n'entend pas bien l'italien. Ici ce sont les *fantassins* de Toulouse qu'il transforme en *cavaliers*, et là des *cuirasses de fer poli* qu'il traduit par ce vers : [61]

Leur armure éblouit par sa magnificence.

M. Baour a négligé de traduire la quatre-vingt-deuxième octave du premier chant, à moins qu'il ne veuille en présenter comme traduction les deux vers suivants :

Ces bruits tumultueux, confusément semés,
Traversent et la ville et les champs arlarmés.

La description de Jérusalem est poétiquement tracée, et les moindres détails y sont rendus avec une élégance et une précision remarquables. Ce morceau, que nous regrettons de ne pouvoir citer à cause de son étendue, restera gravé dans la mémoire des amis de la belle poésie, comme l'admirable description qu'en a tracée M. de Chateaubriand.

Nous avons dit que les caractères du style de M. Baour n'étaient pas l'énergie et la concision; cependant c'est avec un vrai plaisir que nous citons les vers suivants, quoiqu'ils semblent nous démentir.

Les ambassadeurs du Soudan d'Égypte sont de-
210 vant Godefroy; il a répondu au discours d'Alète :

Il se tait à ces mots; mais ce noble langage
Allume au cœur d'Argant le dépit et la rage.
D'une sombre fureur ses lèvres ont frémi.
« Eh bien! puisqu'en ce jour, de toi-même ennemi,
215 » Tu refuses la paix que mon maître désire,
» A tes vœux imprudents c'est à nous de souscrire :
» Aux hasards des combats va donc, cours t'exposer,
» Et ne vois pas l'écueil où tu viens te briser. »
Alors il forme un pli dans sa robe flottante, [62]
220 L'offre à Bouillon, élève une voix insultante :
« Toi que les grands périls n'épouvantent jamais,
» Tiens, ici je t'apporte ou la guerre ou la paix;
» Choisis, mais à l'instant. » Ce discours, cette audace,
Indignent des héros peu faits à la menace.
225 Sans consulter le chef dont ils suivent les lois,
Un seul, un même cri part, s'échappe à la fois :
Guerre!... « Eh bien! vous l'aurez, leur répond l'infidèle,
» Et vous l'aurez sanglante, implacable, éternelle :
» Je la déclare à vous, à vos derniers neveux;
230 » Votre choix est le mien, et comble tous mes vœûx. »
A ces mots, secouant sa robe qui s'étale,
Le pli s'ouvre, et du sein de la robe fatale
On dirait que la mort, la discorde en fureur,
Le carnage hideux, l'épouvante, l'horreur,
235 Et des pâles esprits toute la foule immonde,
S'élancent à la fois pour ravager le monde.
Comme aux antiques jours apparut ce mortel
Dont l'orgueil éleva les créneaux de Babel;
Tel, effrayant les yeux de son aspect horrible,
240 S'offrait le Sarrasin, debout, pâle et terrible.

Ces vers sont beaux, aussi beaux que ceux du Tasse; et quand nous les avons lus, nous avons été

réellement affligés de voir que M. Baour ait cru devoir recourir à La Harpe et à Clément pour
245 achever sa traduction : car, il faut l'avouer, ce serait un travail bien long que de noter tous les vers pillés que renferme le premier volume seulement. Tantôt c'est une période entière, tantôt deux ou trois vers; à chaque vers, presque, un hémistiche
250 d'emprunt, et quand on n'a pas osé s'emparer de l'hémistiche, on n'a pas dédaigné la rime. Nous lisons dans Clément :

DISCOURS D'ISMEN A ALADIN, page 372.

Tout ce qu'on peut attendre et d'un chef et d'un roi,
Tu l'as fait, et déjà tout est prévu par toi :
255 Que notre ardeur réponde à ta haute prudence; [63]
Et c'est vers son tombeau que l'ennemi s'avance.
Pour moi, qu'en tes remparts appelle ton danger,
Autant que je le puis, je veux le partager, etc.

M. Baour traduit :

260 Tout ce qu'on peut attendre et d'un chef et d'un roi,
Tu l'as fait, dans ces murs tout est prévu par toi;
Et, si chacun de nous seconde ta prudence,
Seigneur, vers son tombeau notre ennemi s'avance.
Pour moi, qu'à ses regards amène le danger,
265 Autant que je le puis, je veux te protéger, etc.

Et plus loin :

Tandis qu'elle excitait leurs transports belliqueux,
Passe un gros de Français, entraînant après eux
Des troupeaux enlevés dans la plaine infidèle :
270 Clorinde fond sur eux et voit fondre sur elle
Gardon, leur brave chef, mais trop faible rival
Pour balancer longtemps ce combat inégal, etc.

CLÉMENT.

M. Baour a corrigé ainsi :

275 Tandis qu'elle excitait ces élans belliqueux,
Passe un gros de Français entraînant après eux
Des troupeaux enlevés dans la plaine infidèle;
Clorinde les attaque, et voit fondre sur elle
Gardon, leur brave chef, mais trop faible rival
280 Pour balancer longtemps ce combat inégal, etc.

Nous ne faisons pas à M. Baour l'injure de croire qu'il ne pouvait traduire le Tasse en aussi bons vers que ceux de Clément, mais nous ignorons pourquoi il a emprunté ces vers et un grand
285 nombre d'autres qu'il est inutile de citer.

Nous achèverons, dans un second article, l'examen de cette traduction; en attendant, et pour n'avoir plus à en | parler, nous dirons que le poëme [64] est précédé d'une notice très longue sur le Tasse,
290 par M. Buchon, et que M. Trognon a fait suivre chaque chant de notes plus volumineuses que le texte.

Nous conseillons à M. Baour de supprimer, dans la 2e édition, qu'il ne tardera sans doute pas
295 à publier, la notice de M. Buchon, et de réduire au dixième les notes de M. Trognon. La traduction s'enrichira de tout ce qu'elle aura perdu.

A. [Abel Hugo]

LES VÊPRES SICILIENNES

Tragédie par M. C. DELAVIGNE.

LOUIS IX

Tragédie par M. ANCELOT.

(*Premier article.*)

C'est une chose étrange et digne de notre siècle vraiment unique, que de voir l'esprit de parti s'emparer des banquettes d'un théâtre, comme il assiège les tribunes des chambres. La scène littéraire a
5 acquis presqu'autant d'importance que la scène politique. Le public, aveugle ou malin, prête aux paroles des acteurs tout le poids qu'elles devraient avoir si elles sortaient de la bouche de ceux qu'ils représentent; il semble ne voir dans nos comé-
10 diens que de grands personnages, de même qu'il ne voit dans plusieurs de nos grands personnages que des comédiens. Le petit marchand électeur s'en va siffler *Louis IX,* non parce que Lafon manque de majesté ou la pièce de chaleur; mais son
15 *Constitutionnel* lui a révélé que Louis IX s'appelle *Saint-Louis,* et le marchand électeur est philosophe. Les gazettes libérales exaltent les *Vêpres Siciliennes*, non parce que cette tragédie renferme des beautés, mais en raison des|mouvements d'éloquence qu'elle [65]

Article reproduit dans *Victor Hugo raconté*... Quelques variantes.

20 peut leur fournir contre les fanatiques, les prêtres et les massacres au son des cloches : les siècles féodaux offrent seuls de pareilles horreurs; car on sait que, durant les beaux jours de 93, toutes les cloches étaient changées en gros sous. Quoi qu'il 25 en soit, c'est à cette déplorable manie de tout soumettre au niveau des *niveleurs*, qu'est due la décadence des lettres; on ne s'informe plus aujourd'hui si un poète est de la bonne école, mais s'il est du bon parti; et les plébéiens de la moderne Athènes 30 sont encore tous prêts à bannir Aristide, parce qu'il s'appelle *le Juste*.

Le déchaînement des indépendants contre M. Ancelot et pour M. C. Delavigne, a dû naturellement influer en sens contraire sur l'opinion des royalistes 35 à l'égard de ces deux auteurs. Cependant, nous conviendrons que, cette fois, leur esprit de parti a mieux servi les libéraux que ne l'auraient peut-être fait leurs lumières. A l'exagération près, leur jugement qui place *Louis IX* au-dessous des *Vêpres* 40 *Siciliennes*, nous semble juste. Ceux des journaux royalistes qui ont manifesté l'opinion contraire, reviendront sans doute sur leur décision, après avoir lu les deux tragédies : dans cette affaire, les indépendants ont mieux vu qu'eux; ce qui rappelle 45 cet âne de l'Écriture qui eut une fois la vue plus prompte et plus perçante que son maître.

S'il y a quelque courage à casser les arrêts de la faction, il y en a peut-être plus encore à les défendre, quand le hasard les fait justes. Dans le

---

29 de la nouvelle — 30 tout prêts — 46 que celle de son maître

50 premier cas, on ne s'expose qu'aux injures de quelques sophistes, et aux menaces de quelques furieux; dans le second, on provoque la défiance des honnêtes gens : pour dissiper une telle impression, nous ferons tous nos efforts; car nous sentons que,
55 plai | dant momentanément la même cause que le [66]
parti menteur par excellence, nous avons besoin de preuves *magnifiques, et plus claires que le soleil*[1].

Nous épargnerons au lecteur une nouvelle analyse des deux tragédies que nous allons comparer;
60 elles ont été assez disséquées par les journaux quotidiens [et périodiques] pour que la contexture en soit connue de tout le monde. Nous saisirons seulement les points de rapprochements qui nous serviront à établir notre parallèle. Les deux actions se
65 passent à des époques à peu près pareilles : une conspiration fait le sujet de l'une et l'autre pièce; dans les *Vêpres*, elle est dirigée par Jean de Procida, noble Sicilien, contre le gouvernement de Charles d'Anjou, frère de saint Louis; [dans *Louis IX*,
70 elle est suscitée par Nouradin, prince syrien, en faveur de Saint-Louis, contre Almodan, soudan d'Égypte; dans les *Vêpres*, elle est tramée depuis longtemps;] dans *Louis IX*, elle éclate par hasard. L'amour de la liberté, l'oppression de la Sicile, la
75 tyrannie des Français, voilà les motifs de Procida; la fidélité à la foi jurée, les périls des chrétiens, le despotisme du soudan, tels sont les mobiles de

[1. Bossuet. (C. L.)]

---

56 nous avons besoin, comme dit Bossuet, de — 66 de l'une et de l'autre

Nouradin ; tous deux parviennent à leur but : l'un massacre les Français, l'autre détrône le soudan. Il faut convenir que si les sujets de ces tragédies ont quelques points de ressemblance, la différence des lieux et des caractères rend cette ressemblance imperceptible. Le farouche Procida est aussi loin du loyal Nouradin, que le généreux Montfort de l'inflexible Almodan. Les caractères de M. Casimir Delavigne sont beaucoup plus dramatiques que ceux de M. Ancelot, et il a su les opposer et les enchâsser d'une | manière bien plus théâtrale. Le [67] vice radical de sa pièce est, selon nous, d'y avoir introduit l'amour ; cette passion, dont le développement est gêné par celui d'une grande conspiration, ne peut tenir que la seconde ligne dans sa tragédie, et l'amour, au théâtre comme ailleurs, veut toujours la première place. Il a pu fournir à M. Delavigne quelques inspirations heureuses ; mais s'il n'a pas nui au rôle de Procida, il a rendu presque nulle la peinture de l'amitié entre Lorédan et Montfort. C'est précisément à cette amitié, tracée avec énergie et sensibilité, que M. Casimir Delavigne aurait pu devoir une belle tragédie. Dans la pièce telle qu'elle est, l'amitié de Lorédan pour Montfort, froissée par son amour pour Amélie et son obéissance envers son père, ne peut résister tant qu'elle n'a pour défense que le souvenir de la fraternité d'armes ; aussi n'éclate-t-elle réellement que dans deux scènes fort belles et fort courtes [(la VIe du IVe acte, et la IVe du Ve)] ; dans tout le reste de la tragédie elle est plutôt racontée que

---

80 Mais si les sujets — 90 la passion

peinte. Si, au contraire, Lorédan et Montfort
110 eussent été liés par de grands services mutuels,
sans amour et sans jalousie; si l'ardent attache-
ment de Procida pour son pays et l'inflexible fidé-
lité de Montfort pour son roi eussent montré, dans
le succès ou l'avortement de la conspiration, l'iné-
115 vitable mort de l'un des deux; croit-on que Loré-
dan, indécis entre le devoir et la reconnaissance,
la patrie et l'honneur, contraint de trahir son père
ou d'immoler son ami, épouvanté des périls qui les
menacent, ne pouvant sauver l'un sans perdre
120 l'autre, et voulant les sauver tous deux, croit-on
que Lorédan, dans cette situation terrible, n'aurait
pas créé cette péripétie vraie, attachante et théâ-
trale sans laquelle on peut faire de belles scènes,
mais non une belle tragédie? | Nous aurions eu, il [68]
125 est vrai, Amélie et quelques jolis vers de moins,
mais Montfort aurait gagné en dignité, Lorédan
en chaleur, et Procida n'aurait rien perdu[. Nous
disons que Procida n'aurait rien perdu,] parce que
nous ne croyons pas qu'il puisse rien gagner.
130 Ce caractère est singulièrement bien tracé; on doit
savoir gré à M. Delavigne d'une conception grande
et imposante qui efface bien des défauts. Procida,
sombre, ardent sans imprudence, fanatique sans
enthousiasme, intrépide sans témérité, nous offre,
135 à quelques taches près, le vrai conspirateur. La
nature, l'amour, la reconnaissance sont à peine
pour lui des sentiments; il n'a qu'une passion, la

---

115 de l'un d'eux — 122 une péripétie vraie, saisissante et — 129-130 qu'il ait rien à gagner. Le caractère de Procida est en effet — 131 à M. Casimir Delavigne — 131 conception haute et sévère

liberté : tout le reste n'est qu'accessoire ; il salue les murs de sa patrie, et son premier mot le révèle
140 tout entier :

Vous serez affranchis du joug de l'étranger.

Son fils se plaint de Montfort :

Il me traite en coupable...
Il te traite en esclave.

145 [Enfin il est vainqueur et voilà son cri de triomphe :

Nos tyrans ne sont plus, et la Sicile est libre.]

Procida est trop farouche pour mériter l'admiration ; il excite l'étonnement, il attache sans intéresser, il frappe sans émouvoir ; le malheur est que
150 Montfort ne s'adresse pas toujours à la partie du cœur dont Procida ne s'empare point. Si les deux rôles étaient de la même force, chacun dans leur genre, l'action ne languirait jamais : s'il n'y avait pas d'amour, elle serait rapide et entraînante.
155 La tragédie de M. Casimir Delavigne est quelquefois froide ; mais celle de M. Ancelot est souvent ennuyeuse :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

L'uniformité est en effet le défaut capital de [69]
160 *Louis IX*. Nous ne prétendons pas cependant que Saint Louis ne puisse être mis sur la scène : un roi chevalier plaira toujours à des yeux français, et l'histoire nous montre quelquefois le caractère du pieux monarque aussi dramatique que celui de

---

147-149 Procida, trop farouche pour attirer la sympathie, nous frappe sans nous émouvoir

165 Henri IV ou de François Ier : le tout est de le mettre en situation : Saint Louis, héros à la Massoure, ne fut plus qu'un saint à Memphis, et au théâtre un saint est moins qu'un héros. Ces âmes célestes sont trop monotones pour nous; nous voulons voir
170 partout des passions, parce que nous en avons. Mais cette uniformité dans le caractère de Saint Louis n'est pas la seule qui répande un froid glacial sur la pièce de M. Ancelot; Joinville ressemble à son maître, Philippe ressemble à Nouradin,
175 Châtillon ressemble à Raymond, et Almodan ne ressemble à rien. Ce dernier personnage, où la bassesse, la tyrannie, l'orgueil et la cruauté se trouvent réunis sans aucun mélange de grandeur, ne peut inspirer que le mépris, pour ne pas dire le
180 dégoût; et nous sommes surpris qu'on l'ait toléré sur la scène. La rébellion de Nouradin est fort indifférente au spectateur; il méprise Almodan contre qui l'on combat, et s'intéresse fort peu à Louis IX, qui s'intéresse si peu à lui-même. En
185 voilà certes bien assez pour justifier nos critiques : toutefois la pièce a réussi, et en voilà beaucoup pour les démentir. Il est vrai que l'on a attribué au style la majeure partie de ce succès; mais l'on a ajouté que, sous ce rapport surtout, *Louis IX*
190 l'emportait de beaucoup sur les *Vêpres siciliennes*. [C'est cette dernière assertion qui nous reste à examiner dans un prochain article, en appuyant toujours notre avis par de fréquentes citations.]

V. [Victor Hugo]

---

188 succès et l'on a prétendu que

SPECTACLES

SECOND THÉATRE FRANÇAIS

UN MOMENT D'IMPRUDENCE

Comédie en trois actes et en prose,

par MM. WAFFLARD et FULGENCE.

Il est difficile de ne point avoir de prévention contre cette manie, aujourd'hui si commune à nos auteurs, de réunir des imaginations toujours diverses et souvent contraires pour concourir au
5 même ouvrage. [On sent aisément les suites de ces alliances forcées :] Cowley, pressé par le marquis de Twickenham de s'adjoindre dans ses travaux je ne sais quel poète obscur, répondit à Sa Seigneurie qu'*un âne et un cheval traîneraient mal*
10 *un chariot.* [Nous ne tirerons pas les conséquences du propos un peu breton de Cowley : nous pensons toutefois que] deux auteurs perdent souvent,

---

1-23 Le début de cet article a été conservé, sans titre, dans *Littérature et philosophie mêlées*, I, p. 153

en le mettant en commun, tout le talent qu'ils pourraient avoir chacun séparément. Il est impos-
15 sible que deux têtes humaines conçoivent le même sujet absolument de la même manière; et l'absolue uniformité de la conception est la première qualité d'un ouvrage. Autrement, les idées des divers collaborateurs se heurtent sans se lier, et il résulte de
20 l'ensemble une discordance inévitable qui choque sans qu'on s'en rende raison. Les auteurs célèbres, anciens et modernes, ont toujours travaillé seuls, et voilà pourquoi ils sont célèbres. [Nous n'approfondirons pas ce sujet, qui mériterait d'être mé-
25 dité, d'ailleurs nous perdrions nos peines; aujourd'hui tout se perfectionne, la vitesse passe avant la solidité, et il faut plusieurs ouvriers pour construire un vaudeville, tandis qu'un seul suffit pour démolir la *chaumière du pauvre*.

30 Telles étaient nos réflexions, le jour de la pre- [71]
mière représentation d'*Un Moment d'Imprudence*, avant que la toile fût levée. Nous savions que cette comédie était de MM. Wafflard et Fulgence, et, nous l'avouons avec regret, après l'avoir entendue,
35 nous persistons dans notre opinion sur le danger du concours de deux auteurs au même ouvrage. Ce n'est pas que la pièce nouvelle soit mauvaise; mais elle serait meilleure si elle appartenait seulement à celui des deux auteurs qui est supérieur à
40 l'autre. Le mélange de la médiocrité et du talent

---

17 unité de la conception — 21 auteurs excellents — 23 ils sont excellents

déplaît toujours; et ce mélange se fait malheureusement sentir dans *Un Moment d'Imprudence*.

Une femme qui va passer la soirée dans une maison décriée, malgré les défenses d'un mari; un
45 mari qui se rend au même lieu, à l'insu de sa femme; un protecteur du mari, épris de la femme, qui fait faire à celui-ci des vers pour sa moitié, sans que le nouvel Arnolphe sache à qui ils sont destinés; voilà en peu de mots le fond de la nouvelle
50 comédie. On sent qu'avec un dialogue souvent plein d'esprit et un style qui, sauf quelques incorrections, présente les qualités nécessaires du genre, les auteurs n'ont pas eu de peine à revêtir ce canevas, peut-être un peu usé, de couleurs brillantes et
55 même nouvelles. La pièce a obtenu un succès mérité, quoique légèrement contesté. Le parterre a applaudi dans le rôle du valet et de l'intrigante, plusieurs traits pleins de finesse et qui annoncent dans les auteurs un mérite assez rare de nos jours,
60 l'observation. On a encore beaucoup goûté la peinture faite par Fréville à d'Harcourt, de la soirée qu'ils vont passer chez Mme de Mondésir; nous avons retenu le dernier trait : « Enfin, on rentre chez soi la tête fatiguée, le cœur souvent pris et la
65 bourse vide. »

Mais en rendant justice à quelques scènes dont le jeu des acteurs ne fait pas tout le mérite, le public a signalé | dans le plan et le dialogue plusieurs [72]
défauts de vraisemblance et de bienséance théâ-
70 trale? Ces taches sont faciles à effacer et ont déjà disparu en grande partie. D'ailleurs, grâce à la communauté de travail qui n'entraîne pas la solidarité de talent, M. Fulgence peut, dans son par-

ticulier, les attribuer à M. Wafflard, et M. Wafflard à M. Fulgence; ce qui est bien une petite consolation.

[*Les auteurs* souffrent moins lorsqu'ils souffrent ensemble.]

[Victor Hugo.]*

THÉATRE DU VAUDEVILLE

LA SOMNAMBULE

Vaudeville en deux actes et en prose,

par MM. SCRIBE et ALEXANDRE DELAVIGNE.

Une chaise de poste qui verse, un domestique poltron, un revenant, un capitaine étourdi, un mariage fait et rompu, etc.; voilà des choses bien rebattues. Cependant, allez voir la *Somnambule*, et quoiqu'elle renferme tout cela, dites-nous si le premier mérite de cette charmante pièce ne vous paraît pas la nouveauté. Ce joli vaudeville ressemble à ces décorations fraîches et brillantes que le machiniste monte sur de vieux ressorts, ou plutôt à ces physionomies originales qui n'ont pourtant d'autres éléments que ceux de toutes les figures humaines. Que nos vaudevillistes par métier n'aillent pas demander à MM. Scribe et Alexandre Delavigne

* A la table, la signature H.

leur secret : ce secret-là ne peut se communiquer;
15 c'est le talent.

Depuis longtemps aucun théâtre n'avait vu (les genres mis à part) un succès aussi éclatant, et, ce qui est plus encore, aussi mérité. Nous n'analyserons pas le vaudeville nouveau; l'ennui qu'inspire
20 une analyse est presque toujours en raison directe du plaisir que cause un ouvrage, et, dans ce cas, nous risquerions d'être mortellement | ennuyeux. [73]
La *Somnambule* est un petit chef-d'œuvre où nous aurions honte de relever quelques invraisemblan-
25 ces et peut-être quelques incorrections. Ces défauts sont si légers, que nous ne savons si les auteurs doivent chercher à les effacer : souvent, quand le tissu est délicat, en voulant enlever une tache on le déchire.

30 Parmi la foule de scènes vives et animées que présente cet ouvrage, il serait aussi difficile de trouver une situation froide qu'il est malaisé de trouver une idée dramatique dans la plupart des pièces qui se succèdent journellement sur nos
35 théâtres. Le style rappelle quelquefois la manière de Beaumarchais; et pour la liaison des scènes et le naturel du dialogue, les auteurs ne nous semblent pas inférieurs à Sedaine. L'intérêt ne languit jamais, et l'attention est constamment éveillée,
40 sans être fatiguée. Les plaintes de Cécile vous attendrissent et, le moment d'après, vous riez aux éclats des plaisanteries de Frédéric. Voilà l'art tant vanté par Boileau.

Rendons aussi justice aux acteurs : il est difficile
45 de jouer avec plus d'ensemble et d'aplomb. Le joli rôle de Cécile est encore embelli par une actrice

fort aimable, et, il faut le dire, sans son jeu plein de grâce et de vérité, la scène de la *Somnambule*, au second acte, paraîtrait un peu hasardée. Nous croyons qu'il est impossible de ne pas applaudir, lorsque Gonthier, présentant à son ami les grands-parents de sa future, chante avec cet air d'abandon qu'on lui connaît :

Mais vois un peu quelles tournures!
Ils sont bien généreux, vraiment,
De montrer gratis des figures,
Qu'on irait voir pour de l'argent.

Nous dirons en passant quelques mots de la *Féerie des Arts*, vaudeville récemment représenté sur le même | théâtre et que nous avons revu avec [74]
plaisir après la *Somnambule*. Cette fiction, destinée à célébrer l'*Exposition des produits de l'industrie* et le *Salon* de 1819, est ingénieuse, mais un peu froide. Les couplets sont en général bien tournés; mais les vers que récite le génie de Cachemire doivent tout ce qu'ils ont de gracieux au débit de Mlle Minette. On applaudit avec transport l'éloge des beaux tableaux de MM. Gros et Girodet, uniquement à cause du génie de M. Girodet et du noble sujet traité avec tant de talent par M. Gros. Cependant plusieurs scènes pétillantes d'esprit rachètent la faiblesse des autres; et dans tous les cas, si vous avez pour soutien le jeu enchanteur de Mme Perrin,

. . . . . Non ego *multis*
Offendar maculis.

[Victor Hugo.]*

* A la table, la signature H.

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN

CADET-ROUSSEL PROCIDA

Parodie, en un acte et en vers, des *Vêpres siciliennes*,

par MM. DUPIN et CARMOUCHE.

Nous nous étions bien promis de garder le silence sur ces théâtres secondaires, qui n'ont servi qu'à corrompre le goût et à avilir la littérature; cependant tout Paris a été rire du personnage ridicule de Cadet-Roussel, représenté par Potier, et affublé du surnom pompeux de Procida. La querelle des comédiens de campagne a excité plus de gaîté que les discordes de la Sicile n'avaient fait verser de larmes; et puisque nous entretenons nos lecteurs de la tragédie de M. C. Delavigne, nous ne pouvons refuser quelque attention à la parodie ingénieuse et piquante de MM. Dupin et Carmouche.

Si toutefois nous lui donnons place dans ce re- [75]
cueil, c'est parce que nous comptons en extraire quelques jolis vers et la verve et l'esprit sont des qualités que l'on doit priser partout où elles se rencontrent.

A un conspirateur enrôlant des conjurés, MM. Dupin et Carmouche opposent d'une manière plaisante un vieux comédien recrutant des acteurs. Quand Procida s'écrie d'un côté :

Longtemps j'ai parcouru nos déplorables villes, etc., etc.,

Cadet-Roussel dit de l'autre :

25 Je fus jusqu'en Belgique.
Quoique vieux, par chemin, soir et matin courant,
J'ai marché, mon cher fils, comme le juif errant.
En tous lieux déguisé, n'ayant ni sou, ni maille,
Mes lauriers reposaient bien souvent sur la paille.
30 Pendant notre clôture, en ces jours de malheur,
Il m'a fallu dîner plus d'une fois par cœur,
Et, comme Zapata, dans les eaux des fontaines,
Tremper quelques croûtons âgés de six semaines.

Ces vers sont spirituels; nous citerons encore
35 les suivants, qui sont vraiment bien tournés :

Il verra ses billets au rabais refusés,
Et tous ses contrôleurs dormir les bras croisés.
De ses quinquets mourants la lueur inégale,
Comme un phare isolé, s'éteindra dans la salle,
. . . . . .
40 Et pour tous spectateurs, il aura les ouvreuses,
Les garçons, les pompiers, les vieilles habilleuses!

On trouve d'autres morceaux également bien écrits dans cette parodie; mais parmi des traits dignes de la comédie, on est fâché de voir de ces
45 jeux de mots qui vous rappellent désagréablement que vous ne lisez qu'une farce.

HOMÉLIE à CADET-ROUSSEL [76]

. . . . . La pièce est bonne?

CADET

Elle est des plus jolies,
50 Et les *Vêpres*, dit-on, sont vraiment *accomplies*.

MORODAN

Nous sommes dans ce cas sûrs de notre *salut*, etc.

et des expressions triviales, telles que *reluquer*, *gober*, etc., qui sont tout au plus tolérables dans une parade.

H. [Victor Hugo.]

---

55 ⁂ Aux Français, quelques détails agréables et un dialogue parfois spirituel, ont fait accueillir favorablement *Les Deux Méricourt*, comédie en un acte et en vers, de Mlle Vanhove. Nous aurons occasion de reparler de cet ouvrage.

60 Le comité a reçu à l'unanimité une tragédie, *Régulus*, de M. Arnault, fils de l'auteur de *Germanicus*, et *le Folliculaire*, comédie en 5 actes et en vers, de M. Delaville, auteur de *Campaspe*, d'*Artaxerce*, etc.

65 *Tibère*, dont les répétitions se suivent avec activité, sera joué avant la fin du mois, si la police le permet.

⁂ Aux Variétés, M. Ledoux s'est déclaré coupable d'un *Destouches*, que le public payant a

70 accueilli avec une grande froideur.

⁂ Au Cirque Olympique, *Poniatowski* vient de succéder à *Kléber*; les amateurs ont trouvé dans ce mélodrame les plaisirs ordinaires, un régiment de cavalerie, deux d'infanterie et du canon.

REVUE LITTÉRAIRE[1]

LES TROIS NUITS D'UN GOUTTEUX

Poëme en trois chants,

par M. le Comte François DE NEUFCHATEAU,
de l'Académie Française.

M. le comte François de Neufchâteau ne peut donner tout son temps aux ouvrages nombreux et importants qui l'occupent. La *Goutte avec sa craie* vient le distraire de ses travaux; et alors, pour apaiser la maladie, il se ressouvient de ces douces Muses qui ne l'ont jamais oublié. On retrouve dans les *Trois Nuits d'un Goutteux*, la grâce et la facilité qui caractérisent les *Fables* de l'auteur. Ce poëme adressé à un jeune médecin, M. Circaud, et inspiré par la reconnaissance, renferme des détails qui rappellent la manière de Ducis. Voici comment

1. La Session des Chambres venant de s'ouvrir, les nouveaux opuscules littéraires vont devenir plus rares. Aussi, dans notre *Revue* nous examinerons, avec les poésies du jour, toutes celles qui, publiées dans le courant de l'année 1819, nous paraîtront offrir quelqu'intérêt, ou pouvoir faire naître des observations utiles. (C. L.)

M. François de Neufchâteau nous peint ses amis apprêtant sa *tisane de hêtre* :

Sans sortir de ce beau jardin,
15 Au mystère innocent l'on travaille soudain.
La Naïade du voisinage
Prête une eau qui s'échauffe aux trépieds de Vulcain.
L'amitié même a, de sa main,
Au fond de la théière arrangé ton feuillage
20 En nombre impair; nombre divin :
Mon Virgile l'a dit, respectons son adage.

Ces vers sont fort jolis. Aussi ne croyons-nous pas tout à fait M. F. de Neufchâteau, lorsqu'il nous dit :

25 Virgile, heureux amant de la Muse champêtre, [78]
Reposant à l'ombre d'un hêtre,
Sous le nom de Tityre enflait ses chalumeaux.
Je ne suis point Tityre, et n'ai rien de Virgile,
Qu'une santé non moins fragile,
30 Et son goût pour les champs, les bois et les troupeaux.

Il doit être doux à M. Circaud d'être loué dans des vers tels que les suivants :

Une plus douce destinée
L'aurait fait dans Paris monter au premier rang;
35 Mais l'amour du pays, cet aimable tyran,
Tient ici son âme enchaînée.
Plutarque ainsi dans Rome appelé par Trajan,
Aima mieux vivre à Chéronée.

Enfin, nous citerons, comme pleins d'abandon et
40 de poésie, ces vers adressés au *hêtre*; on y reconnaît celui que Voltaire nomma son héritier :

Dans ce pays sauvage et charmant à la fois,
Où l'amitié cacha son temple au fond des bois,
Bel arbre, que viens-je te dire?
Sur ton écorce, hélas! je n'ai rien à graver;
Après sept fois dix ans lorsqu'à peine on respire,
A des chiffres d'amour on est loin de rêver.

Ce dernier sentiment qui se réveille au cœur du vieillard souffrant, a quelque chose de grave et de touchant. C'est ainsi que le vieux Benserade, après avoir dit adieu à la fortune et à tous les hochets du monde, se ranimait encore pour s'écrir :

Adieu, toi-même, amour, bien plus que tous les autres
Difficile à congédier!

De tous les vers de ce poète, ceux-là sont peut-être les seuls qui partent du cœur.

M. le comte F. de Neufchâteau nous promet [79] pour l'hiver prochain ses *Poésies diverses*, que le monde littéraire attend avec impatience; il nous annonce pour la même époque les *Mémoires de sa vie*, qui ne peuvent manquer d'éveiller de leur côté la curiosité du monde politique.

[Victor Hugo]*

* A la table, la signature U.

AUX MISSIONNAIRES DE L'IRRELIGION

Poëme, par M. P.-A. VIEILLARD.

Le titre de cet ouvrage en indique assez l'intention et le but. L'auteur, aux principes destructifs des soi-disant philosophes, oppose des doctrines fondées sur la raison et la vérité. La pureté des opinions religieuses et politiques de M. P.-A. Vieillard nous paraît aussi digne d'éloges que la décence et la modération avec lesquelles il les expose. Cet opuscule, quoique faiblement écrit, se fait lire cependant; peut-être parce que le lecteur, sans y reconnaître la touche du poète, y trouve toujours les sentiments de l'homme de bien.

Rome, Athènes, jamais, aux jours de leur grandeur,
Ont-elles des autels outragé la splendeur?
Ah! ces républicains, qu'on nomma nos modèles,
Du moins gardaient aux Dieux des hommages fidèles;
Le blasphème toujours indigna leur vertu,
Et l'espoir du néant leur était inconnu.
Que dis-je! le sauvage offre un culte sincère
A l'astre protecteur qui l'échauffe et l'éclaire;
Le spectacle imposant dont s'étonnent ses yeux,
Parle à son cœur ému, lui révèle des Dieux, etc.

Malheureusement tout le poëme n'est pas écrit sur ce ton; nous n'osons en faire un reproche à M. P.-A. Vieillard. Si la critique doit toujours être tempérée par la bienveillance, c'est sans doute pour l'auteur modeste, qui semble, | en publiant [80]

ses écrits, moins consulter la vanité du poète, avide de renommée, que la conscience de l'honnête homme, jaloux de se rendre utile. F.

*** On vient de mettre en vente chez Le Normand, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8, *Le Frondeur*, comédie en un acte et en vers de M. J.-C. Royou, dont nous avons rendu compte dans notre précédente livraison. La lecture de cet ouvrage nous a confirmés dans l'opinion que, si le plan laisse beaucoup à désirer, le style est souvent celui de la haute comédie, et digne d'un ouvrage plus important.

Phocion, tragédie du même auteur, est sous presse. On se souvient que les représentations de cette tragédie furent arrêtées à la quatrième, par la retraite de St-Prix. Le Théâtre-Français, qui cherche à balancer les succès du second théâtre, devrait remettre *Phocion* à l'étude; et si Talma se chargeait du principal rôle, comme on assure qu'il en a l'intention, l'auteur et l'acteur obtiendraient un triomphe éclatant. Talma a montré, dans *Athalie*, un talent qui se déploierait merveilleusement dans *Phocion*; car cette pièce, dont le style est encore la partie la plus remarquable, offre de beaux mouvements et des situations vraiment dramatiques.

*** On publie, depuis 1817, à Malacca, en Chine, un journal littéraire périodique, rédigé en anglais;

25 il est intitulé : *Le Glaneur Indou-Chinois*, et l'auteur, missionnaire anglais, M. Milne, joint à de grandes connaissances scientifiques, acquises en Europe, une étude approfondie de la langue et de la littérature chinoise.

TROISIÈME LIVRAISON

(Janvier 1820.)

POÉSIE

ÉPITRE A BRUTUS

Les Vous et les Tu.

Quien haga aplicaciones
Con su pan se lo coma.
(Yriarte.)

Brutus, te souvient-il, dis-moi,
Du temps où, las de ta livrée,
Tu vins, en veste déchirée,
Te joindre à ce bon peuple-roi
5 Fier de sa majesté sacrée,
Et formé de gueux comme toi?
Dans ce beau temps de république,
Boire et jurer fut ton emploi;
Ton bonnet, ton jargon cynique,
10 Ton air sombre, inspiraient l'effroi;
Et, plein d'un feu patriotique,
Pour gagner le laurier civique,
Tous nos hameaux t'ont vu, je crois,
Fraterniser à coups de pique,
15 Et piller au nom de la loi.

Littérature et Philosophie mêlées, t. I, p. 164, sous le titre : *Les Vous et les Tu d'après la révolution. Aristide à Brutus.* Retouches assez importantes (*L*). — Repris dans *Victor Hugo raconté*... sous le titre : *Les Vous et les Tu. Aristide à Brutus.* Rétablit le texte intégral du *Conservateur* avec quelques variantes que je signale (*R*).

Las ! l'autre jour, monsieur le prince,
Pour vous parler des intérêts
D'un vieil ami de ma province,
J'entrai dans votre beau palais.
20 D'abord, je fis, de mon air mince,
Rire un régiment de valets;
[Votre Suisse, à ma révérence,
Répondit par un fier souris,
Et quatre mots, dont l'insolence
25 Fut bien tout ce que j'en compris.
Tout le long d'une cour immense,
J'essuyai l'orgueilleux mépris
Des jockeys de Votre Excellence ;
Enfin pour attendre audience,
30 Je pénétrai sous vos lambris.
Là, je vis un vieux militaire
Qui, redemandant ses drapeaux,
Allait recevoir pour salaire [82]
Et l'indigence, et le repos.
35 Plus loin, c'était un doctrinaire
S'obstinant sans cesse à se taire
Pour ne pas perdre son pathos,
Qu'il vend fort cher au ministère.
Une perruque à trois marteaux
40 Cachait assez mal la figure
D'un ancien brûleur de châteaux
Qui voulait une préfecture :
Pour moi, j'étais à la torture;

22-49 *Supprimés en L et remplacés par :*

Puis relégué dans l'antichambre,
Tout mouillé des pleurs de Décembre,
J'attendis près du feu cloué
Et, comme un sage du Pirée,
Opposant, de tous bafoué,
Au sot orgueil de la livrée
La fierté du manteau troué.

24 *R* En quatre mots. — 31 *R* vieux solitaire

Méprisé de ces grands esprits,
45 Il fallut souffrir, sans murmure,
Que l'un de vos chiens favoris
Laissât en passant son ordure
Sur l'habit qui fait ma parure,
Et dont je dois encor le prix.]
50 Enfin mon tour vient ; je m'élance,
Et l'huissier de Votre Grandeur
Me fait traverser en silence
Quatre salons dont l'élégance
Égalait seule la splendeur.
55 Bientôt, Monseigneur, plein de joie,
Je vois, sur des carreaux de soie,
Votre Altesse, en son cabinet,
Portant sur son sein, avec gloire,
Un beau cordon, brillant de moire,
60 De la couleur de ton bonnet.
[« Eh bien ! cher Brutus !... » Mais je pense
Que tu ne me reconnus pas,
Car à ces mots, Votre Excellence,
Vers la porte faisant trois pas,
65 Y mit sa vieille connaissance.
Ah ! Monseigneur, sur votre seuil
Ne craignez plus qu'on se hasarde :
J'aime mieux mon humble mansarde
Qu'un hôtel qu'habite l'orgueil.
70 Moi, je m'estime, et je regarde
Les sots et les fous du même œil.
Je ris, courbé sur mon pupitre,
Quand, troublant mon pauvre séjour, [83]

---

50 *L* On m'appelle enfin, je m'élance — 53-54 *L* « dont l'élégance | Egalait seule la splendeur. » — 61-98 *Supprimés en L et remplacés par :*

Quoi ! C'était donc un prince en herbe
Que mon cher Brutus d'autrefois !
On vous admire, je le vois ;

Ce char, qui fait trembler ma vitre,
75 Porte Votre Altesse à la cour
Du roi, qui dut, à si bon titre,
Te faire *pendre* à son retour.
Dés que la bise de décembre
Souffle la neige sur mes toits,
80 Je vais, pour ménager mon bois,
M'installer gaîment dans la chambre.
Là, Monseigneur, je ris tout bas
Lorsqu'en de pénibles débats,
Craignant quelque langue importune,
85 Votre Excellence, avec fracas,
Court pérorer à la tribune.
Las! en termes moins arrondis,
Brutus, je t'entendais jadis
Déraisonner à la Commune.
90 Je ris encor, quand un badaud
Vante vos discours, votre style;
Trop souvent sans peine un lourdaud
Passe ainsi partout pour habile.
Or, il convient qu'en son haut rang,
95 Votre Altesse ait un secrétaire;
Car ton père, rustre ignorant,
Ne t'a point appris la grammaire.
Monsieur le prince, toutefois,
Votre savoir passe en proverbe;
100 Vos festins sont dignes des rois,
Vos cadeaux sont d'un goût superbe;
Homme d'état, votre talent
Éclate en vos moindres saillies,
Et si vous dites des folies,
105 Vous les dites d'un ton galant :
Quant à moi, je ris en silence;
Car puisqu'aujourd'hui l'opulence

---

81 *R* gaîment à la chambre — 88 *R* je t'entendis

Donne tout, grâce, esprit, vertus,
Les bons mots de Votre Excellence
110 Étaient les jurons de Brutus.
[Mais je vois à votre colère,
Qu'en répétant ce nom bourgeois
Dont vous étiez fier autrefois, [84]
J'ai le malheur de vous déplaire.
115 Vous n'entendrez donc plus ma voix :]
Adieu, Monseigneur ; sans rancune.
Briguez les sourires des rois
Et les faveurs de la fortune :
Pour moi, je n'en attends aucune.
120 Ma bourse, vide tous les mois,
Me force à changer de retraites ;
Vous, dans un poste hasardeux,
Tâchez de rester où vous êtes,
Et puissions-nous vivre tous deux,
125 Vous sans remords et moi sans dettes !
Excusez si, parfois encor,
J'ose rire de la bassesse
De ces seigneurs tout brillants d'or,
Dont la foule à grands flots vous presse,
130 Lorsqu'entrant, d'un air de noblesse,
Dans les salons éblouissants
Du pouvoir et de la richesse,
L'illustre pied de Votre Altesse
Vient salir ces parquets glissants
135 Que tu frottais dans ta jeunesse.

ARISTIDE. [Victor Hugo]

111-115 *Supprimés en L.* — 128 *L* De ces courtisans brillants d'or.

STANCES A THALIARQUE

Laisse là les chagrins d'une vaine prudence,
Thaliarque, et n'en crois qu'à ton joyeux désir;
Le présent est pour le plaisir,
Et l'avenir pour l'espérance.

5 Le présent est à toi; l'avenir est aux dieux;
Ne les outrage pas en t'affligeant d'avance;
Jouis de leurs bienfaits, crois en leur indulgence,
Et contente-toi d'être heureux.

Celui-là seul, mortels, comprend sa destinée,
10 Qui, tout le long du jour, assis dans un festin,
Jouit gaîment de sa journée,
Sans nul souci du lendemain.

Vois ce stoïcien, malheureux qu'on admire, |85
Il nous regarde, armé d'un œil indifférent;
15 Il nous insulte d'un sourire,
Et se détourne en soupirant.

Te verrons-nous toujours, avec un soin frivole,
Épargner ces trésors par ton père amassés,
Lycus? quoi! crains-tu donc qu'il ne t'en reste assez
20 Pour payer la fatale obole?

Buvons, rions, chantons, soyons des fous heureux!
N'attendons pas, amis, que la pâle vieillesse
Vienne, ridant nos fronts joyeux,
Nous condamner à la sagesse.

25 Pour moi, toujours fidèle au doux dieu des chansons,
Je veux de la mort même égayer l'arrivée,
Et parer en riant de mes derniers festons
Sa faux sur ma tête levée.

E. Hugo.

ÉLÉGIE

Non, jamais de ma mémoire
Ce grand jour ne sortira,
Où mon âme soupira
Des vœux, autres que la gloire;
5 Ce jour, grand dans mon histoire,
Où ma froideur expira.

Amour longtemps en rira;
Dans sa coupe j'osai boire,
Et sa coupe m'enivra.
10 Je ne voulais pas le croire.

Ainsi, l'homme du Seigneur,
Qui, victorieux des ondes,
Survécut à tous les mondes,
Fut vaincu par la liqueur,
15 Produit des vignes fécondes.

Mais que Noé fut heureux!
Car son ivresse infidèle
Ne dura qu'une heure ou deux,
Et la mienne est éternelle.

J.-J. Reda. [J.-J. Ader]

ÉPIGRAMME [86]

Jamais Damis, fier de ses doctes veilles,
Ne me salue : Eh! cher Damis,
Pourquoi me cacher tes oreilles
Quand tu m'as montré tes écrits?

D. Monières. [Abel Hugo.]

LITTÉRATURE FRANÇAISE

LA PANHYPOCRISIADE OU LE SPECTACLE INFERNAL DU SEIZIÈME SIÈCLE

Comédie épique, par M. Nepomucène LEMERCIER, de l'Académie française.

(Premier article.)

Messire Arioste, où avez-vous pris toutes ces bouffonneries? demandait un cardinal fameux au poète de Ferrare. Telle a été la question que la plupart de nos aristarques modernes ont adressée à M. Lemercier. Comme le bon cardinal qui ne voyait dans le *Roland furieux* que certaines peintures cyniques et quelques plaisanteries de mauvais goût, ils n'ont voulu voir dans la *Panhypocrisiade* que ce qui est trivial et bouffon : la forme était bizarre; ils ont proclamé le poème ridicule.

M. Lemercier a voulu offrir à son siècle, sous une enveloppe extraordinaire, des vérités qu'il juge trop hardies pour les présenter toutes nues. La philosophie et la morale, [87] traitées méthodiquement, ennuient; le poète paraît s'être proposé de les mettre en action, n'importe de quelle manière, pourvu qu'elles ne puissent effrayer les esprits frivoles.

L'auteur de *Gargantua* avait déjà conçu et achevé le même dessein; nous ne prétendons néanmoins
20 établir aucune comparaison entre M. Lemercier et Rabelais : le premier est aussi différent du second que le dix-neuvième siècle du seizième. Le curé de Meudon, souvent gai et plaisant, est toujours cynique; M. Lemercier, avec moins de gaieté, est
25 plaisant quelquefois, et souvent éloquent.

Celui qui a vu de près l'espèce humaine, qui a su démêler, à travers le faste de l'apparence, les motifs secrets de ses vertus et de ses vices, celui-là peut rarement se défendre d'un mouvement de ré-
30 pugnance et de mépris pour les choses de la société; et si une âme noble, un génie brillant l'élèvent au-dessus du commun des hommes, il germe dans son cœur une sorte de tristesse et de dégoût qui lui fait sentir combien il est déplacé parmi eux.
35 Il est forcé d'y vivre : alors son génie s'éveille, il accueille d'un rire sardonique les sottises des uns et les préjugés des autres; il examine les jugements du vulgaire, et convaincu bientôt que le respect est souvent là où devrait être le mépris, que la jus-
40 tice n'est parfois qu'une injustice déguisée, il néglige de fixer son opinion sur tout ce qui occupe le monde, et enveloppe du même dédain ce qui est flétri comme vice, ce qui est honoré comme vertu. Quelquefois, cependant, détrompé par un exemple
45 particulier, il revient à lui, s'accuse de son injustice, et rend à chaque chose le sentiment qui lui est dû. Telle a été, sans doute, la disposition d'esprit de M. Lemercier en composant son nou|veau [88]
poème. L'humeur caustique et chagrine du philo-
50 sophe contempteur des admirations de la société,

s'y fait sentir en quelques passages, comme aussi, dans d'autres, le cœur de l'homme de bien admirateur des vertus obscures et modestes. Enfin (de même qu'il le dit lui-même dans son épître dédi-
55 catoire au Dante) « la haute et mordante raillerie qui l'anime n'est point celle de la méchanceté, mais d'une vive indignation de la vertu contre le vice. »

Nous n'examinerons pas d'après les règles un poème qui les viole toutes. Pourrions-nous cher-
60 cher l'unité d'action dans la vie entière de Charles-Quint? l'unité de personnage dans un plan qui présente tour à tour sur la scène, François Ier, un chêne, l'honneur, l'esprit des conciles, les vents, les heures, etc.? Trouverions-nous unité d'intérêt
65 dans un ouvrage où le poète parle à la fois des infortunes d'une fourmi et de celles des peuples, de Doria et d'un requin?

M. Lemercier s'est mis hors de la littérature classique dans ce poème, dont nous ne balançons
70 point à condamner le genre; mais, en même temps, nous rendons un juste hommage à l'auteur qui, après avoir conçu le plan le plus bizarre, a trouvé dans son talent assez de ressources pour se faire pardonner cette bizarrerie calculée, et pour allier
75 des traits d'une grande élévation à tout ce qui semblait devoir les exclure.

Il serait inutile d'essayer de donner une idée de cet ouvrage, que l'auteur appelle : *Poème sur toute hypocrisie* (on voit que le cadre est vaste), et qu'il
80 suppose représenté devant les démons, dont les tourments ont cessé pendant quelques heures. Il faut absolument le lire pour croire jusqu'où peut aller l'imagination humaine.

Après avoir adopté la forme du dialogue pour [89]
85 les actions qu'il veut représenter, M. Lemercier a choisi ses interlocuteurs dans tout ce qui s'est présenté à son esprit : l'espace, la mer, la honte, etc.; et une fois admis, on est forcé de convenir que ces personnages, qu'on n'avait jamais songé à faire
90 parler, disent tout ce qu'ils doivent dire. Leur discours est quelquefois trop *vrai*, et c'est ce qui a attiré au poème le reproche de descendre jusqu'au trivial.

Ces dialogues sont joints ensemble par des ar-
95 guments en vers où l'auteur montre parfois une originalité bien attachante.

Il est fâcheux que le style de M. Lemercier soit comme le *faire* de certains peintres fameux dont les tableaux demandent à être vus de loin. Il faut
100 juger plutôt l'effet d'un morceau que la manière dont il est écrit. Ce n'est pas que M. Lemercier manque de poésie, il y en a beaucoup dans ses idées et même dans ses expressions; mais la coupe de ses vers est généralement sans élégance, et sa
105 phrase sans harmonie. Il y a pourtant dans les vers du poème singulier que nous examinons, un certain charme produit par une richesse de détails si heureusement choisis, par une élévation de sentiments si peu commune, et souvent par des pensées nou-
110 velles ou exprimées d'une manière si neuve et si pittoresque, que la lecture en est plus agréable que celle de tels autres vers harmonieux, élégants et même poétiques. On croit lire une langue étrangère peu différente de la langue française et à la-
115 quelle on s'habitue facilement.

Le morceau suivant offre, ce nous semble, le

type original de la manière d'écrire du poète, en même temps qu'il présente une opposition touchante et habilement tracée. La scène est dans
120 Rome.

Un long pieu qui suspend des toiles déchirées, [90]
Est l'abri d'une vieille, humble et simple d'esprit,
Mais qui, des maux du temps, porte un cœur tout contrit.
Assise dans un coin, sous des palais superbes,
125 Pour substanter sa vie, elle vend quelques herbes :
Fille d'un artisan, qu'a nourri son métier,
Cette veuve eut deux fils d'un époux ouvrier :
L'un, pour quelques liards, est mort dans les batailles;
L'autre, en un hôpital, est mort sans funérailles.
130 Seule, âgée, en des murs dévastés par la mort,
Sa tranquille vertu confie à Dieu son sort :
Ainsi brille un feu pur dans l'argile grossière.
Un Manuel des Saints, recueil de la prière,
D'un latin non compris fit ses plaisirs pieux;
135 Mais depuis qu'un long âge a fatigué ses yeux,
Sa mémoire retrace à ses pensers fidèles
Les psaumes qu'elle chante, et l'éclat des chapelles.
L'accent qu'adresse aux cieux sa tremblotante voix,
N'y monte pas moins haut que l'*oremus* des rois;
140 Et dans son rang abject, des hommes oubliée,
Aux anges du Seigneur elle se sent liée.
Non loin de cet objet triste et religieux,
Sous leur tente dressée, en leurs banquets joyeux,
Des chevaliers buveurs fêtant leur table ronde,
145 Se vantaient leurs exploits, source des pleurs du monde.
Alarçon est entre eux, scélérat sans terreur,
N'adorant d'autre dieu que l'or et l'empereur,
Et qui, geôlier cruel des captifs de son maître,
De *Rome* en sa prison tient aujourd'hui *le prêtre* :
150 Lui seul, dur instrument, mérita qu'autrefois
Charles-Quint lui remît la garde de François :

Tel, veillant sur la proie aux chasseurs assurée,
Un chien féroce attend sa part de la curée.

On voit que, dans son style bizarre, M. Lemercier ne néglige aucun détail, et qu'il sait même donner une grâce singulière aux choses les plus difficiles à dire en vers.

D'un latin non compris fit ses plaisirs pieux [91]

est un vers charmant. Nous en dirons autant de cette comparaison aussi juste que bien exprimée :

Ainsi brille un feu pur dans l'argile grossière.

Nous remarquons cependant, dans ce passage, un vers dont l'expression n'est pas juste :

De *Rome* en sa prison tient aujourd'hui *le prêtre*.

Le prêtre de Rome ne désigne pas plus le souverain pontife que *le prêtre de Paris* n'en indiquerait l'archevêque ; et cette expression est-elle bien convenable pour nommer un prince souverain, le chef de l'Église chrétienne ? Il est pénible de voir un membre de l'Académie française, employer une de ces phrases banales qu'il faut laisser à la tourbe d'écrivains qui a besoin d'attaquer quelque chose de respecté pour attirer les regards. M. Lemercier acquerra assez de célébrité par son talent, sans qu'il lui soit nécessaire de rechercher le scandale de l'irréligion.

Nous avons d'ailleurs vu avec étonnement qu'il prenait souvent l'Église et les prêtres pour sujet de ses sarcasmes. Son hardi scepticisme attaque

180 même quelquefois les dogmes sacrés, et ses attaques sont d'autant plus dangereuses, que le vulgaire, pour lequel il a cherché à écrire, distingue avec peine le vrai du faux, et pourrait se laisser entraîner par quelques déclamations déjà vieilles
185 en prose, mais rajeunies en vers passablement tournés.

M. Lemercier, dans son poème de *l'Atlantiade*, a voulu créer une théogonie nouvelle que jamais poète français n'adoptera. Combien il eût été plus
190 à désirer, pour sa gloire, qu'il eût employé le temps usé à composer cet ouvrage ridi|cule, à faire pas- [92]
ser dans la poésie française les beautés de la religion chrétienne.

Au reste, une chose nous a frappés dans notre
195 âge de lumières, c'est que tous nos hommes de talent sont religieux. M. Lemercier n'est pas, sans doute, destiné à faire une exception; il est jeune encore, et, plus tard, il sentira, avec le temps, les beautés d'une religion que tout le philosophisme
200 du dernier siècle n'a pu parvenir à rendre ridicule. Puisse-t-il conserver alors le talent de les peindre!

A. [Abel Hugo.]

L'ESPRIT DU GRAND CORNEILLE

Par M. le Comte FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, de l'Académie française, etc. — De l'imprimerie de P. Didot l'aîné.

[Sans croire qu'une maison acquise compense une réputation perdue, nous pensons qu'il est des cas où *le système des compensations* offre quelques apparences de vérité. L'on se rappelle peut-être ces éditions compactes qui excitèrent tant de scandale, il y a deux ans, et qui, comme tant d'autres sottises qu'on devrait laisser pour ce qu'elles sont, firent heureusement plus de bruit que de mal. Le premier de nos typographes, M. P. Didot, répare, par sa belle collection des Classiques français, le tort causé à la littérature par les incorrectes compilations de quelques spéculateurs aussi avides qu'il est désintéressé. Tous ces petits libraires philosophes n'eurent pas la consolation d'atteindre le but qu'ils se proposaient; ils voulaient dépraver la morale publique, ils ne corrompirent que l'art : en fait de morale, nous n'avions plus grand chose à perdre. M. Didot l'aîné, | au contraire, a poussé [93] l'art qu'il honore à sa perfection; sa collection des Classiques rend son triomphe complet : il a posé la borne; nous doutons que ses rivaux, que ses successeurs mêmes puissent la franchir. Grâces à lui, nos vieux auteurs, parés d'un luxe étranger à

Un fragment (320-360) reproduit sans titre dans *Littérature et philosophie mêlées*, I, p. 127.

leur siècle, semblent reprendre tout le charme de
25 la nouveauté; nos chefs-d'œuvre de littérature sont devenus des chefs-d'œuvre de typographie; et M. P. Didot, en dressant, pour ainsi dire, un trophée en l'honneur de nos grands hommes, élève un monument à sa propre gloire.

30 Toutefois, M. Didot n'a pas négligé de s'aider, dans cette immense entreprise, des lumières de ces gens de lettres à qui la nature a donné le goût, et l'étude, l'érudition. Sous ce rapport, nous nous plaisons à rendre un tribut d'éloges mérités à
35 M. le comte François de Neufchâteau, l'un de nos académiciens les plus distingués. Depuis longtemps étranger aux dissensions politiques qui nous tourmentent, M. François de Neufchâteau se livre à d'estimables travaux que son âge et ses infirmités
40 ne peuvent lui faire abandonner. Presque tous ses ouvrages sont écrits dans l'intérêt de la jeunesse, et l'on voit que son plus grand désir est de rendre sa vieillesse utile à l'enfance. Cependant il ne lui consacre pas exclusivement sa plume, et l'on doit
45 à sa coopération à l'entreprise de M. P. Didot, plusieurs excellents morceaux de littérature et de critique. L'édition de Pascal semblerait aujourd'hui incomplète aux amis des lettres, si elle n'était accompagnée de son judicieux *Essai sur la langue*
50 *et les écrits* de cet écrivain célèbre; et le nombre d'observations lumineuses et de faits curieux contenus dans sa dernière *Notice sur Gil-Blas*, la rendent digne de faire suite à l'*Essai sur Pascal*.

Aujourd'hui, pour servir de complément aux [94]
55 chefs-d'œuvre de Corneille et aux commentaires de Voltaire, M. F. de Neufchâteau publie un ou-

vrage que son importance et son utilité placeront peut-être au-dessus de son *Essai sur Pascal* et de sa *Notice sur Gil-Blas*.

60 Bien des gens prétendent connaître le grand Corneille, et savent seulement qu'on lui doit onze chefs-d'œuvre, et beaucoup d'autres productions que l'on croit apprécier suffisamment en les désignant sous le nom banal de *mauvaises pièces*; en 65 sorte que la multitude relègue vingt et un ouvrages de Corneille parmi la foule de nos nouveautés dramatiques, sous prétexte que ce sont aussi de *mauvaises pièces*. Voilà de nos jugements : comme si le génie qui, dans ses écarts, peut être monstrueux 70 et ridicule, pouvait jamais être médiocre! M. F. de Neufchâteau venge notre grand tragique. Des vingt et une pièces de Corneille qu'on ne lit pas, il a extrait tout ce qui peut être lu, et mis au jour tout ce qui doit être admiré. Les gens à petites vues crie- 75 ront que c'est *tirer de l'or du fumier;* nous en conviendrons; mais, à coup sûr, ce fumier-là vaut mieux que celui d'Ennius. On pourra en juger par les citations suivantes.

Nous ouvrons le livre au hasard : voici comment 80 le grand Corneille, dans *Andromède*, raconte le combat de Phinée et de Persée.

Aussitôt que Persée a pu voir son rival :
« Descendons, a-t-il dit, en un combat égal;
» Quoique j'aie en ma main un entier avantage,
85 » Je ne veux que mon bras; ne prends que ton courage. »
« Prends, prends cet avantage, et j'userai du mien, »
Dit Phinée; et soudain, sans plus répondre rien,
Les siens donnent en foule, et leur troupe pressée
Fait choir Ménale et Clyte aux pieds du grand Persée.

90 Il s'écrie aussitôt : « Amis, fermez les yeux, [95]
» Et sauvez vos regards de ce présent des cieux :
» J'atteste qu'on m'y force, et n'en fais plus d'excuse ! »
Il découvre, à ces mots, la tête de Méduse.
Soudain, j'entends des cris qu'on ne peut achever;
95 J'entends gémir les uns, les autres se sauver;
J'entends le repentir succéder à l'audace;
J'entends Phinée enfin qui lui demande grâce.
« Perfide ! il n'est plus temps, lui dit Persée. » Il fuit;
J'entends comme à grands pas ce vainqueur le poursuit;
100 Comme il court se venger de qui l'osait surprendre;
Je l'entends s'éloigner, puis je cesse d'entendre.
Alors, ouvrant les yeux, par son ordre fermés,
Je vois tous ces méchants en pierres transformés.

La *Veuve* nous présente des vers non moins re-
105 marquables dans un genre tout opposé :

Ne parler point d'amour ! Pour moi, je me défie
Des fantasques raisons de ta philosophie.
Ce n'est pas là mon jeu. Le joli passe-temps
D'être auprès d'une dame et causer du beau temps,
110 Lui jurer que Paris est toujours plein de fange,
Qu'un certain parfumeur vend de fort bonne eau d'ange,
Qu'un cavalier regarde un autre de travers,
Que dans la comédie on dit d'assez bons vers,
Qu'Aglante avec Philis dans un mois se marie !
115 Change, pauvre abusé, change de batterie,
Conte ce qui te mène, et ne t'amuse pas
A perdre innocemment tes discours et tes pas.

Ces deux exemples prouvent la flexibilité du ta-
lent de Corneille. Vous admirez dans le premier
120 toute l'énergie de l'ancien langage, avec plus d'har-
monie; et dans le second vous retrouvez toute la

grâce du vieux style, avec plus d'élégance. C'est ainsi que Corneille perfectionnait l'idiome de Marot et de Ronsard; voyez aussi comme partout il sait
125 se rendre maître de la langue qu'il a créée. M. F. de Neufchâteau nous indique dans *Pulchérie* un [96] morceau que tous nos poètes admireront, et où nos versificateurs ne reprendront rien, ce qui est encore plus. aux yeux des critiques du jour.

130 Je vous aime, dit l'Impératrice à Léon, non de cet amour

. . . Qui ne concevant que d'aveugles désirs,
Languit dans les faveurs, et meurt dans les plaisirs.
Ma passion pour vous généreuse et solide,
135 A la vertu pour âme, et la raison pour guide,
La gloire pour objet, et veut sous votre loi
Mettre en ce jour illustre et l'univers et moi....
L'empire est à donner, et le sénat s'assemble
Pour choisir une tête à ce grand corps qui tremble.

. . . . . .

140 Mes souhaits, mon crédit, mes amis sont pour vous;
Mais, à moins que ce rang, plus d'amour, point d'époux.
Il faut, quelque douceur que cet amour propose,
Le trône ou la retraite au sang de Théodose;
Et si par le succès mes desseins sont trahis,
145 Je m'exile en Judée, auprès d'Athénaïs.

C'est cette même femme qui dit encore :

Mon aïeul, dont partout les hauts faits retentissent,
Voudra bien qu'avec moi ses descendants finissent,
Que j'en sois la dernière et ferme dignement
150 D'un si grand empereur l'auguste monument.
Qu'on ne prétende point que ma gloire s'expose
A laisser des Césars du sang de Théodose,
Qu'ai-je affaire de race à me déshonorer, etc.

Ne voilà-t-il pas le grand Corneille tout entier? Quelle reconnaissance ne devons-nous point au littérateur utile et laborieux qui a su nous rendre de pareilles beautés! Il a remué ce champ, que nous abandonnions comme stérile, et voyez quels trésors y étaient enfouis! Croyez vous que | ces vers de [97] *Suréna* que vous ignorez, soient bien inférieurs à d'autres vers de *Cinna* que vous savez par cœur?

Le parricide a fait la moitié de nos rois;
Un frère pour régner se baigne au sang d'un frère,
Un fils impatient prévient la mort d'un père, etc.

Dans la *Toison d'or*, vous trouvez un mot dont la vérité ferait frissonner tous les tyrans. Aète, trahi, va jusqu'à soupçonner ses enfants.

ABSIRTE

Quoi, seigneur! vous croiriez qu'une action si noire...

AÈTE

Je sais ce qu'il faut craindre et non ce qu'il faut croire.

Plus loin, dans une pièce dont vous avez ri sans la connaître, le grand homme met devant vos yeux l'effroyable majesté d'Attila :

VALAMIR

. . . . . .

Punissez, vengez-vous, mais cherchez des bourreaux,
Et si vous êtes roi, songez que nous le sommes.

ATTILA

Vous? devant Attila vous n'êtes que deux hommes;
Et dès qu'il m'aura plu d'abattre votre orgueil,
Vos têtes pour tomber n'attendront qu'un coup d'œil.

La fin de *Suréna* nous semble une des plus tragiques qu'il y ait au théâtre. Palmis, sœur du
180 héros, accuse avec amertume Eurydice qu'il aimait, et qui est la cause involontaire de sa mort.

Quoi! vous causez sa perte, et n'avez point de pleurs!

EURYDICE

Non, je ne pleure point, Madame; mais je meurs. [98]

Enfin, dans *Tite et Bérénice*, ce pinceau, affadi
185 par de doucereuses amours, reprend ses mâles couleurs pour exprimer la violence des haines fraternelles :

La nature en fureur s'abandonne à tout faire,
Et cinquante ennemis sont moins haïs qu'un frère.

190 Allez maintenant : prenez l'emphase pour du pathétique, alignez des lieux communs bien ou mal rimés, et croyez-vous un auteur tragique! Les grands mots et les grands gestes ne réussiront pas éternellement au théâtre : le goût réprouve tout ce
195 que la nature désavoue; et le mépris de la mort, par exemple, n'est pas toujours ce que nous aimons dans une héroïne. La *Théodore vierge et martyre* de Corneille nous semble froide; et son *Andromède*, au contraire, nous intéresse lorsqu'elle
200 s'écrie en parlant des *surprenantes horreurs du trépas :*

Que l'on vous conçoit mal, lorsqu'on vous envisage
Avec un peu d'éloignement!
Qu'on vous méprise alors, qu'on vous brave aisément;
205 Mais que la grandeur du courage
Devient d'un difficile usage
Lorsqu'on touche au dernier moment!

C'est ainsi que le vieux Théophile avait dit avant Corneille :

210 La crainte de la mort ébranle le plus ferme :
Il est bien malaisé
Qu'à l'instant du trépas, et proche de son terme,
L'esprit soit apaisé.

Dussions-nous faire sourire de pitié tous nos
215 grands | esprits, nous ne pouvons résister au plaisir [99]
de citer des vers où Corneille se montre, comme nous, puérilement attaché à cette légitimité qui n'est plus rien aujourd'hui, comme on sait, que pour les têtes faibles :

220 Un roi, quoique vaincu, garde son caractère ;
Aux fidèles sujets sa vue est toujours chère :
Au moment qu'il paraît, les plus grands conquérants,
Pour vertueux qu'ils soient, ne sont que des tyrans ;
Et, dans le fond des cœurs, sa présence fait naître
225 Un mouvement secret qui les rend à leur maître.

Nous lisons dans la tragédie d'*Ulysse*, par M. Lebrun, représentée en 1814 :

Tant que de ses vieux rois il reste un rejeton,
Le peuple, au moindre bruit, se rallie à son nom ;
230 Et d'un règne plus doux concevant l'espérance,
Il érige en vertu son esprit d'inconstance ;
Lassé d'un même objet, son œil se porte ailleurs,
Et les rois qu'il n'a pas sont toujours les meilleurs.

Nous félicitons M. Lebrun de s'être rencontré
235 avec Corneille pour le fond de l'idée. Ses vers sont beaux ; cependant ils sont empreints d'un vernis

de ce scepticisme laissé dans les jeunes têtes par une révolution qui a ébranlé toutes les croyances, tant politiques que religieuses; notre vieux tragique rend sa pensée avec plus de franchise.

Poussons le courage jusqu'au bout; et après avoir montré dans notre poète l'homme monarchique, rendons-le tout à fait ridicule en citant quelque chose de ses poésies religieuses.

Écoutez : c'est Jésus-Christ qui parle à l'homme :

Que fais-tu de si grand, toi qui n'es que poussière,
Ou, pour mieux dire, qui n'es rien,
Quand tu soumets pour moi ton âme un peu moins fière
A quelque autre vouloir qu'au tien?
Moi, qui suis tout-puissant, moi qui, d'une parole, [100]
Ai bâti l'un et l'autre pôle,
Et tiré du néant tout ce qui s'offre aux yeux;
Moi, dont tout l'univers est l'ouvrage et le temple,
Pour me soumettre à l'homme et te donner l'exemple,
Je suis bien descendu des cieux.

(*Imit. de Jésus-Christ.*)

« Rien de plus magnifique et de plus élevé que cette strophe », ajoute avec raison M. F. de Neufchâteau. Que si nos fiers *génies spéciaux* haussent les épaules, nous nous bornerons à leur répondre par la bouche du même Corneille :

Trouve à t'humilier, même dans la doctrine.

En relisant les premières comédies de ce poète, nous avons remarqué un portrait (dans *l'Illusion comique*) qui a aujourd'hui tout le mérite de l'à-propos; on en trouverait aisément les originaux;

il est on ne peut mieux placé dans la bouche du vieil Alcandre, qui a le don de lire dans l'avenir :

Votre fils tout à coup ne fut pas grand seigneur.
. . . . . .
Il vous prit quelque argent; mais ce petit butin
A peine lui dura du soir jusqu'au matin;
Et pour gagner Paris, il vendit par la plaine
Des brevets à chasser la fièvre et la migraine,
Dit la bonne aventure, et s'y rendit ainsi.
Là, comme on vit d'esprit, il en vécut aussi :
Dedans Saint-Innocent il se fit secrétaire;
Après, montant d'état, il fut clerc de notaire.
Ennuyé de la plume, il la quitta soudain,
Et fit danser un singe au faubourg Saint-Germain;
Il se mit sur la rime, et l'essai de sa veine
Enrichit les chanteurs de la Samaritaine.
Son style prit après de plus beaux ornements :
Il se hasarda même à faire des romans,
Des chansons pour Gauthier, des pointes pour Guillaume. [101]
Depuis, il trafiqua de chapelets, de baume,
Vendit du Mithridate en maître opérateur,
Revint dans le palais, et fut solliciteur.
Enfin, jamais Buscon, Lazarille de Tormes,
Sayavèdre et Gusman ne prirent tant de formes.

M. le comte François de Neufchâteau, dans son zèle pour Corneille et notre littérature, ne s'est pas borné à nous rendre toutes les richesses perdues dans les vingt et une pièces oubliées du vieux tragique, il a encore voulu recueillir tout ce que ses *Poésies diverses* offraient de plus remarquable. C'est un nouveau service pour les lettres françaises et une jouissance de plus pour les lecteurs. Ren-

dons hommage au littérateur distingué, qui rend lui-même un si bel hommage à Corneille, et cher-
300 chons, par quelques citations, à donner encore une idée de cette dernière partie de son travail.

Dans une élégie imprimée en 1664, nous retrouvons avec surprise la sévère énergie de l'auteur d'*Horace*. La France rappelle à Rome les beaux
305 temps de la République :

Dans ce fameux état, où le Ciel t'avait mis,
Tu ne demandais plus que de grands ennemis ;
Et portant ton orgueil sur la terre et sur l'onde,
Tu bravais le destin des puissances du monde,
310 Et tu faisais marcher, par tes injustes lois,
Un simple citoyen sur la tête des rois.
Ton destin ne t'offrait que d'illustres conquêtes,
Ta foudre ne tombait que sur de grandes têtes,
Et tu montrais en pompe, aux peuples étonnés,
315 Des souverains captifs et des rois enchaînés.

Nous perdons un temps précieux à chercher des formules d'admiration, dont nos lecteurs n'ont pas besoin pour apprécier de pareils vers. Hâtons-nous plutôt d'en transcrire encore quelques-uns,
320 qui ne feront pas regret|ter notre prose.] En 1676, [102]
l'homme que les siècles n'oublieront pas était oublié de ses contemporains, lorsque Louis XIV fit représenter, à Versailles, plusieurs de ses tragédies. Ce souvenir du Roi excita la reconnais-
325 sance du grand homme, la verve de Corneille se

320-360 *Littérature et philosophie mêlées*, I, p. 127.
320 En 1676, Corneille, l'homme — 325 *la veine* de Corneille.

ranima, et le dernier cri de joie du vieillard fut peut-être un des plus beaux chants du poète :

Est-il vrai, grand monarque, et puis-je me vanter
Que tu prennes plaisir à me ressusciter;
330 Qu'au bout de quarante ans, Cinna, Pompée, Horace,
Reviennent à la mode et retrouvent leur place,
Et que l'heureux brillant de mes jeunes rivaux
N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux?
. . . . . .
Tel Sophocle à cent ans charmait encore Athènes,
335 Tel bouillonnait encor son vieux sang dans ses veines,
Diraient-ils à l'envi, lorsque Œdipe aux abois,
De ses juges pour lui gagna toutes les voix.
Je n'irai pas si loin, et si mes quinze lustres
Font encor quelque peine aux modernes illustres,
340 S'il en est de fâcheux jusqu'à s'en chagriner,
Je n'aurai pas longtemps à les importuner :
Quoique je m'en promette, ils n'en ont rien à craindre;
C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre :
Au moment d'expirer il tâche d'éblouir,
345 Et ne frappe les yeux que pour s'évanouir.

Ces vers nous ont profondément émus; Corneille, aigri par l'envie, rebuté par l'indifférence, y laisse entrevoir toute la fière mélancolie de sa grande âme. Il sentait sa force, et il n'en était que 350 plus amer pour lui de se voir méconnu. Ce mâle génie avait reçu à un haut degré de la nature la conscience de lui-même; qu'on juge à quel point les attaques réitérées de ses Zoïles durent influer sur ses idées pour l'amener à dire avec une sorte 355 de conviction :

---

346 Ces vers m'ont toujours — 352 qu'on juge cependant

Sed neque Godoeis accedat musa tropoeis, [103]
Nec Capellanum fas mihi velle sequi[1].

De pareils vers, écrits sérieusement par Corneille, sont une bien sanglante épigramme contre
360 son siècle.

[Nous avons cherché, dans cet article, à donner une idée de l'intéressant ouvrage de M. F. de Neufchâteau ; nous avons multiplié les citations, et nous sommes sûrs que personne ne s'en plaindra. Nous
365 n'avons loué ni l'ordre, ni la clarté, ni les savantes recherches, ni les judicieuses critiques qui donnent un nouveau prix à tant de beaux vers, jusqu'ici ignorés. Le talent connu de M. le comte F. de Neufchâteau nous dispensait de tout éloge. Nous
370 espérons que la *Philosophie des poètes*, que nous promet l'auteur, ne le cédera pas, pour l'importance et l'utilité, à l'ouvrage curieux que nous annonçons. Nous avons été à même d'en entendre lire quelques fragments, qui motivent
375 ce jugement prématuré, peut-être, mais nullement hasardé.

Toutefois, nous croyons devoir dire un mot du projet de faire de notre théâtre une *école d'histoire*, que M. F. de Neufchâteau avait soumis à la Comé-
380 die française, dès 1793. « La Comédie française, dit-il, avait reçu nos vues avec enthousiasme. Des

[1. Nous traduirons ainsi, sans chercher à rendre les pompeuses expressions de l'humilité du grand Corneille :

Il ne m'est pas donné, sur le double coteau,
De suivre Chapelain ou d'atteindre Godeau. (C. L.)]

---

359 contre son siècle

circonstances trop connues vinrent à la traverse. L'auteur de *Paméla* fut jeté en prison avec tous les comédiens suspects de royalisme. Notre plan fut
385 perdu; il fallut le cacher, de peur qu'on ne le prît pour une conspiration. Le hasard l'a fait retrouver. » Nous | n'osons prendre sur nous de discuter [104]
un projet sur lequel M. de Neufchâteau s'est trouvé d'accord avec l'auteur des *Templiers*. Nous igno-
390 rons si ce plan serait praticable; mais nous pensons que du moins l'intention en est utile; et si ce n'est que le rêve d'un homme de talent, c'est aussi la chimère d'un homme de bien.

M. [Victor Hugo.]

DE L'ÉLOQUENCE POLITIQUE, ET DE SON INFLUENCE DANS LES GOUVERNEMENTS POPULAIRES ET REPRÉSENTATIFS

Par M. P.-S. LAURENTIE, répétiteur à l'École polytechnique.

(Premier article.)

[Et d'abord, en ouvrant le livre de M. Laurentie, étant tombé sur cette définition de Cicéron : *l'orateur, c'est l'homme de bien habile dans l'art de parler*, j'avoue que je m'arrêtai, tout effrayé du petit nombre des élus.

J'allai chercher dans ma bibliothèque un vieux Cicéron, que, depuis mes classes, je n'avais jamais ouvert par un reste d'ancienne antipathie ; et, prenant la liste de nos députés, je restai debout, comptant sur mes doigts.

Et voyant qu'il y avait peu d'espoir de ce côté, j'ouvris le livre, afin d'examiner si, dans l'urgence du cas, Cicéron ne pouvait pas transiger avec les principes, comme vous, Mesdames, comme les ministres, comme les rois, comme tant de grands personnages, comme moi-même, enfin, qui avais juré de ne jamais remettre le nez dans un livre latin.

Un fragment (48-126) dans *Littérature et philosophie mêlées*, sous la date Février 1819, I, p. 108.

Et ayant lu le livre, je me levai tout joyeux, di-
20 sant : Il y a des *variantes*, c'est comme avec Basile.

Et, en effet, il est bien vrai que Cicéron dit qu'il faut être homme de bien pour être orateur, *vir bonus*; mais (écoutez bien ceci, messieurs du parti gauche), mais, | dit-il plus loin, je ne défends pas [105]
25 les petits mensonges : *Sive habeas vere quod narrare possis, quod tamen est mendatiunculis aspergendum, sive fingas.*

Et si Cicéron ne défend pas les petits mensonges, il est évident qu'il permet les grosses calom-
30 nies; il ne s'agit, pour prouver cela, que de donner le passage à traduire à MM. tels et tels, dont le talent est connu, comme, par exemple, M. de Carrion-Nisas qui prétend que les Troyens étaient des peuples pasteurs, parce qu'Horace a dit : *Pastor*
35 *cum traheret.*

Et ayant trouvé cela, je m'occupai de MM. les chevaliers du juste milieu, et j'avoue que j'étais bien empêché; car, disais-je, à quoi sert la permission de mentir, quand on a perdu le pouvoir de
40 tromper? On ne croit plus guère aux bals champêtres de Grenoble, et aux conspirations du bord de l'eau.

Et ainsi, disais-je, il faudra que nos hommes à arguments solides, à défaut de sentence de Cicé-
45 ron, se contentent de l'exemple de ces orateurs qui ne méprisaient pas les écus du satrape. — Qu'ils s'en contentent, disais-je, et d'autre chose.]

Or, voici que je trouvai, dans Cicéron, ce pas-

48-126 *Littérature et philosophie mêlées*, I, p. 108.
48 L'autre jour je trouvai

sage : Et il faut que l'orateur, en toutes circons-
50 tances, sache prouver le pour et le contre, *in omni causa duas contrarias orationes explicare*; et, dis-je, c'est tout justement ce qu'il faut dans un siècle où l'on a découvert deux sortes de consciences, celle du cœur et celle de l'estomac.

55 Et pour ce qui est des mœurs de l'orateur (ce que j'en écris ici n'est que pour l'instruction de la jeunesse de nos collèges), on connaît la simplicité des mœurs antiques. Après qu'Achille et Patrocle ont tant pleuré Briséis, Achille, dit Mme Dacier,
60 conduit vers sa tente la belle Diomède, fille du sage Phorbas, et Patrocle s'abandonne au doux sommeil entre les bras de | la jeune Iphis, amenée cap- [106]
tive de Scyros. C'est comme Pétrarque qui, après avoir perdu Laure, mourut de douleur à soixante-
65 dix ans, en laissant un fils et une fille.

Et à Athènes, où les pères envoyaient leurs fils à l'école chez Aspasie; à Athènes, cette ville de la politesse et de l'éloquence : Qu'as-tu fait des cent écus que t'a valu le soufflet que tu reçus l'autre
70 jour de Midias, en plein théâtre? criait Eschine à Démosthènes. — Eh quoi! Athéniens, vous voulez couronner le front qu'il s'écorche lui-même à dessein d'intenter des accusations lucratives aux citoyens? — En vérité, ce n'est pas une tête que porte
75 cet homme sur ses épaules, c'est une ferme.

---

52 c'est justement — 55 Voilà pour la conscience de l'orateur, selon Cicéron, *vir bonus dicendi peritus*. Pour ce qui est de ses mœurs — 58 antiques. Nous n'avons aucune raison de croire que les orateurs fissent autrement que les guerriers. Après

Que dirai-je du barreau romain? des honnêtetés que se faisaient mutuellement les Scaurus et les Catulus en présence de toute la canaille de Rome assemblée? On ne m'écoute pas, je suis Cassandre, 80 criait Sextius. Par respect pour les dames, nous ne rapporterons pas la sanglante réplique de Marc-Antoine; et au triomphe de César, qui était aussi un orateur : Citoyens, cachez vos femmes! chantaient ses propres soldats. *Urbani claudite uxores*, 85 *moechum calvum adducimus*.

[Et ici, Monsieur, comme je tiens de mon père qu'il n'est jamais trop tôt ni trop tard pour dire une chose que nous inspire notre conscience, lorsque cette chose peut nous être utile;]

90 Je saisis cette occasion pour déclarer que je me repens bien sincèrement de n'être pas né dans les siècles antiques; je compte même écrire contre mon siècle un gros livre dont mon libraire vous prie, en passant, Monsieur, de vouloir bien lui 95 prendre quelques petites souscriptions.

Et en effet, ce devait être un bien beau temps que celui où, quand le peuple avait faim, on l'apaisait avec une fable, et une fable longue et plate, qui pis est! *O tempora! ô mores!* vont, à leur tour, 100 s'écrier nos ministres.

Et où, Monsieur, pourvu que l'on ne fût ni [107] borgne, ni bossu, ni boiteux, ni bancal, ni aveugle;

Pourvu, d'ailleurs, que l'on ne fût ni trop faible,

80-81 Sextius. Je ne suis pas assez sûr de n'être jamais lu que par des hommes pour rapporter la sanglante — 86-89 *supprimé* — 98-99 avec une fable longue et plate, qui pis est!

105 ni trop puissant, ni trop méchant homme, ni trop homme de bien;

Et surtout, ce qui était de rigueur, pourvu que l'on eût la précaution de ne point bâtir sa maison sur une butte;

110 Alors, dis-je, en tant que l'on ne fût point emporté par la lèpre ou par la peste, on pouvait raisonnablement espérer de mourir tranquillement dans son lit; ce qui, à la vérité, n'est guère héroïque;

115 Et où, Monsieur, pour peu que l'on se sentît tant soit peu grand homme (comme vous et moi, Monsieur), c'est-à-dire que l'on eût le noble désir d'être utile à la patrie par quelque action vaillante ou quelque invention merveilleuse (désir qui, comme 120 l'on sait, n'engage à rien), alors, Monsieur, il n'y avait rien aussi à quoi un honnête citoyen ne pût raisonnablement prétendre; qui sait, peut-être même à être pendu comme Phocion, ou comme Duilius, l'accrocheur de vaisseaux, à être conduit 125 par la ville avec une flûte et deux lanternes, à peu près comme de nos jours l'âne savant.

[Je demande à M. Laurentie mille pardons de la transition. Et, avant tout, pour être juste, nous reconnaîtrons dans l'ouvrage de M. Laurentie un 130 véritable talent de style, du feu, de la correction, de l'élégance, une marche périodique et nombreuse. Tout décèle dans ce jeune auteur une étude profonde de Cicéron. D'ailleurs, ce n'est plus un rhéteur qui donne publiquement leçon d'éloquence et 135 de tromperie, un sophiste qui vend les moyens

---

120 comme on sait.

d'égarer la multitude, un écrivain qui écrit pour écrire; c'est un homme probe, instruit, animé de nobles intentions, qui consacre ses veilles au bien commun, à la gloire de la pat | rie : tout se réunit [108]
140 pour recommander son ouvrage à l'attention publique; et en attendant que dans un article plus sérieux nous ayons eu le temps d'examiner si les forces de l'auteur étaient égales à la hardiesse de son entreprise, nous allons transcrire ici un pas-
145 sage de son ouvrage, pris au hasard, pour donner une idée de sa manière d'écrire.

Prenons, par exemple, ces deux paragraphes de la révolte des légions en Germanie ; le morceau est traduit de Tacite, et nous ne pensons pas qu'il
150 ait encore été aussi bien traduit, pas même par M. Dureau-Delamalle. C'est le moment où Germanicus renvoie du camp Agrippine et son fils.

« On vit donc une troupe de femmes sortir du camp tout éplorées; l'épouse du général portant
155 son fils dans ses bras, et les épouses des amis du prince entraînées avec elle, et se livrant ensemble aux gémissements et à la douleur. La tristesse n'était pas moindre parmi ceux qui restaient au camp. Un pareil spectacle, peu digne de la fortune
160 de Germanicus, et qui ressemblait plutôt à l'image d'une ville vaincue qu'au camp d'un général victorieux, les cris et les lamentations frappèrent l'oreille et les regards des soldats. Ils sortent de leurs tentes. *D'où partent ces gémissements et ces*
165 *plaintes? Quel est ce spectacle de tristesse? des femmes illustres, sans centurions, sans soldats pour escorte, sans aucune distinction, sans aucune suite digne de l'épouse d'un général, vont chez les Trèves*

se livrer à la fidélité d'un peuple étranger!... Les uns se précipitent sur ses pas ; les autres courent auprès de Germanicus... Ils tombent à ses pieds en suppliants, et avouant que ses reproches sont justes. Ils le prient *de punir les coupables, d'épargner ceux qui s'étaient laissé égarer, de les mener à l'ennemi; surtout que son épouse revînt au camp avec le nourrisson des | soldats, et qu'il ne fût pas livré* [109] *comme un otage entre les mains des Gaulois...* Ils se répandent ainsi changés, se saisissent des plus séditieux et les traînent à Cétronius, chef de la première légion, qui rendit ses jugements et décerna les peines à chacun de cette manière : Les légions étaient assemblées autour de lui : l'épée à la main, le tribun faisait monter le coupable sur un lieu élevé, et le montrait aux soldats; si leurs acclamations témoignaient qu'il méritait la mort, il était précipité et livré à leur fureur, etc..... »

M. Laurentie a enrichi son ouvrage de plusieurs harangues traduites des anciens, qui font voir que s'il voulait essayer l'entreprise, il serait capable de nous en rendre dignement les beautés.]

B. [Victor Hugo.]

SPECTACLES

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE

OLYMPIE

Tragédie lyrique en trois actes, paroles de MM. BRIFAUT et DIEULAFOY, musique de M. SPONTINI, ballets de M. GARDEL.

A tout prendre, n'aimeriez-vous pas mieux encore assister de nos jours, à la représentation d'un opéra quelconque, fût-il de M. Bouilly, qu'à celle du plus bel ouvrage de Quinault sous Louis XIV? C'est que vous n'allez à l'Opéra que pour être étourdi et ébloui, et, puisqu'il y a nécessité, vous préférez, sans balancer, l'admirable musique d'un Salieri ou d'un Spontini à la psalmodie monotone de Lulli, et la magie de nos décorateurs modernes, à tous les enchantements de ce *grand sorcier* Torelli, qui fut persécuté pour avoir inventé une machine d'opéra, | comme Galilée pour avoir découvert les [110] ressorts du monde. Sur ce que les Français appellent si mal à propos leur premier théâtre, la muse française n'est comptée pour rien; au milieu des symphonies de l'orchestre et du fracas des chan-

gements scéniques, l'oreille se contente de juger comment les acteurs chantent, sans que l'esprit puisse saisir ce qu'ils disent. Certes, s'il est cruel pour un auteur de crier dans le désert, il ne l'est pas moins de chanter dans le tumulte. Les hommes médiocres pourraient seuls se réjouir de n'être pas entendus, si les hommes médiocres savaient qu'ils le sont.

Parmi les roulades et les coups d'archets, il serait impossible d'apprécier un nouveau drame lyrique, si l'administration n'avait la sage précaution de le faire imprimer le jour même de la première représentation. Grâces à cette ressource, on juge les auteurs ; et, après n'avoir pu les entendre, on voit du moins si l'on peut les lire.

La tragédie d'*Olympie* s'est présentée sur le théâtre lyrique avec tout ce qui pouvait lui assurer un succès indépendant des auteurs. Le prestige des décors et la richesse des costumes ne laissent rien à désirer, grâces aux frais énormes de la mise en scène. Les ballets de M. Gardel ont réuni tous les suffrages ; et si quelques esprits chagrins trouvent le poème un peu surchargé de musique, nous ne nous en plaindrons pas : cette musique est de M. Spontini, et c'est ici que l'on peut dire avec Voltaire :

Le superflu, chose si nécessaire !

Puisque Voltaire nous fournit une transition naturelle (chose rare dans ce siècle, où l'on passe si brusquement d'une antichambre dans un salon et d'une écurie dans un carrosse), nous en vien-

drons à MM. Dieulafoy et Brifaut, qui ont su tirer un opéra estimable d'une assez mauvaise tragédie
50 de ce grand homme, ce qui vaut mieux que de faire une rapsodie lyrique d'un chef-d'œuvre tragique, comme cela s'est vu de nos jours. Le mauvais goût [111] qui prèside à ces travestissements ridicules ressemble à ces dieux qui changeaient en bêtes les
55 beautés fameuses de la fable.

Si l'auteur de *Zaïre* eût fait *Olympie* dans la maturité de son talent, à cette époque de la vie où le cœur ne conserve plus de la jeunesse que les souvenirs qui fécondent le génie, sans doute la cha-
60 leur de son imagination aurait triomphé de la froideur du sujet, et nous lui devrions un chef-d'œuvre de plus. Mais Voltaire, à soixante-dix ans[1], a succombé sous les obstacles qu'il eût surmontés à quarante. Cet homme qui peignit si bien l'amour,
65 ne s'est point aperçu que l'amour devait fonder tout l'intérêt de sa pièce. Loin de nous présenter la peinture pathétique de la passion de Cassandre et d'Olympie, il n'a songé qu'à Statira déchue, et a tracé un tableau philosophique. Il a mis sur la
70 scène des âmes fortes, sans être averti par la justesse de son jugement que si cette hauteur de sentiments est vraie dans Statira, elle est fausse dans Olympie.

Dans l'opéra de MM. Dieulafoy et Brifaut, Sta-
75 tira est telle qu'elle était dans la tragédie de M. de Voltaire, et Olympie à peu près telle qu'elle devait être. Certes, une tragédie n'aurait pas été un champ trop vaste pour exprimer les tourments de la fille

1. *Olympie* fut jouée en 1764. (C. L.)

d'Alexandre, qui aime le meurtrier de son père; et
80 si, dans l'opéra nouveau, cette situation violente
n'a pas reçu tous les tragiques développements
dont elle était susceptible, c'est plutôt la faute
du genre en lui-même que celle des deux auteurs à
qui l'on doit savoir gré d'avoir évité, en peignant
85 Olympie passionnée, l'écueil où le plus théâtral de
nos tragiques avait échoué.

Il faut les louer également du parti qu'ils ont su
tirer de tout ce que le style d'*Olympie* offrait de
plus remar|quable. Leurs emprunts sont toujours [112]
90 heureux, et leurs corrections souvent justes. Nous
préférons pourtant ce vers de Voltaire :

D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,
(*Olymp.*, act. I, scène I.)

à celui qu'ils ont substitué :

D'Alexandre au tombeau dévorer l'héritage.
(*Olymp.*, act. I, scène III.)

95 Pour donner une idée du dialogue de leur opéra,
nous citerons le passage suivant, extrait de la scène
où Statira reconnaît sa fille :

STATIRA

O vous pour qui j'éprouve un penchant qui m'étonne,
Vous épousez Cassandre?

OLYMPIE

Il m'a sauvé le jour,
100 Il soutint mon enfance, il m'offre sa couronne :
Pour prix de sa tendresse et des biens qu'il me donne,
Ah! c'est trop peu de mon amour.

STATIRA

A la mort il vous a ravie?
En quel temps?... en quel lieu?...

OLYMPIE

Dans Babylone en deuil,
Quand le plus grand des rois y termina sa vie.

STATIRA

Eh quoi! votre berceau fut près de son cercueil? etc.

Ce style n'est pas indigne de la tragédie. On trouve encore beaucoup de noblesse et d'éclat dans ces vers du troisième acte :

Voilà les enseignes sacrées [113]
Que laissa dans nos mains le plus grand des mortels.
Sous ces images révérées,
Vos destins sont plus sûrs qu'à l'ombre des autels;
Oui, sous ces palmes adorées,
L'honneur tient le serment que l'amour a dicté.
Pour le guerrier, jaloux de sa mémoire,
La bannière de la victoire
Est aussi l'étendard de la fidélité.

Le style de MM. Dieulafoy et Brifaut, pur, élevé, harmonieux, n'est cependant pas exempt de quelques négligences qu'il serait minutieux de relever.

[Victor Hugo.]*

---

* A la table, la signature H.

THÉATRE FRANÇAIS

LE MARQUIS DE POMENARS

Comédie en un acte et en prose.

Aujourd'hui, si l'on n'est plus assez dupe pour lire les écrivains du siècle de Louis XIV, du moins lit-on les journaux. Aussi, grâces aux gazettes, nous pouvons espérer que tout le monde connaît le passage des lettres de Mme de Sévigné, sur lequel est fondée la comédie nouvelle. Nous n'analyserons donc pas cette pièce. Nous ne discuterons pas le mérite ou les défauts d'un plan qui n'est rien par lui-même; mais nous blâmerons l'auteur d'avoir mis sur la scène une anecdote qui, si elle n'était voilée avec art, aurait révolté la délicatesse du goût français et des mœurs nationales. Il faut laisser au Compère Mathieu les plaisanteries sur les malheureux morts, *morte philosophorum*. On rira difficilement d'un homme qui joue, pour ainsi dire, avec la corde de son gibet; et que cet homme soit marquis ou roturier, séducteur aimable ou scélérat débauché, ravisseur ou voleur, il n'en sera pas moins un triste personnage de comédie. D'ailleurs, à qui peut-on | s'intéresser dans la pièce nouvelle? [114] Sévigné et Pomenars sont deux libertins, Mme d'Angerval est une coquette, Saint-Clair un niais, Méridec un pédant; et, en vérité, les seules émotions

qu'on partage sont celles de ce pauvre Germain, qui craint de voir son maître pendu. Ne voilà-t-il pas une sensation bien théâtrale? On ne saurait trop le répéter dans ce siècle : le théâtre est l'école des mœurs. Il ne manque au *Légataire*, pour être un chef-d'œuvre, que d'offrir un but moral; et, de bonne foi, si la gaieté franche et vive, la verve intarissable, le dialogue vrai et naturel de Regnard ne peuvent dissiper l'impression pénible que fait éprouver le fond vicieux de sa pièce, hésitera-t-on dans le jugement que l'on doit porter sur *le Marquis de Pomenars*, dont certaines scènes agréablement écrites et quelques traits fins ou naturels ne peuvent faire pardonner le sujet défectueux et inconvenant.

Nous avons dit : nous ne prendrons pas sur nous de nommer l'auteur, qui a mieux fait. Ce serait une indiscrétion et peut-être une maladresse; nous n'avons été que justes lorsqu'il aurait fallu au moins être galants; et c'est ici surtout que le lecteur serait en droit de nous dire, avec l'homme universel :

Qui n'est que juste est dur.

H. [Victor Hugo.]

Les Comédiens, comédie en 5 actes et en vers, viennent d'obtenir, au second Théâtre, un succès mérité sous le rapport du style. Nous reparlerons de cette pièce, qui est de M. C. Delavigne, auteur des *Vêpres siciliennes*.

REVUE LITTÉRAIRE

CONSTANT ET DISCRÈTE

Poème en quatre Chants, suivi de Poésies diverses, par le Comte GASPARD DE PONS.

On remarque dans ce petit ouvrage cette grâce et cette aisance qu'un esprit gai et un cœur ouvert donnent au style comme aux manières. On y remarque aussi cette sorte de négligence qui n'est qu'un aimable défaut dans les écrits comme dans le caractère. Cependant, que M. G. de Pons se garde un peu de sa facilité; nous craignons que sa manière trop inégale ne décèle encore plus l'indulgence de l'auteur pour lui-même, que l'insouciance du poète : il faut savoir se châtier sans pitié, et chez les littérateurs, la négligence n'est pas toujours de la paresse; nous espérons aussi que ce jeune auteur choisira désormais des sujets plus piquants que celui de *Constant et Discrète*, qu'il a pourtant su relever par de fort jolis détails. Pressés par l'abondance des matières, nous regrettons de ne pouvoir faire de longues citations; nous renverrons nos lecteurs au poème lui-même, où il n'est pas rare de trouver des traits tels que celui-ci sur Cassandre :

On écoutait ses prophétiques chants,
Nul n'y croyait : pas même ses amants;

ou comme ce dernier, qui est placé dans la bouche d'un *philosophe* et termine le poème :

25 Pour aujourd'hui, témoins, amis, époux,
Rions, chantons, dansons, amusons-nous;
Rien n'est si gai que la noce d'un autre.

On remarque dans les *Poésies diverses* des passages écrits | d'une manière quelquefois originale [116]
30 et presque toujours spirituelle. L'Ode sur *le Congrès d'Aix-la-Chapelle*, sans offrir cet entraînement et ce désordre qui révèlent le poète lyrique, présente cependant deux des qualités principales du genre, la sévérité du style et la beauté des sentiments, qui
35 engendre presque toujours la beauté des idées.

[Victor Hugo.]*

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Satire, par M. Ed. CORBIÈRE.

A la manière de nos auteurs célèbres, qui tous ont pris pour modèle quelque grand écrivain de l'antiquité, M. Ed. Corbière choisit son guide parmi ses *anciens;* il est facile de reconnaître aux
40 moindres traits de son pinceau le peintre dont il

* A la table, l'initiale V.

se plaît à retracer les tableaux. Pénétré du même esprit, formé à la même école, l'élève décèle à chaque pas le maître : même délicatesse d'expression, même entraînement, même urbanité; enfin, M. Ed. Corbière rappelle le père Duchesne tout entier.

Le père Duchesne n'était toutefois qu'un prosateur de mérite; M. Ed. Corbière est quelque chose de mieux ou de pis, il est poète. Le premier de ces deux écrivains est suffisamment connu; le lecteur va juger le second dans la citation suivante :

En vain[1]..... ta verve orientale
Fait rouler dans nos cœurs des torrents de morale :
Pour prix de la ferveur de tes brûlants écrits,
On t'abreuve à la fois de boue et de mépris.
Il n'est pas d'écolier qui jouant dans la rue,
En courant sur tes pas aussitôt ne te hue,
Ou ne fasse jaillir sur ton front éventé
L'ordure qu'il arrache à son soulier crotté, etc.

Nous prierons seulement M. Ed. Corbière, d'ob- [117]
server qu'un écrivain, doué comme lui de quelque talent, méritait de sa part un peu plus d'indulgence. Les hommes de génie, pas plus que les loups, ne doivent se manger entre eux.

Après ce coup sanglant, le fouet vengeur du satirique ne se repose pas dans sa main, il déchire à la fois, et sans exception, tous les écrivains royalistes, et par contre-coup frappe droit au visage MM. Guizot, Villemain, de Serre, et voire même

1. Ces vers sont vomis contre un illustre pair, dont nous rougirions de mêler le nom à d'aussi dégoûtantes déclamations. (C. L.)

M. Pasquier. Enfin, la *libérale* indignation de M. Ed. Corbière s'exerce impitoyablement sur tout ce que la France possède de plus éminent, j'allais ajouter et de plus respectable, si le souvenir de nos doctrinaires et de nos ministres outragés n'eût arrêté ma plume.

L'auteur dit plus bas :

Mais par malheur pour moi, ma rudesse bretonne
Mêle trop de franchise aux vers qu'elle assaisonne :
Aussi me verra-t-on gueux, mais avec fierté,
En défiant la faim, mourir de probité.

On dit bien *mourir de honte*; mais nous doutons qu'on puisse dire *mourir de probité*. En tout cas, nous conseillons à M. Ed. Corbière de rejeter cette locution, comme aussi ce parti trop extrême. M. Ed. Corbière doit être encore plus *fier* qu'il n'est sûr de vivre du beau talent qu'annoncent *ces vers si bien assaisonnés par sa rudesse*.

M. Ed. Corbière, dans une préface faite tout exprès, pousse le courage de la modestie jusqu'à supplier le bénévole lecteur de ne pas le confondre avec M. le député Corbière. Cette précaution nous paraît au moins inutile; le moyen de penser, en effet, qu'il existe une assez lourde tête pour ne pas distinguer de prime abord deux hommes si essentiellement différents, dont toute la parité ne repose que sur une malheureuse conformité de nom : car du talent | éminent et des saines opinions du poète [118] à l'imperceptible nullité littéraire et politique du député,

La distance est cent fois plus grande à mon avis
Que du pôle antarctique au détroit de Davis.

La *Satire du dix-neuvième siècle* a eu peu de lecteurs à Paris; nous supposons qu'en revanche elle a mérité à son auteur l'approbation bien flatteuse d'une certaine classe des Bas-Bretons de Brest, ses compatriotes, libéraux-philosophes qui viennent de donner tout récemment une si bonne leçon de *tolérantisme* aux *apôtres du scandale*. F.*

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Épître à M. le Comte FERRAND, pair de France, par M. ROSSET (Genève).

Voici du moins un honnête homme qui parle, et dans ce siècle de raison, un honnête homme est presque aussi rare qu'un bon auteur. Nous sommes fâchés de ne pouvoir donner ce dernier titre à M. Rosset, dont nous partageons les opinions et honorons le caractère. Le style de M. Rosset est faible, son ouvrage est médiocre, et nous n'aurons pas la cruauté de citer un vers de Boileau qui le condamne. Nous tâcherons, au contraire, d'adoucir la sévère franchise de notre critique, en citant ce que l'Épître de M. Rosset nous a offert de plus remarquable :

Hélas, *de toutes parts* les aveugles mortels
De l'erreur et du crime encensent les autels :

---

* L'initiale figure à la table seulement.

L'odieux novateur, *d'une main téméraire*,
Porte *de tous côtés* sa torche incendiaire;
D'un bras audacieux il déchire à la fois
Et le voile du temple et le manteau des rois.

Voici comment l'auteur traite nos jeunes radoteurs qui n'étaient hier que des rhétoriciens, et se donnent aujourd'hui bien de la peine pour paraître des rhéteurs.

Ennemis du travail, amoureux du plaisir,
Ils ont tout effleuré, sans rien approfondir.
Nous avons aujourd'hui le rare privilège [119]
D'être des gens parfaits au sortir du collège;
Aisément on se place au rang des beaux esprits,
Bientôt on saura tout sans avoir rien appris.

Il est malheureux que l'Épître de M. Rosset ne soit pas aussi digne sous le rapport littéraire que sous le rapport moral du noble pair à qui elle est adressée. La *Satire du dix-neuvième siècle* est encore à faire; M. Rosset est un satirique à l'eau de rose; M. Ed. Corbière n'a trempé ses pinceaux que dans la boue. Qui saisira le fouet sanglant de Gilbert? Il s'agit de tendre l'arc de Nemrod : où est l'athlète? Espérons qu'il se présentera, quoique ces vers de M. Rosset ne soient que trop vrais :

Si parfois un jeune homme, épris d'un beau délire,
Ose monter Pégase et manier la lyre,
D'un insolent mépris on accueille ses vers,
Et ses nobles transports passent pour un travers.

[Victor Hugo.]*

---

* A la table, l'initiale V.

L'ABUS DES MOTS

Satire, par M. M***.

Un de ces redresseurs de torts, qui voient des abus partout, qui en verraient dans les moulins à vent, comme ils en trouvent dans les *chaumières abattues*, vient de descendre en lice pour combattre; c'est contre l'abus des mots que M. M*** prétend rompre une lance. M. M*** se présente en champ clos sous la visière de l'anonyme. Ce vaillant champion de la liberté, paré des couleurs de la dame de ses pensées, avant de porter le premier coup, donne le salut d'honneur à M. B. C.

Les mots sont complaisants, a dit un orateur, etc.

De l'éloge du célèbre publiciste, M. M*** passe tout naturellement à la critique de nos hommes d'état, il les reprend vertement de leur manque absolu de franchise, de leur mépris pour la religion du serment, et les avertit, avec une indépendance d'expression remarquable, que leurs jon|gleries ne [120] font plus de dupes. Le siècle est éclairé, dit-il, et tous les raffinements d'une diplomatie machiavélique,

Ne semblent à ses yeux qu'un Code de brigands.

On se doute bien, sans que nous le disions, que M. M*** ne manque pas de tirer sur les royalistes; il est tout naturel qu'une satire, aussi dénuée de

poésie qu'abondamment pourvue de calomnies et
175 d'injures, soit particulièrement dirigée contre les hommes qui joignent à la noblesse du caractère les distinctions du talent.

Du moins en se prostituant ainsi au mensonge et à la calomnie, M. M*** devrait bien nous donner
180 quelque chose de neuf; il l'a essayé vainement : son ouvrage, considéré sous le rapport littéraire, ne fait qu'ajouter l'ennui au dégoût qu'inspire la diatribe de l'homme de parti.

Où trouver des vers aussi faibles que ceux-ci ?

185 Ainsi l'on voit, parfois, sur les bancs des galères
L'honnête homme conduit par un injuste arrêt,
Obligé de traîner l'humiliant boulet
Avec le scélérat qu'un même fer enchaîne.

En voici d'autres, où la langue n'est pas plus
190 respectée que le goût :

Observant les défauts du *romain* alphabet.
Soleil.....
Cache ce pur flambeau qui *déchire* nos yeux.
Où le siècle était *prêt d'accomplir* dix-sept ans.

195 M. M***, dont la satire n'est qu'un long abus de mots, auquel pourtant il fait une si rude guerre, en voudrait-il aussi aux règles de la grammaire ?

Et de peur de l'abus *proscrirait-il* l'usage ?

F.

QUATRIÈME LIVRAISON

(JANVIER · 1820.)

CACUS

(Extrait d'une traduction inédite de l'*Énéide*.)

Jam primum saxis suspensam hanc adspice rupem, etc.
(Liv. VIII.)

Vois sur ce mont désert ces rochers entassés,
Vois ces blocs suspendus, ces débris dispersés;
Là, dans un antre immense, au jour inaccessible,
Vivait l'affreux Cacus, noir géant, monstre horrible.
5 A ses portes pendaient des crânes entr'ouverts,
Pâles, souillés de sang, et de fange couverts.
Ses meurtres chaque jour faisaient fumer la terre.
De ce monstre hideux Vulcain était le père;
Sa gorge vomissait des tourbillons de feux,
10 Et son énorme masse épouvantait nos yeux.

Enfin, comblant nos vœux et vengeant ses victimes,
De ce géant farouche un dieu punit les crimes.
Heureux et fier vainqueur du triple Géryon,
Arriva sur nos bords le fils d'Amphytrion;
15 Ses taureaux, bondissant dans de vastes prairies,
Erraient en liberté sur ces rives fleuries.

Réimprimé dans *Victor Hugo raconté* (*R*). Quelques variantes aussi dans l'édition G. Simon, d'après le manuscrit (*M*).

13-14 *R* Sur nos bords arriva le fils d'Amphytrion | L'heureux et fier vainqueur

Cacus, que rien n'étonne et qui veut tout oser,
Au courroux du héros craint peu de s'exposer;
Il dérobe à la fois, par d'obscurs artifices,
20 Quatre taureaux fougueux, quatre ardentes génisses.
Tremblant de voir leurs pas déceler ses larcins,
De leur superbe queue il saisit les longs crins,
Il les traîne en arrière, espérant que peut-être
Leur trace déguisée abusera leur maître.

25 Mais Hercule s'apprête à quitter ces beaux lieux.
Ses taureaux font mugir les bois de leurs adieux,
Et fuyant pour jamais ces fertiles campagnes,
De leurs regrets plaintifs remplissent les montagnes.
Soudain trompant l'espoir du monstre qui frémit, [122]
30 Du vaste sein de l'antre un des taureaux gémit.
Le fiel de la fureur bouillonne au cœur d'Alcide;
Terrible, il court, il prend sa massue homicide :
Pour la première fois on vit Cacus trembler,
Son front hideux pâlir et ses yeux se troubler.
35 Hercule, au haut du mont, s'élance plein de rage.
Cacus l'évite, et fuit vers son antre sauvage.
Aussi prompt que le vent, redoutant le trépas,
Il s'échappe; la peur précipite ses pas.

Ce noir géant détache une roche pesante
40 Dont Vulcain suspendit la masse menaçante;

---

21 *R* De peur de voir leurs pas — *M* Mais tremblant que leurs pas ne prouvent — 23 *R* Et les traîne — *M* Les entraîne — 25 *R*, *M* Hercule s'apprêtait à — 27 *R* Et laissant — 32 *R*, *M* il court, saisit sa massue — 38 *M* Il vole, il court, la peur — *M donne encore cette variante en note :*

Au haut de l'Aventin soudain il a volé
Et vers son antre obscur poursuit Cacus troublé;
Son pied du pied qui fuit presse et remplit l'empreinte;
Alors le monstre apprend à connaître la crainte;
Aussi prompt que le vent, redoutant le trépas,
Il s'échappe; la peur précipite ses pas.

39 *R*, *M* Le noir géant

Sa main brise le fer, rompt les chaînes d'airain,
Et le roc en tombant ferme le souterrain.
Mais Hercule le voit : il court, frémit de rage,
Et de ses yeux errants cherche au loin un passage.
45 En vain de la caverne il tente d'approcher :
Trois fois son bras robuste ébranle le rocher ;
Trois fois, d'un pas rapide, il parcourt la montagne,
Et trois fois fatigué s'assied dans la campagne.

Un roc, triste séjour des sinistres oiseaux,
50 S'inclinait vers la gauche et menaçait les eaux,
Et ses flancs escarpés et sa cime orgueilleuse
Couvraient de l'antre obscur la voûte ténébreuse ;
Pour le déraciner rassemblant ses efforts,
Le dieu sur son bras droit penche son vaste corps,
55 Pèse, l'ébranle enfin ; la masse qui s'écroule
Dans la plaine à grand bruit tombe, bondit et roule.
D'un fracas prolongé l'air au loin retentit,
Dans les flots écumants la rive s'engloutit,
Le fleuve épouvanté recule... L'antre sombre
60 Par les feux du soleil voit dissiper son ombre.
Si la terre brisait ses vieux flancs entr'ouverts,
Tels s'offriraient à nous les ténébreux enfers,
Le gouffre craint des dieux, et les pâles fantômes,
Tremblant de voir le jour dans ces tristes royaumes.

65 Le géant dans son antre, en hurlant de terreur,
Loin du jour ennemi se roule avec fureur ;
Mais Alcide le presse, et d'un bras implacable [123]
D'arbres et de rochers à la fois il l'accable.
Cacus, n'espérant plus échapper au danger,
70 Par un dernier effort veut du moins se venger.
O prodige ! sa gorge, en sa caverne obscure,
Vomit en tourbillons une fumée impure ;

---

64 *R*, *M* dans ces mornes royaumes

Le monstre, avec ses feux, souffle une affreuse nuit,
Et se cache aux regards du dieu qui le poursuit.
Parmi des flots épais et de flamme et de soufre,
Alcide impatient se plonge au sein du gouffre;
Et, malgré son courroux, malgré ses feux vaincus,
Dans ses bras vigoureux saisit le noir Cacus,
L'étreint, et fier de voir sa vengeance assouvie,
Arrête dans sa gorge et son sang et sa vie.

Le dieu brise le seuil de ce fatal séjour;
Les larcins de Cacus se découvrent au jour.
Le peuple, par les pieds, traîne son corps difforme;
De ses membres hideux il contemple la forme,
Il voit ses yeux sanglants, ses flancs noirs et velus,
Et ses feux expirants, qu'il ne redoute plus.

V. D'AUVERNÉY [Victor Hugo].

84-86 *R* Et contemple effaré cette hideuse forme, | Ces yeux rouges de sang, ces flancs noirs et velus | Et ces feux expirants — *M donne la date :* Du 22 février au 3 mars 1817.

PROSE

DU GÉNIE

Toute passion est éloquente; tout homme persuadé persuade; pour arracher des pleurs, il faut pleurer : l'enthousiasme est contagieux, a-t-on dit.

Prenez une femme et arrachez-lui son enfant; rassemblez tous les rhéteurs de la terre, et vous pourrez dire : *à la mort, et allons dîner*; écoutez la mère; d'où vient qu'elle a trouvé des cris, des pleurs qui vous ont attendri, et que la sentence vous est tombée des mains? On a parlé comme d'une chose étonnante de l'éloquence de Cicéron et de la | clémence de César; si Cicéron eût été le [124] père de Ligarius, qu'en eût-on dit? Il n'y avait rien là que de simple.

Et en effet, il est un langage qui ne trompe point, que tous les hommes entendent, et qui a été donné à tous les hommes : c'est celui des grandes passions comme des grands événements, *sunt lacrymæ rerum*; il est des moments où toutes les âmes se comprennent, où Israël se lève tout comme un seul homme.

Littérature et Philosophie mêlées, I, p. 186. Presque sans changement.

Qu'est-ce que l'éloquence? dit Démosthènes. L'action, l'action, et puis encore l'action; mais en morale comme en physique, pour imprimer du mouvement, il faut en posséder soi-même. Comment se communique-t-il? Ceci vient de plus haut; qu'il vous suffise que les choses se passent ainsi : voulez-vous émouvoir, soyez ému, pleurez, vous tirerez des pleurs; c'est un cercle où tout vous ramène et d'où vous ne pouvez sortir. Et en effet, je vous le demande, à quoi nous eût servi le don de nous communiquer nos idées, si, comme à Cassandre, il nous eût été refusé la faculté de nous faire croire. Quel fut le plus beau moment de l'orateur romain? Celui où les tribuns du peuple lui interdisaient la parole. Romains, s'écria-t-il, je jure que j'ai sauvé la république; et tout le peuple se leva, criant : Nous jurons qu'il a dit la vérité.

Et ce que nous venons de dire de l'éloquence, nous le dirons de tous les arts, car tous les arts ne sont que la même langue différemment parlée; et en effet, qu'est-ce que nos idées? Des sensations, et des sensations comparées. Qu'est-ce que les arts, sinon les diverses manières d'exprimer nos idées?

Rousseau, s'examinant soi-même et se confrontant avec ce modèle idéal que tous les hommes portent gravé dans leur | conscience, traça un [125] plan d'éducation par lequel il garantissait son élève de tous ses vices, mais en même temps de toutes ses vertus. Le grand homme ne s'aperçut pas qu'en donnant à son Émile ce qui lui manquait, il lui ôtait ce qu'il possédait lui-même. Et en effet cet homme, élevé au milieu du rire et de la joie, serait comme un athlète élevé loin des combats; pour être

un Hercule, il faut avoir étouffé les serpents dès le
55 berceau. Tu veux lui épargner la lutte des passions, mais est-ce donc vivre que d'avoir évité la vie? Qu'est-ce qu'exister? dit Locke. C'est sentir. Les grands hommes sont ceux qui ont beaucoup senti, beaucoup vécu, et souvent, en quelques années,
60 on a vécu bien des vies. Qu'on ne s'y trompe pas, les haut sapins ne croissent que dans la région des orages; Athènes, ville du tumulte, eut mille grands hommes; Sparte, ville de l'ordre, n'en eut qu'un, Lycurgue; et Lycurgue était né avant ses lois.

65 Aussi voyons-nous la plupart des grands hommes apparaître au milieu des grandes fermentations populaires : Homère, au milieu des siècles héroïques de la Grèce; Virgile, sous le triumvirat; Ossian, sur les débris de sa patrie et de ses dieux; le
70 Dante, l'Arioste, le Tasse, au milieu des convulsions renaissantes de l'Italie; Corneille et Racine, au siècle de la Fronde; et enfin Milton entonnant la première révolte au pied de l'échafaud sanglant de White-Hall.

75 Et si nous examinons quel fut en particulier le destin de ces grands hommes, nous les voyons tous tourmentés par une vie agitée et misérable; Camoëns fend les mers, son poème à la main; d'Ercilla écrit ses vers sur des peaux de bêtes dans
80 les forêts du Mexique; ceux-là que les souffrances du corps ne distraient pas des souffrances de l'âme, traînent une vie orageuse, dévorés par une irritabilité de ca|ractère qui les rend à charge à eux- [126]
mêmes et à ce qui les entoure : heureux ceux qui

---

84 et à ceux qui les entourent

85 ne meurent pas, avant le temps, consumés par l'activité de leur propre génie, comme Pascal; de douleur, comme Molière et Racine; ou vaincus par les terreurs de leur propre imagination, comme ce Tasse infortuné.

90 Admettant donc ce principe reconnu de toute l'antiquité, que les grandes passions font les grands hommes, nous reconnaîtrons en même temps que de même qu'il y a des passions plus ou moins fortes, de même il existe divers degrés de génie.

95 Et examinant maintenant quelles sont les choses les plus capables d'exciter la violence de nos passions, c'est-à-dire de nos désirs, qui ne sont eux-mêmes que des volontés plus ou moins prononcées, jusqu'à cette volonté ferme et constante par 100 laquelle on désire une chose de toute sa vie, tout ou rien, comme César, levier terrible par lequel l'homme se brise lui-même;

Nous tomberons d'accord que s'il existe une chose capable d'exciter une volonté pareille dans 105 une âme noble et ferme, ce doit être sans contredit ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes.

Or, jetant maintenant les yeux autour de nous, considérons s'il est une chose à laquelle cette dénomination sublime ait été justement attribuée par 110 le consentement unanime de tous les temps et de tous les peuples.

Et nous voici, jeunes gens, arrivés en peu de paroles à cette vérité ravissante devant laquelle toute la philosophie antique et le grand Platon 115 lui-même avaient reculé : que le Génie, c'est la Vertu. E. [Victor Hugo.]

LITTÉRATURE FRANÇAISE [127]

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE

Traduite en vers français par M. BAOUR-LORMIAN, de l'Académie française.

(*Deuxième et dernier article.*)

Nous avons fait connaître notre opinion sur le nouvel ouvrage de M. Baour-Lormian, que nous considérons plutôt comme une *imitation* que comme une *traduction*.

Ce serait peut-être ici le cas d'examiner pourquoi l'on n'exige de fidélité dans les traductions en vers, que pour celles d'un ouvrage de l'antiquité. On ne fait pas grâce au poète, qui traduit une langue morte, d'un mot oublié, d'une expression mal rendue, et le traducteur d'une langue vivante peut non seulement se dispenser de rendre un vers difficile, mais encore omettre un passage entier; il semble que, plus les difficultés augmentent, plus on aime à se montrer rigoureux. C'est une contradiction que nous ne savons comment expliquer.

Nous avons prouvé que M. Baour s'était permis, envers ceux qui ont traduit le Tasse avant lui, quelques-uns de ces petits emprunts, qu'en des temps moins polis on nommerait des plagiats. Nous

n'avons pas dissimulé les parties faibles du talent de M. Baour. Notre critique a été sévère, et nous avons traité le poète d'autant plus rigoureusement qu'il jouit d'une plus grande réputation. Nous allons continuer l'examen de son travail, et, plus heureux sans doute, | nous n'aurons que des éloges [128] à lui donner. Toutefois, et pour être justes, que M. Baour nous permette de lui signaler les vers suivants :

T. I. p. 137 :

Les prêtres du Seigneur, qu'un zèle saint enflamme,
Chantent pour le repos et la paix de son âme.

T. II, p. 29 :

En son appartement,
L'amoureuse Herminie entre languissamment.

Ces vers ne sont que prosaïques, en voici de ridicules :

T. II, p. 283 :

Et déjà leur vengeance exhausse des collines
De morts et de blessés et de vastes ruines,
Et sur le mur détruit l'un et l'autre à l'instant
De corps amoncelés dresse un mur palpitant.

Ibid., p. 325 :

L'enchanteur lui remet une mèche allumée.

Ibid., p. 72 :

(Tancrède) se redresse effrayant,
Rugit, et de ses yeux le courroux flamboyant
Dévore son rival à travers la visière.

Il y en a beaucoup d'autres de cette force, que nous ne citons pas, persuadés qu'ils ne pourront
45 échapper au goût exercé de M. Baour : nous aimons mieux le féliciter sur ces quatre jolis vers qui terminent la description des îles fortunées, et qui sont bien à lui, puisque l'idée ne s'en trouve pas dans le Tasse :

50 Les zéphirs, amoureux de ces rives fleuries,
Folâtrent sur les eaux, caressent les prairies,
Et balancent dans l'or des nuages flottants
Le char voluptueux où s'assied le Printemps.

M. Baour est quelquefois heureux dans ses des-
55 criptions; il a peint avec beaucoup d'éclat le trône et la cour du calife, et c'est avec poésie qu'il a rendu des détails bien difficiles :

Par cent degrés d'ivoire, à son trône on arrive;
Le faste oriental sur ses pompeux habits [129]
60 Éclate, et, sous un dais enflammé de rubis,
Le monarque à ses pieds foule un tapis superbe
Où l'or pur et l'argent s'entrelacent en gerbe.
Un lin, par sa blancheur de la neige rival,
Enveloppe en turban son front impérial.
65 Une barbe à longs flots descend sur sa poitrine,
Son seul aspect révèle une illustre origine;
Les ans n'ont pas éteint les éclairs de ses yeux.
Digne du rang sacré qu'il tient de ses aïeux,
Sa main porte le sceptre, et dans ses traits respire
70 La double majesté de l'âge et de l'empire.
Ministres du calife et de ses volontés,
Deux satrapes debout s'offrent à ses côtés :
Ils partagent l'éclat de la grandeur royale;
Égaux en dignité, leur puissance est égale.

L'un porte dans sa main le glaive de la loi ;
L'autre tient un sceau d'or, *marque de son emploi*;
L'un, des secrets du trône heureux dépositaire,
Pèse tous les délits dans sa balance austère ;
L'autre règle des camps le nombre et l'appareil,
En nomme tous les chefs, préside leur conseil,
Ne rend compte qu'à lui des trésors qu'il dispense,
Et, ministre absolu, punit et récompense.
Mille Circassiens, d'un courage éprouvé,
Veillent autour du trône avec pompe élevé.
C'est là que sur un siège et de pourpre et de soie,
Le calife *rayonne*, et d'un œil plein de joie
Voit en ordre marcher *tous les corps principaux*
Qui devant lui passaient, inclinant leurs drapeaux.

Ces deux derniers ne terminent pas heureusement ce tableau; nous préférons bien ceux de Clément, dont nous citerons le passage entier, pour faire connaître sa manière d'imiter le Tasse :

Là, sous un dais superbe, élevé (*le calife*) sur un trône,
L'œil à peine soutient l'éclat qui l'environne;
Le faste oriental brille en ses vêtements. [130]
Son front luit, couronné de mille diamants[1],
Ses pieds foulent la soie et la pourpre éclatante,
Le sceptre de la guerre est dans sa main puissante;
Tout respire en ses traits l'audace, la fierté,
La majesté de l'âge et de l'autorité.
Son regard dominait ses phalanges guerrières
Qui sous ses yeux passaient, abaissant leurs bannières. Etc.

On voit que si Clément l'emporte par la rapidité, M. Baour a vaincu de plus grandes difficultés en restant fidèle à son auteur.

1. Gilbert avait dit avant Clément :
Son front luit étollé de mille diamants. (C. L.)

110 Nous ne choisissons pas, pour donner une idée du travail de M. Baour, une de ces scènes dramatiques que le Tasse a disposées avec tant de talent dans sa belle épopée. Un pareil genre de beauté était facile à faire passer dans la poésie française, 115 qui se plie bien aux formes du discours, comme l'ont prouvé tous nos grands tragiques.

Il est d'autres difficultés qui ont privé peut-être, jusqu'à présent, la littérature française d'un poème épique; et l'une des principales, selon nous, c'est 120 le scrupule de nos poètes, même les plus célèbres, à se servir du mot propre, lorsqu'il n'a pas encore été employé. Notre poésie a perdu en vérité ce qu'elle a gagné en noblesse. La nécessité d'étendre en une périphrase ce qu'on aurait pu dire d'un 125 seul mot empêche une narration d'être rapide et animée; et pour une seule tournure ingénieuse et précise combien n'en rencontrons-nous pas qui indiquent à peine ce que l'auteur a voulu dire, surtout lorsqu'il a dû raconter une scène de la vie 130 commune! Cette obscurité | rend la lecture de nos [131] poèmes modernes fatigante et fastidieuse, et n'est pas une des moindres causes du dégoût qu'inspire aujourd'hui le genre descriptif.

Déjà, dans la *Pétréide*, Thomas avait eu l'heu- 135 reuse hardiesse d'ennoblir, dans ses vers, des expressions qu'un poète vulgaire eût dédaignées comme triviales. Sachons gré à M. Baour de n'avoir point cherché à éluder cette difficulté, qui n'en est réellement une que pour un versificateur sans 140 talent.

La description du *Bélier*, tracée avec vérité et élégance, prouve que la langue poétique n'a pas

plus de bornes en France que chez les étrangers, quoiqu'elle ait plus d'entraves.

Nous terminerons cet examen du poème de M. Baour par un passage où il a heureusement imité le Tasse : Soliman tué par Renaud. Entre deux héros pareils, le combat devenait bien difficile à décrire.

Le Tasse (comme celui qui peignit, dans le sacrifice d'Iphigénie, Agamemnon le visage voilé), a éludé cette peinture terrible : il nous apprend seulement le résultat du combat, et c'est par d'autres ressorts que l'admiration pour sa valeur, qu'il nous y intéresse. — Renaud vient d'immoler le géant Adraste.

Infidèles, chrétiens, tout recule d'horreur,
Et Soliman lui-même en pâlit de terreur.
Il ne sait que résoudre; un tel exploit l'étonne,
Et d'un trouble inconnu sa grande âme frissonne.
Il voit, il sent déjà l'inévitable mort...
Mais qui peut ici-bas échapper à son sort?
Tel qu'un homme souffrant dont le sommeil s'empare,
Dans l'excès du délire où sa raison s'égare,
S'il voit un spectre affreux et couvert de lambeaux, [132]
Tout pâle se lever de la nuit des tombeaux,
Cherche à le fuir... Hélas! tous ses efforts l'abusent,
Et ses pieds et ses mains à ses vœux se refusent :
Il demeure sans voix, immobile, glacé,
Et sous l'horrible songe il palpite oppressé :
Tel Soliman voudrait au sort qui le menace
Opposer la vigueur de sa première audace.
Un invincible effroi tient ses pas enchaînés.
Pour défendre ses jours au glaive destinés
Il ne peut rien : du moins, quand le destin contraire
L'abandonne au courroux de son fier adversaire,

Il ne trouve en son cœur, d'où l'espoir s'est enfui,
Nul sentiment indigne et du trône et de lui ;
Et lorsqu'à succomber sa valeur est réduite,
Il ne médite point la retraite ou la fuite.
Tandis qu'il hésitait, le vainqueur irrité
Sur lui fond et s'élance avec rapidité ;
Dans sa main resplendit le fer impitoyable.
Jamais sous un aspect plus fier, plus effroyable,
Aux yeux de Soliman nul guerrier ne s'offrit :
Aux arrêts du Destin noblement il souscrit,
Et sans déshonorer sa chute et sa disgrâce,
Reçoit avec grandeur le coup qui le terrasse.
Lorsqu'enfin ce héros dans la guerre éprouvé,
Abattu tant de fois, tant de fois relevé,
Comme un nouvel Antée eut mordu la poussière,
Et de ses jours fameux achevé la carrière,
L'inconstante fortune aux étendards français
N'osa plus un moment disputer le succès,
Et du pieux Bouillon terminant les alarmes,
Vint défendre sa cause et protéger ses armes.

A. [Abel Hugo.]

Lettres sur la nouvelle traduction de la Jérusalem, *par M. Baour-Lormian. — Observations sur la traduction en vers de la* Jérusalem, *par M. G. G.* [133]

Au moment où nous finissions cet article, on vient de nous apporter deux brochures où l'on a examiné la traduction de M. Baour-Lormian.

L'auteur des *Lettres*, qui ne paraît pas avoir eu connaissance des plagiats de M. Baour, lui fait quelques critiques un peu sévères, mais dont nous engageons ce célèbre académicien à profiter dans la prochaine édition de sa *Jérusalem*.

Ces *Lettres* sont écrites avec un ton d'urbanité qui est bien rare chez les critiques du jour. Elles méritent l'attention des amis de la saine littérature, en ce qu'elles signalent presque tous les vers faibles et ridicules de la traduction de M. Baour.

M. G. G., dans ses Observations, a eu principalement en vue les emprunts de M. Baour à La Harpe et à Clément.

Il a compté jusqu'à deux cent soixante-deux vers pris au premier, et trois cent soixante au second. Nous n'avons pas cherché à vérifier si ses calculs sont exacts; mais ce que nous avons été à même de remarquer nous fait croire qu'il n'a pu se tromper d'un grand nombre de vers; et, s'il faut le dire franchement, nous aurions cru que M. Baour avait de plus grandes obligations à ses prédécesseurs. Il est vrai que M. G. G. n'a pas compté les hémistiches.

A. [Abel Hugo.]

LES VÊPRES SICILIENNES

Tragédie par M. C. DELAVIGNE.

LOUIS IX

Tragédie par M. ANCELOT.

(Deuxième et dernier article.)

[Quand Sterne a promis à ses lecteurs un chapitre sur les *bottes* ou les *jarretières,* fidèle avant tout à sa promesse, il | amène, tant bien que mal, [134[1]
la dissertation annoncée, sans s'embarrasser de
5 l'à-propos. L'article où nous allons comparer le style des *Vêpres Siciliennes* et de *Louis IX* n'a déjà plus ce dernier mérite; mais, comme Sterne, nous remplissons un engagement, et si nous n'avons pas le talent de dire des choses neuves sur un sujet
10 usé, du moins n'aurons-nous pas le ridicule de dire des choses usées sur un sujet neuf.]

Nous remarquerons d'abord que le style des deux auteurs manque en général de concision et de chaleur. Cependant ce reproche est [beaucoup] moins
15 mérité par M. Delavigne. *Les Vêpres Siciliennes,* et surtout le rôle de Procida, renferment des passages écrits avec feu, des détails rendus avec rapidité et des pensées [profondes] exprimées avec

---

Réimprimé dans *Victor Hugo raconté* avec de nombreuses suppressions [entre crochets].

17 détails enlevés avec rapidité

énergie. M. Ancelot n'a eu ces qualités qu'une
20 seule fois (acte IV, scène IV). Sa versification est pure et harmonieuse, celle de M. Delavigne est noble et élégante. Il est fâcheux que l'harmonie du premier dégénère quelquefois en diffusion, et la noblesse du second en sécheresse. Enfin, si le
25 style, dans *Louis IX*, a toujours de la clarté, dans les *Vêpres*, il a souvent de l'éclat.

[Pour prouver ce que nous avançons, relativement à M. Delavigne, nous citerons le morceau suivant, qui est peut-être aussi, il faut le dire, ce
30 qu'il y a de plus brillant dans sa tragédie.] Nous ne connaissons dans *Louis IX* rien de comparable à ces vers où Procida raconte à son fils et à la princesse, la mort de cet infortuné Conradin de Souabe, si lâchement sacrifié par Charles, comte
35 d'Anjou.

[Par un récit fidèle
Puissè-je raffermir ta haine qui chancelle!
Puisse une juste horreur te saisir comme moi
Au nom du meurtrier que tu nommes ton roi!
40 Ecoutez-moi tous deux; à son heure dernière [135
Conradin m'adressa cette courte prière :
« Parmi des inhumains j'abandonne ma sœur;
Vivez, qu'à sa jeunesse il reste un défenseur;
Qu'elle soit votre fille, et qu'un jour l'hyménée
45 Aux jours de Lorédan joigne sa destinée. »
Je promis d'obéir; mais j'enviai la mort
Du jeune Frédéric qui partagea son sort.

19-20 une seule fois dans une scène du quatrième acte — 20-22 Sa versification a de l'harmonie, celle de M. Delavigne a de la noblesse. — 32 aux vers — 33-34 mort de Conradin de Souabe, lâchement — 36-124 *Passage supprimé.*

Il s'exilait, mon fils, d'un illustre héritage,
Pour combattre à seize ans sous un roi de son âge;
L'échafaud l'attendait, il y monte, et soudain
Je vois rouler sa tête aux pieds de Conradin,
Votre frère..... Ah! combien sa douleur fut touchante!
Pressant de son ami la dépouille sanglante,
Il lui parlait encor, l'arrosait de ses pleurs :
Tu n'es plus, disait-il, c'est pour moi que tu meurs.
Nos vainqueurs attendris l'admiraient en silence;
Mais Charles d'un regard enchaîna leur clémence.
Cet enfant qui pleurait redevint un héros,
Et son dernier regard fit pâlir les bourreaux.

Dans les *Vêpres Siciliennes*, si le caractère de Montfort est faiblement tracé, du moins son portrait est-il dessiné d'une manière neuve et brillante. Tout le monde aime d'avance ce chevalier français, qui

Pousse la loyauté jusques à l'imprudence,
Et pourrait immoler, sans frein dans ses désirs,
Sa vie à son devoir, son devoir aux plaisirs.

Nous le disons avec peine, M. Ancelot n'est guère plus heureux dans ses portraits que dans ses caractères. Il s'y prend à plusieurs reprises pour peindre Nouradin; d'abord il nous apprend que ce prince est

Révéré des émirs, adoré des soldats.

(Act. I, scène III.)

et ensuite si

Nouradin a séduit et le peuple et l'armée

(Act. IV, scène II.)

c'est que [136]

Le soldat le chérit et le peuple l'honore.

(Act. II, scène I.)

D'un autre côté, est-il question de saint Louis ?

Le soldat le respecte et le peuple l'admire.

(Act. II, scène IV.)

80 Voici la conséquence de ce vers :

On respecte Louis, Almodan le redoute.

(Act. II, scène VII.)

Ce qui fait que vous n'êtes aucunement surpris lorsque Almodan vous dit, dans sa fureur contre Nouradin :

85 Pour ce roi qu'il protège et que mon peuple honore
Un reste de respect me retenait encore.

(Act. III, scène IV.)

On voit que l'uniformité dans *Louis IX* n'est pas seulement le défaut des personnages, mais encore le vice du style. Que le roi dise au Soudan :

90 Trahis tous tes serments, je tiendrai ma parole,

Nous applaudirons à un sentiment noble noblement exprimé; mais c'est ressembler à ces gens qui *font d'un bon mot une sottise*, que de répéter un peu plus loin :

95 Il trahit son serment. — Je respecte le mien.

La tragédie de M. Ancelot aurait rudement exercé la patience de l'Aristarque dont parle Horace. Croit-on, par exemple, que le *signum atrum* n'aurait pas fait justice d'une phrase traînante et
100 diffuse comme celle que l'auteur place dans la bouche de Marguerite (Acte II, scène IV) :

Dieu ..... [137]
Brisera-t-il nos fers? et ce peuple fidèle
Qui gémit loin de vous, dont l'amour vous rappelle;
105 Et ces infortunés, dont vos généreux soins
Adoucissaient les maux, prévenaient les besoins;
Reverront-ils pour eux luire ces jours prospères
Où, trouvant dans leur roi le plus tendre des pères,
Contre leurs oppresseurs ils venaient l'implorer?

110 Et que le *véritable ami* n'aurait pas marqué *transverso calamo* les vers qui suivent, où se trouve rappelé si gauchement un des souvenirs les plus attendrissants de notre monarchie :

Vous verront-ils encor, prompt à les rassurer,
115 Oubliant auprès d'eux la grandeur souveraine,
Leur rendre la justice, assis au pied d'un chêne?

Par un hasard assez singulier M. C. Delavigne a dit de même en parlant de Saint Louis (Acte II, scène II) :

120 Pour écouter les pleurs du pauvre sans appui,
D'un chêne encor fameux l'ombrage tutélaire
Semblait à sa justice un digne sanctuaire.

Ces vers, quoique peu dignes du sujet, nous semblent encore meilleurs que ceux de M. Ancelot.]

125 Le hasard a [également] voulu que le cinquième acte des deux tragédies commençât par un monologue placé dans la bouche des princesses (Marguerite et Amélie), qui, toutes deux assez insignifiantes par elles-mêmes, se trouvent dans une 130 situation à peu près pareille de terreur et d'incertitude. Les deux conspirations viennent d'éclater. Marguerite craint pour son fils et son époux; Amélie tremble pour son amant.

[Voici comment M. Ancelot fait parler Marguerite, 135 inquiète et désolée :

On m'arrache à Louis!... a-t-il cessé de vivre? [138
A-t-on frappé mon fils? Et je n'ai pu les suivre!
Et je trouve partout de barbares soldats
Qui ferment les chemins, qui retiennent mes pas!
140 J'entends autour de moi le bruit affreux des armes;
Et seule en ce palais arrosé de mes larmes,
Et j'espère et je crains. S'ils avaient échappé,
Si le soudan... Non, non; le cruel a frappé.
Ils ont péri. Chassons une vaine chimère.
145 Quoi! tout à l'heure encor j'étais épouse et mère.
Dieu! que m'as-tu laissé? les larmes, leur cercueil.
Mon fils n'est plus!... Ce fils, il était mon orgueil.
Cher enfant! que de joie au jour de ta naissance!
Par quels chants d'allégresse et de reconnaissance
150 Le Français, ô mon Dieu! bénissant ta bonté,
Célébra mon bonheur et ma fécondité!
Plus de chants de bonheur. France, mon fils succombe,
Et l'espoir d'un beau règne est perdu dans la tombe.]

Au milieu de ce luxe de points d'exclamation et 155 d'interrogation, d'apostrophes à Dieu, puis au *cher*

---

154 Chez la Marguerite de M. Ancelot, au milieu du luxe

enfant, puis encore à Dieu, puis enfin à la France, il est difficile de trouver le langage d'une terreur vraie et maternelle. De ce que la douleur éclate en sons entrecoupés, on ne doit pas conclure qu'elle
160 s'exprime en vers hachés et décousus. Le désordre des sentiments n'entraîne pas le vagabondage des idées; et cette remarque, que M. Ancelot nous donne ici l'occasion de développer, nous a été déjà inspirée depuis longtemps par la plupart des au-
165 teurs dramatiques du siècle, qui prennent l'extravagance du discours pour le délire des passions. [Voyons si] M. Delavigne a su mieux rendre l'anxiété d'Amélie épouvantée :

[Où s'égarent mes pas? quelle horreur m'environne?
170 Seule, en ces murs déserts, Elfride m'abandonne.
Je ne vois point Montfort; errante dans la nuit,
Je ne saurais bannir la terreur qui me suit.....
Entouré d'ennemis... ô mortelles alarmes!..... [139]
Il s'élance à travers le tumulte et les armes.
175 Dans les sacrés parvis j'entends frémir l'airain.
Non, ta voix, Lorédan, n'éclatait pas en vain!
Quels sinistres adieux! tes accents prophétiques
Retentissent encor sous ces tristes portiques.
Mon heure approche... Où suis-je? et d'où partent ces cris?
180 Ces murs vont-ils sur moi renverser leurs débris?
Fuyons... La terre tremble et la foudre étincelle;
Montfort, pour nous juger, notre Dieu nous appelle.

D'abord, selon nous,] ce monologue a sur celui de Marguerite un grand avantage, celui d'être plus
185 court. Depuis que nous avons lu, dans Théophile,

---

167 M. Casimir Delavigne — 183 Son monologue — 184 c'est d'être

les soliloques de Pyrame et de Thisbé, les longs monologues produisent sur nous l'effet que les longs ouvrages faisaient à Jean La Fontaine. Ensuite, M. Casimir Delavigne a mis au moins quel-
190 que suite dans les idées d'Amélie. Seule, cherchant Montfort, entendant les cloches fatales, ce qu'elle dit, il est naturel qu'elle le sente; les quatre derniers vers seulement nous semblent moins pathétiques que déclamatoires; c'est l'emphase d'un
195 élève de rhétorique et non la terreur d'une jeune fille.

[D'après les exemples que nous venons de citer, il est facile de voir en quoi] la manière de M. Delavigne l'emporte sur celle de M. Ancelot. La versi-
200 fication soignée de ce dernier décèle du travail; le style inégal du premier annonce de la verve. Il y a, dans les *Vêpres siciliennes*, de ces vers frappés, sous la forme desquels la pensée qu'ils expriment jaillit sans effort du cerveau du poète, comme
205 Minerve toute armée :

Que sont dans leurs succès les peuples conquérants?
Des sujets moins heureux sous des rois plus puissants.
. . . . . .
Ah! quand on est heureux qu'on pardonne aisément!
. . . . . [140]
On saura tôt ou tard vous créer des forfaits,
210 Et brisant par degrés le nœud qui vous rassemble,
Punir séparément ceux qu'on épargne ensemble.
. . . . . .
[Tant qu'on est redoutable on n'est point innocent.
. . . . . .
L'effroi chez les tyrans se tourne en cruauté, etc.

---

200 ne décèle que — 212-318 *Supprimé*.

On aime dans ces vers le mérite du style joint à
215 celui de la pensée. En voici d'autres qui, à cette double qualitè, réunissent encore celle de peindre le caractère de Procida, lorsqu'il dit des guerriers français :

J'élève jusqu'aux cieux ces nombreux chevaliers,
220 Nourris dans les combats, ardents, pleins de vaillance,
Que je hais en Sicile, et que j'admire en France.

Il faut en convenir, M. Ancelot n'a pas rendu avec moins de bonheur une pensée à peu près semblable, dans les vers qu'il place dans la bouche
225 de Nouradin, parlant de ces mêmes chevaliers français :

Soudan, je n'ai point prétendu
Cacher les sentiments que leur vertu m'inspire.
Armés, je les combats, captifs je les admire.

230 Seulement, ces beaux vers feraient éprouver plus de plaisir si Nouradin ne semblait répéter ce qu'il a dit de Saint Louis, quelques scènes plus haut :

Il me retrouverait au milieu des combats;
Mais il est opprimé, j'embrasse sa défense.

235 Nous achèverons notre parallèle, que les bornes de ce recueil nous contraignent d'abréger, en comparant les récits qui forment le dénoûment des deux tragédies; c'est ordi|nairement dans ces mor- [141]
ceaux de luxe que les auteurs déploient toutes leurs
240 forces et font usage de tous leurs moyens. Nous allons donc mettre MM. Ancelot et Casimir Delavigne en présence; le lecteur jugera avec nous. Écoutons d'abord l'auteur de *Louis IX* :

PHILIPPE

Dieu, vaincu par vos pleurs, s'est déclaré pour nous.
245 *Ne pouvant du Soudan* désarmer la colère,
J'attendais le trépas aux côtés de mon père;
Des gardes d'Almodan nous étions entourés.
Assiégeant son palais, de son sang altérés,
Chrétiens et musulmans, qu'un même espoir rassemble,
250 Étonnés de combattre et de marcher ensemble,
Demandaient à grands cris qu'on fît tomber nos fers.
Des gardes tout à coup les rangs se sont ouverts;
Almodan nous entraîne, il s'élance, il s'écrie :
« Nouradin, où t'emporte une aveugle furie?
255 Ne me connais-tu pas? crois-tu m'intimider?
Tombe sur moi le ciel, plutôt que de céder!
Tu demandes Louis? vers lui tourne la vue;
Regarde : sur son front la mort est suspendue.
Peuple, n'avance pas; et vous, chrétiens, fuyez,
260 Ou sa tête à l'instant va tomber à vos pieds. »
Nos vengeurs, à ces mots, frémissent immobiles.
Et maintenant, armés de glaives inutiles,
Ils brûlent d'avancer, ils n'osent faire un pas, etc.

Nous le disons avec peine, ces vers ne présen-
265 tent ni force, ni chaleur, pas même une coupe pittoresque; ils sont harmonieux, et ce n'est pas beaucoup, selon nous, qui préférons encore des vers durs à des vers faibles. Dans ce morceau tout est vague et confus; on est obligé de le relire plu-
270 sieurs fois pour se faire une idée de la scène qu'il représente. Le tableau de M. C. Delavigne est au contraire tracé d'une manière ferme, vive et précise.

ELFRIDE [142]

Du lieu saint, à pas lents, je montais les degrés,
275 Encor jonchés de fleurs et de rameaux sacrés,

Le peuple, prosterné sous ces voûtes antiques,
Avait du roi-prophète entonné les cantiques.
D'un formidable bruit le temple est ébranlé.
Tout à coup sur l'airain ses portes ont roulé.
280 Il s'ouvre : des vieillards, des femmes éperdues,
Des prêtres, des soldats, assiégeant les issues,
Poursuivis, menaçants, l'un par l'autre heurtés,
S'élancent loin du seuil à flots précipités.

Ces vers sont pleins d'action et de mouvement; poursuivons :

285 Ces mots : Guerre aux tyrans, volent de bouche en bouche!
Le prêtre les répète avec un œil farouche;
L'enfant même y répond. Je veux fuir, et soudain
Ce torrent qui grossit me ferme le chemin.
Nos vainqueurs, qu'un amour profane et téméraire
290 Rassemblait pour leur perte au pied du sanctuaire,
Calmes, quoique surpris, entendent sans terreur
Les cris tumultueux d'une foule en fureur.
Le fer brille, le nombre accablait leur courage...
Un chevalier s'élance, il se fraie un passage;
295 Il marche, il court : tout cède à l'effort de son bras
Et les rangs dispersés s'ouvrent devant ses pas.
Il affrontait leurs coups, sans casque, sans armure...

Cette scène, animée et intéressante, plonge le spectateur dans l'anxiété. Ce vers :

300 Et les rangs dispersés s'ouvrent devant ses pas.

est beaucoup plus pittoresque que celui de M. Ancelot :

Des gardes tout à coup les rangs se sont ouverts.

et celui qui suit, *il affrontait leurs coups, sans cas-*

305 *que*, | *sans armure*, nomme d'avance le chevalier [143]
qui vient défendre les Français.

C'est Montfort! A ce cri succède un long murmure.
« Oui, traîtres, ce nom seul est un arrêt pour vous;
Fuyez », dit-il, superbe et pâle de courroux.
310 Il balance dans l'air sa redoutable épée,
Fumante encor du sang dont il l'avait trempée, etc.

C'est vraiment ainsi que doit être écrite la narration tragique; la courte harangue de Montfort vaut mieux que le discours trop long d'Almodan;
315 et Montfort, *superbe et pâle de courroux*, offre une image admirable de grandeur et de vérité. Nous laisserons au lecteur le soin d'achever ce parallèle;] en lisant attentivement les deux tragédies, on reconnaîtra sans peine que les qualités du style
320 de M. Casimir Delavigne sont beaucoup plus éminemment poétiques que celles de la versification de M. Ancelot. [La justice nous force pourtant à dire que des deux narrations que nous venons de rapprocher, celle de Philippe finit mieux que celle
325 d'Elfride. Ces vers sur Raymond :

Il meurt, et devant Dieu, qu'implore son effroi,
Il paraîtra, couvert du pardon de son roi.

sont bien meilleurs que cette imprécation hyperbolique et, qui pis est, usée :

330 Puisse le soleil fuir, et cette nuit sanglante
Cacher au monde entier les forfaits qu'elle enfante!

322-350 *Supprimé*.

Nous ne pouvons achever cet article sans dire un mot de la tragédie de M. D*** (*Louis IX dans les fers*), que l'on a accusé M. Ancelot d'avoir copiée. En ce cas, tout au contraire du vieux conte arabe, ce serait la pièce de cuivre qui se serait changée en pièce d'or dans la poche du voleur. | Nous ne croyons pas que M. Ancelot ait [144] rien pris à M. D*** pour la raison qu'il n'y avait rien à prendre[1].

Si les sujets des *Vêpres siciliennes* et de *Louis IX* étaient encore vierges pour la scène française, la muse épique avait déjà consacré des chants au héros de M. Ancelot. Le P. Lemoyne avait même, dans son épopée de *Saint-Louis*, rappelé en des vers pleins d'une énergie singulière, les déplorables vêpres de Sicile.

Lors sur le mont Gibel, les noires Euménides
Sonnèrent de leurs cors ces vespres homicides
Où tout le sang français fut versé dans un jour.]

Nous ne relèverons pas la manière peu civile dont nos deux jeunes auteurs ont traité l'histoire des temps féodaux; pourrions-nous blâmer quelqu'inexactitude dans des poètes tragiques, lorsqu'il s'agit de siècles déjà si reculés, nous qui voyons chaque jour applaudir et payer le men-

1. [Excepté, peut-être, le personnage du renégat, M. Ancelot prétend l'avoir trouvé dans les mémoires du temps : nous croyons connaître les vieilles Chroniques, et nous n'y avons rien vu de pareil. M. Ancelot nous ferait plaisir en nous indiquant l'endroit où il a puisé l'idée de ce rôle. (C. L.)]

---

355 de siècles déjà reculés

songe dans des historiens qui racontent les événements de nos jours et les faits passés sous nos yeux? Nous demanderons toutefois à M. Ancelot
360 pourquoi il a emprunté à M. D*** le nom tronqué d'*Almodan*. *Almoâdan*, véritable nom du soudan d'Égyte, joignait à cet avantage celui d'être plus harmonieux. Ces hiatus dans les noms propres se rencontrent fréquemment chez ces Grecs dont
365 Horace a dit :

Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui.

Résumons-nous. L'ouvrage de M. C. Delavigne [145]
est supérieur à celui de M. Ancelot, sous presque
370 tous les rapports; aussi a-t-il obtenu un succès de vogue, qui dure encore, tandis que *Louis IX* n'a eu qu'un succès de mode, qui est déjà oublié. Toutefois, soyons justes, l'auteur du dernier acte d'*Abufar* promettait moins; l'auteur de la *Pre-*
375 *mière Messénienne* promettait davantage.

V. [Victor Hugo.]

---

360 pourquoi il a tronqué le nom d'Almodan — 362 joignait à l'avantage d'être plus vrai celui

RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES SUR LES AVANTAGES DE LA MONARCHIE

Par Mme C. de M***

(*Premier article.*)

Le Baile Molino demandant un jour au fameux Ahmed-Pacha pourquoi Mahomet défendait le vin à ses disciples : pourquoi il nous le défend, s'écria le vainqueur de Candie? c'est pour que nous trouvions plus de plaisir à le boire. Et en effet, la défense assaisonne : c'est ce qui donne la pointe à la sauce, dit Montaigne; et depuis Martial, qui chantait à sa maîtresse : *Galla, nega, satiatur amor,* jusqu'à ce grand Caton, qui regretta sa femme quand elle ne fut plus à lui, il n'est aucun point sur lequel les hommes de tous les temps et de tous les lieux se soient montrés aussi souvent les vrais et dignes enfants de la bonne Ève.

Je ne voudrais donc pas qu'on défendît au beau sexe d'écrire; ce serait en effet le vrai moyen de faire prendre la plume à toutes les femmes; bien

---

Deux fragments reproduits dans *Littérature et Philosophie mêlées*, t. I, pp. 44-47 et 107-108. En tête du premier (1-84) le titre : « A propos d'un livre politique écrit par une femme. Décembre 1819. »

14 défendît aux femmes — 15-16 de leur faire prendre la plume à toutes

au contraire, je voudrais qu'on le leur ordonnât expressément, comme à ces savants des universités d'Allemagne qui remplissaient l'Europe de
20 leurs doctes commentaires, et dont on n'entend plus parler, depuis qu'il leur est ordonné de faire un livre au moins une fois par an.

Et en effet, c'est une chose bien remarquable et bien peu remarquée, que la progression effrayante
25 suivant | laquelle l'esprit féminin s'est depuis quel- [146
que temps développé. Sous Louis XIV, on avait des amants et on traduisait Homère; sous Louis XV, on n'avait plus que des amis, et l'on commentait Newton; sous Louis XVI, une femme s'est
30 rencontrée qui corrigeait Montesquieu à un âge où l'on ne sait encore que faire des robes à une poupée. Je le demande, où en sommes-nous? où allons-nous? que nous annoncent ces prodiges? quelles sont ces nouvelles révolutions qui se pré-
35 parent? [Pour moi, à de pareils événements il m'est impossible de me taire; et quelles que puissent être les conséquences de mes paroles, il faut que je parle, et je vais parler.

Je vais donc exposer ici] une idée qui me tour-
40 mente, une idée qui nous a souvent occupés, mes vieux amis et moi, idée si simple, si naturelle, que si une chose m'étonne, c'est qu'on ne s'en soit pas encore avisé dans un siècle où il semble que l'on s'avise de tout, où les récureurs de peuples en sont
45 aux expédients, [où l'on conspire jusque sur les bancs, où l'on pétitionne jusque sur les toits.]

---

21 il leur est enjoint — 22 au moins par an — 27 et l'on — 39 Il y a une idée — 44 et où les récureurs

Je songeais, dis-je, en voyant cette émancipation graduelle du sexe féminin, à ce qu'il pourrait arriver s'il prenait tout à coup fantaisie à quelque forte tête de jeter dans la balance politique cette moitié du genre humain, qui jusqu'ici s'est contentée de régner au coin du feu; d'ailleurs les femmes ne peuvent-elles pas se lasser de suivre sans cesse la destinée des hommes? Gouvernons-nous assez bien pour leur ôter l'espérance de gouverner mieux? aiment-elles assez peu la domination pour que nous puissions raisonnablement espérer qu'elles n'en aient jamais l'envie? En vérité, plus je médite et plus je vois que nous sommes sur un abîme. Il est vrai que nous avons pour nous les canons et les baïonnettes, et que les femmes nous semblent sans grands moyens de révolte. Cela vous rassure, et moi | c'est ce qui m'épouvante. [Je ne saurais [147] dire tous les mauvais rêves que j'ai faits cette nuit, après avoir assisté hier à la représentation des *Petites Danaïdes,* pièce qui, en vérité, peut être d'un fort mauvais exemple.]

On connaît cette inscription terrible placée par Fonseca sur la route de Torre del Greco : *Posteri, posteri vestra res agitur.* Torre del Greco n'est plus; la pierre prophétique est encore debout.

C'est ainsi que je trace ces lignes, dans l'espoir qu'elles seront lues, sinon de mon siècle, du moins de la postérité : il est bon que lorsque les malheurs que je prévois seront arrivés, nos neveux sachent du moins que, dans cette Troie nouvelle, il existait une Cassandre, cachée dans un grenier,

---

52 au coin du feu et ailleurs. Et puis les femmes

rue Quincampoix, n° 4. Et s'il fallait après tout que je dusse voir de mes yeux les hommes devenus esclaves et l'univers tombé en quenouille, je pourrai du moins me faire honneur de ma sagacité; et qui sait? je ne serai peut-être pas le premier honnête homme qui se sera consolé d'un malheur public, en songeant qu'il l'avait prédit.

[Toutefois, que Mme de M... se rassure; elle serait la dernière à qui je voulusse interdire le droit d'écrire. La force de la vérité m'a entraîné, j'ai dû parler pour l'honneur de mon sexe, afin qu'il ne fût pas réduit à subir publiquement un joug dont il s'accommode si bien en particulier. Mais en vérité, dans cette cause, comme dans la plupart de celles où les hommes plaident contre les femmes, c'était encore notre intérêt qui plaidait contre notre plaisir.

On ne lisait déjà plus du temps de Voltaire, et l'on dirait que du nôtre on ne sait plus lire. Cette réflexion, qui m'est suggérée par l'ouvrage de Mme de M... n'y est nullement applicable. Mme de M... ne marque dans l'ignorance du temps que par une honorable exception; son érudition ferait honneur, je ne dirai pas à un homme du siècle des | lumières, mais a un homme du siècle des [148] ténèbres; et en effet, aujourd'hui nous ne sommes plus, comme jadis, plus ou moins savants; nous ne sommes que plus ou moins ignorants. Le professeur prend Caton l'Ancien pour Caton d'Utique, le bachelier prend Titus pour Néron; et comme l'on voit, il y a toujours proportion de talent.

---

78 rue Mézières, n° 10.

Mais si l'érudition de Mme de M... paraît destinée à faire le charme de ses lecteurs, je ne crois pas qu'elle cause moins de tourment à ses critiques. Et en effet, n'est-ce pas un véritable guet-apens que cette malice de ne pas citer les auteurs dont on met en œuvre les idées? Mme de M... pense-t-elle donc que les journalistes aient dans leur tête tous les auteurs dont ils parlent, eux qui ne lisent même pas les ouvrages dont ils rendent compte? Et est-il bien charitable d'exposer ainsi un pauvre homme qui croit pouvoir critiquer en toute conscience, à donner, sur la joue d'un auteur qui se présente comme inconnu, un soufflet à Horace ou à Virgile, comme dit Montaigne; ce qui est très désagréable.

Toutefois, de même que les arguments les plus vrais ont toujours leur côté faux, et les places les mieux défendues leur côté faible, il est arrivé que cette petite ruse que Mme de M... croyait sans doute devoir lui être si utile, et qui devait peut-être réussir auprès des quatre-vingt-dix-neuf centièmes de nos journalistes, par un juste châtiment du ciel, est en quelque sorte avec nous retombée sur elle-même. Et en effet, son ouvrage n'eut pas été plutôt déposé sur le fatal tapis-vert, que le piège fut reconnu tout d'abord, et que c'était à qui, dans le docte aréopage, refuserait de s'en charger; tellement que, nos plus fortes têtes abandonnant la partie, l'ouvrage m'a été adjugé tout d'une voix, à moi pauvre hère, qui ayant passé toute ma vie dans les livres, suis en quelque sorte devenu comme un livre ambulant, et qui n'étais dans le principe chargé que | de la partie mémoire du Conserva- [149]
teur. Or, si les années viennent souvent sans la

science et la sagesse, la science et la sagesse viennent rarement sans les années : cela veut dire que je suis vieux; et comme Mme de M... le sait, plus
145 on est vieux, moins on est galant; moins on est galant, plus on est sincère. Il est vrai que Mme de M... n'a pas beaucoup à craindre de ma sincérité, et que, s'il faut en croire à ma vieille voisine, la politesse des vieillards de notre temps valait
150 encore mieux que la galanterie des jeunes gens d'aujourd'hui.

Et ici, comme je m'aperçois que mes pages se sont insensiblement remplies, et que j'ai consacré à exposer des vérités indispensables un espace que
155 je devais exclusivement à Mme de M..., je dépose la plume, et je déclare que, dans un article long et prochain, je m'occuperai de l'examen approfondi des principes de cette dame. Et, en attendant, comme le mauvais exemple ne m'a pas gâté, je ne
160 ferai pas au lecteur, après l'avoir entraîné jusqu'ici, la méchante plaisanterie de refuser de lui dire ce qu'il attend sans doute avec impatience, ce qui doit servir à fixer son jugement sur le talent de Mme de M..., avant même la lecture de son ouvrage;
165 en un mot, la première chose que l'on demande d'un homme, et la seconde que l'on demande d'une femme, savoir quelles sont ses opinions politiques, et dans quel parti on doit la ranger, puisque nous en sommes venus au point de n'avoir plus que des
170 partis en France.]

Je vous dirai donc, mon cher lecteur, que

---

171 et suiv. Conservé avec certaines suppressions dans la section « *Fantaisies* » p. 107. Daté de février 1819.

ce que veut Mme de M..., c'est ce que tout le monde veut, ce que tout le monde demande, c'est-à-dire du pouvoir pour le Roi et des garanties pour le
175 peuple; [et en cela je ne vous aurais rien dit, si je ne vous affirmais en même temps que ce que veut Mme de M..., elle le veut non seulement de bouche, mais encore de cœur, c'est-à-dire qu'elle est *ultra*.]

Et en cela Mme de M... est bien différente (je ne [150]
180 fais cette remarque que pour la postérité) de certains honnêtes gens de ma connaissance qui professent hautement la même maxime, et qui, lorsqu'on en vient aux applications, se trouvent n'en vouloir réellement, les uns qu'une moitié, les au-
185 tres qu'une autre, c'est-à-dire les uns qu'un peu de despotisme, et les autres que beaucoup de licence, à peu près comme feu mon père, qui avait sans cesse dans la bouche le fameux précepte de l'école de Salerne : *Manger peu, mais souvent*; mais
190 qui n'en admettait que la première partie pour l'usage de sa maison.

B. [Victor Hugo.]

172-173 ce que je veux, c'est ce que tout le monde veut — 179-180 Et en cela, je suis bien différent de certains — 187 comme feu mon grand-oncle — 188 sans cesse à la bouche — 191 de la maison.

SPECTACLES

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DES *COMÉDIENS*

Comédie en cinq actes et en vers, de M. Casimir DELAVIGNE

Les grands talents du premier théâtre, si peu soigneux des plaisirs du parterre, semblaient vouloir faire passer en proverbe que le zèle ne convient qu'à la médiocrité. Le second théâtre travaille avec succès à démentir cette insolente idée; il a prouvé du talent, ce qui est beaucoup; il montre du zèle, ce qui est encore plus. Aux pièces nouvelles qu'il a déjà représentées avec succès, il vient d'ajouter encore les *Comédiens;* et si cet exemple pouvait engager M. le semainier de la Comédie française à voir s'il y a moins d'un pouce de poussière sur tant de pauvres manuscrits inhumés dans les vieux cartons, ce serait peut-être la seule fois où une jalousie d'acteurs aurait été bonne à quelque chose, et ce cas unique offrirait un trait de plus à M. Casimir Delavigne.

Ce n'est pas que ce jeune auteur ait épuisé tous [151] les traits que les comédiens peuvent fournir au ridicule. Son ouvrage, nous l'avouons avec un véritable regret, a été loin de remplir sous ce rapport l'attente des spectateurs. Nous ne deman-

dions pas, à la vérité (comme l'auteur a paru le soupçonner dans un prologue plein d'esprit), une satire avouée et directe du *Voisin*. Le but de la
25 comédie est trop noble pour que nous ayions pu supposer un instant que M. Delavigne descendrait jusque-là. Une grande idée, une idée essentiellement morale devait donner la vie à l'ouvrage de ce jeune homme; l'insolente ingratitude des comé-
30 diens envers les auteurs qui les font vivre est une monstruosité assez remarquable pour mériter les honneurs de la scène, et le tableau qui mettrait sous nos yeux l'arrogance de l'histrion devant le poète serait digne de figurer près de l'*Avare* et du
35 *Misanthrope*, s'il était vrai, c'est-à-dire s'il était révoltant de ridicule. Qu'une muse mordante et sévère eût joint comme accessoires quelques traits sur l'ignorance des jurys comiques, la bassesse des intrigues de coulisses, l'égoïsme des comé-
40 diens voyageurs et la vanité des actrices ambulantes, le despotisme des sociétaires sur les pensionnaires, la tyrannie des acteurs envers les auteurs, et même la haute police exercée par certains grands seigneurs sur les uns et les autres; rien de
45 mieux, et tant pis pour les originaux des portraits si le public en avait signalé quelques-uns, car aussi bien de pareils abus mériteraient d'autres châtiments que des allusions de théâtre. En un mot, il fallait nous montrer les rois de la scène absolu-
50 ment tels qu'ils sont dans leur intérieur, *domestica facta*. Il ne s'agissait pas de lever un coin du rideau, il fallait déchirer la toile, et c'est ce que M. Delavigne n'a point fait, *seu debilior, seu timidior*.

55 Rien n'est comparable à l'ennui de faire une analyse, si ce n'est peut-être l'ennui de la lire. Cependant on ne sau|rait toujours capituler avec [152] les principes; et puisqu'il est de règle de donner un précis des pièces que l'on critique, pour prou-
60 ver que du moins on les a vues, nous allons présenter le plus succinctement possible l'esquisse des *Comédiens,* engageant d'avance le lecteur à ne pas lire ce paragraphe, que nous n'aurons peut-être pas nous-mêmes la patience d'achever.

65 Victor, jeune poète de haute espérance, aime Lucile, jeune actrice d'un rare talent et d'une vertu plus rare encore.

De la beauté, vingt ans, et pas de cachemire !

Granville, brave marin, légataire universel d'un
70 oncle opulent qui l'a chargé de doter une petite cousine, qui n'est autre que l'actrice Lucile, arrive à Bordeaux pour s'éprendre aussi de cette dernière,

Que pourtant il n'a vue
Qu'en payant au bureau sa première entrevue.

75 Lord Pembrock, voyageur anglais, possesseur d'une immense fortune, est, de son côté, devenu en route amoureux de l'intrigante Estelle, camarade de Lucile, soubrette de théâtre et baronne de grands chemins, qui, à l'aide de son faux titre, a
80 fait promettre à son mylord de l'épouser,

Car Lisette a la rage
De couvrir d'un contrat les péchés du bel âge.

Telle est l'avant-scène; voici l'action. On doit

jouer le soir même une comédie de Victor, sur le
85 succès de laquelle est fondé tout son espoir d'épouser Lucile, dont il est aimé. Cependant, par caprice, les comédiens refusent de représenter sa pièce. Voilà l'auteur furieux et désespéré. Or, il advient que Lord Pembrock, grâces aux menées d'une
90 Mme Blinval, rivale d'Estelle, rencontre au foyer la prétendue | baronne, qui, pour se tirer d'embarras [153]
et dissiper la juste surprise de son noble amant, lui persuade qu'elle est l'auteur de la pièce nouvelle qui devait être donnée le soir même, mais
95 qu'elle a retirée par modestie. Là-dessus, Mme Blinval imagine de faire jouer la pièce; l'auteur est circonvenu; encore indigné, il refuse de rendre les rôles. Toutefois le dépit cède à l'amour, et Victor non seulement se laisse fléchir, mais encore il
100 consent à faire, pour l'engager à jouer, quelques démarches auprès du prince de la troupe, le grand Floridore, jeune premier de cinquante ans,

Que son asthme trahit du bas de l'escalier.

Mais Floridore rebute l'auteur; le mot *cheveux*
105 *gris* se trouve dans son rôle :

Cheveux gris déplairait à tous les bons esprits,
Et je ne prétends pas dire : *mes cheveux gris*.

Victor, outré, profite du refus de Floridore pour lui dire en beaux vers des vérités qui le perdraient,
110 si un tiers témoin muet de l'altercation, n'avait assez de courage et d'autorité pour crier à l'histrion, d'une voix impérieuse : *Monsieur jouera*. Ce tiers, c'est le marin Granville, qui, ayant pénétré

dans le théâtre afin d'obtenir quelques renseigne-
115 ments sur sa cousine et l'épouser, si elle en est digne, a appris son amour pour Victor, éprouve et admire le beau caractère de ce jeune poète, lui sacrifie ses prétentions sur Lucile et profite, pour le servir, du titre qu'il avait déjà imaginé de pren-
120 dre pour s'introduire parmi les acteurs, celui d'*inspecteur des troupes comiques*, charge créée nouvellement, et qui impose à l'homme qui en est revêtu, l'obligation de rester inconnu des acteurs qu'il observe. Floridore, près duquel Granville
125 passe en conséquence pour le riche auteur d'une pièce manuscrite reçue par lui le matin même (manuscrit qui, par parenthèse, | n'est qu'un [154] cahier de papier blanc)[1]; Floridore, anéanti, devient aussi plat qu'il était arrogant, et promet de
130 jouer. La représentation commence. Mais lord Pembrock, qu'Estelle croyait à la campagne pour huit jours, a appris que l'on donnait décidément l'ouvrage de sa *Sapho bordelaise*; il est revenu sur ses pas, il a rassemblé ses amis, ameuté les cla-
135 queurs, il veut que la pièce aille aux nues. Tout à coup Estelle paraît sur la scène; il la voit, la reconnaît, découvre toute sa perfidie. Furieux, il vole au foyer. Le poète qu'il y trouve, déjà inquiet sur le sort de sa pièce, tremble qu'il n'en détermine la
140 chute en troublant le jeu de la soubrette. Ici, il y a une scène vraiment comique. Pembrock veut du

1. On a observé que M. Delavigne avait emprunté cette idée à l'auteur de la *Matinée d'un Comédien*, mais l'anecdote étant réellement arrivée à Grandval (et non à Molé), M. Delavigne a pu la mettre en œuvre aussi bien que qui que ce fût. (C. L.)

moins faire siffler la traîtresse Estelle; il s'élance pour sortir; Victor, encore plus alarmé, l'arrête; le lord insiste, le poète persiste; l'Anglais vindi-
145 catif veut s'échapper; le Français, pour le retenir, lui saute à la gorge. En ce moment critique, les comédiens viennent en foule complimenter Victor; sa pièce a réussi et son bonheur est comblé par son mariage avec Lucile.

150 Ce plan bizarre et embrouillé exige autant de critiques que le style mérite d'éloges. Un dialogue, animé et piquant, semé de traits heureux et de pensées épigrammatiques, un rôle entier, rempli de beaux vers (celui de Victor, que David récite avec
155 chaleur, mais trop vite); une correction continuelle, une élégance soutenue placent *les Comédiens* au premier rang sous le rapport du style, parmi les comédies représentées depuis *les Deux Gendres*. Nous allons citer pour preuve de ce que
160 nous avançons, un fragment de l'une des plus jolies scènes. On y trouvera ce | style soigné et ce [155]
dialogue naturel dont nous venons de parler, et de plus, un mérite d'observation rare surtout chez M. Delavigne. Granville a rencontré au foyer,
165 dans l'acteur Belrose, son ancien ami Lebrun, qui l'a d'abord reçu assez lestement. Cependant, sur un mot du rusé marin, l'*artiste* devient rêveur.

BELROSE. Paris vers nous détache un inspecteur
Qui doit porter dans l'ombre un œil observateur;
170 Et pour venger les droits de l'art en décadence,
Foudroyer nos talents dans sa correspondance.
Serais-tu, par hasard?...
— GRANVILLE. Oui, chut! — B. Je le revois,
Cet excellent ami! Va, je pensais à toi.

En lisant ton billet, j'ai pleuré de tendresse,
175 — G. Je te crois : sois prudent.
— B. J'approuve ton adresse,
(*Bas*) Je puis te découvrir d'effroyables abus,
Si tu veux à Paris protéger mes débuts.
— G. Soit : mais tu vas tout dire.
— B. Ah! qu'à cela ne tienne!
— G. Voyons s'il pousse loin la charité chrétienne.
180 — B. Tous les emplois sont nuls, hors celui des valets.
— G. Que tu tiens?
— B. J'ose dire avec quelque succès, etc.

Belrose continue, et trace le portrait de tous ses camarades; le plus plaisant de tous est celui du bon Bernard, oncle de Lucile :

185 C'est un homme fort doux,
De tous les chefs d'emplois il est l'auxiliaire;
Dans Racine Eurybate, Ergaste dans Molière;
De la location il porte le fardeau,
Et frappe les trois coups au lever du rideau.

190 Plus loin, lorsque Belrose a trouvé un billet perdu par lord Pembrock, et adressé à sa baronne, il le montre à l'intrigante Blinval, et il s'établit entre eux le dialogue suivant :

Belrose. Découvrez-vous celle de nos sultanes
195 Où peuvent s'adresser ces douceurs anglicanes?
Mme Blinval. C'est elle! — Vraiment? — Du moins, j'en ai [156]
[l'espoir.
— Mais... — Il faut les brouiller à ne plus se revoir.
— Voilà bien le souhait d'une honnête personne!
— Détrompons son mylord! — Oh! que vous êtes bonne!
. . . . . .
200 ... Que la vengeance est douce aux grandes âmes!
C'est le plaisir des dieux et le bonheur des femmes.

Ces vers sont jolis : nous n'osons affirmer qu'ils soient vrais. En voici d'autres qui ne le sont que trop. Belrose veut inviter tous ses camarades à dîner chez Granville, qu'il leur doit présenter comme auteur.

... Nous serons les deux amphytrions,
Tu feras les frais; moi, les invitations.
Sois dans une heure ici : comme un auteur que j'aime,
Je veux au comité te présenter moi-même.
L'auteur chez qui l'on dîne est sûr d'un beau succès;
Qui dîne avec son juge a gagné son procès.
Tout s'arrange en dînant dans le siècle où nous sommes
Et c'est par des dîners qu'on gouverne les hommes.

A ces vers, qui feront rire tout le monde, excepté peut-être le voisin de M. Colnet, nous ferons succéder ceux-ci qui, récités sur un théâtre où les abus n'ont pas encore eu le temps de s'introduire, ne plairont pas à son *voisin* de la rue de Richelieu.

Oui, par votre indolence,
Le théâtre avili marche à sa décadence.
Que de vieux manuscrits, qui sont encor nouveaux,
Dans vos cartons poudreux ont trouvé leurs tombeaux!
Que d'enfants, inconnus du vivant de leurs pères,
En paraissant au jour sont nés sexagénaires,
Et mutilés par vous, quand vous nous les offrez,
Réduits à votre taille, énervés, torturés,
Ne rendent à l'oubli, qui soudain les réclame,
Que des corps en lambeaux, sans vigueur et sans âme!
Contre tant de dégoûts que peuvent les auteurs?
Désespérés enfin d'un siècle de lenteurs,
Ils ravalent leur muse aux jeux du vaudeville, [157]
Aux tréteaux de la farce, où votre orgueil l'exile.
Ainsi périt en eux, dès leurs premiers essais,
Le germe des beaux vers et des nobles succès.

Ces vers sont pleins de fermeté et de chaleur. Les suivants, adressés au poéte après son succès, ne sont pas moins remarquables, quoiqu'ils aient moins d'éclat.

Toi, retiens bien ceci : Le talent d'un poète
Avorte dans le monde et croît dans la retraité.
Que d'oisifs du bon ton, ardents à t'inviter,
De frivoles devoirs viendront t'inquiéter!
Ne va pas, amoureux d'un brillant esclavage,
Jouer d'homme amusant le triste personnage,
Te travailler sans cesse à saisir l'à-propos,
Et consumer ta verve en stériles bons mots,
Crains les salons bruyants, c'est l'écueil de ton âge;
Nous avons trop d'auteurs qui n'ont fait qu'un ouvrage!

On a beaucoup loué l'introduction parmi les *Comédiens*, d'un certain acteur, nommé Blinval.

Mannequin politique,
Prôneur très roturier de la noblesse antique;
Les nobles, sous Pépin, lui sont tous très connus;
Mais depuis le roi Jean, rien que des parvenus.
Quand on reprit *Mérope*, il sentit quelque honte
A prêter son visage au soldat Polyphonte,
Et tremblait d'avoir dit d'un ton séditieux :
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

Ces vers, assez bien tournés, ne méritaient cependant pas les honneurs du *bis* qu'un troupeau de jeunes sots voulait leur faire obtenir. Nous nous félicitons d'avoir contribué, avec une portion du parterre, bien faible à la vérité, à ce que l'acteur continuât son rôle. Pour ce qui est du personnage en lui-même nous conseillons franchement à M. C.

Delavigne de sacrifier cette pauvre conception. Blinval, froide caricature d'un modèle qui n'existe [158
pas ou ne vaut pas la peine d'être copié, n'est que
270 plat et n'atteint pas au mérite du ridicule. Si ce personnage est destiné à représenter les royalistes, il ne saurait être plus pitoyablement choisi, et la suppression d'un aussi triste rôle ne sera pas une grande perte.

275 La versification des *Comédiens*, parmi ses brillantes qualités, présente toutefois quelques taches que M. Delavigne effacera sans doute. Voici, par exemple, un vers de mauvais goût qui ne peut lui échapper ; il est placé dans la bouche de lord
280 Pembrock :

A table je m'assieds auprès de ma baronne,
Et la Tamise enfin soupe avec la Garonne.

En somme, si le plan des *Comédiens* est compliqué, l'action est nulle, parce que ce qui se fait
285 sur le théâtre, n'est en quelque sorte qu'un épisode de ce qui se passe derrière la scène. M. Delavigne nous promettait un tableau de caractères, il ne nous a offert qu'une galerie de portraits ; il avait à nous montrer les mœurs des comédiens, il ne nous a
290 fait voir que quelques-uns de leurs usages ; il devait dévoiler leurs intrigues, il n'a mis à découvert que leurs tracasseries ; enfin son pinceau n'esquisse que faiblement les ridicules qu'il eût fallu peindre à grands traits ; peut-être n'est-ce pas sa faute. Du
295 reste, nous terminerons par une observation que ses deux ouvrages nous ont mis à même de faire ; nous craignons que M. Delavigne ne soit dépourvu des deux qualités les plus essentielles au théâtre.

Comme auteur tragique, il a du mouvement et
300 manque de sensibilité; comme auteur comique, il a de l'esprit et point de gaieté. *Il semble*, ainsi que le disait ce joyeux et infortuné Scarron, *il semble que cet homme-là n'ait ni entrailles ni rate.*

H. [Victor Hugo.]

REVUE LITTÉRAIRE

TROIS MESSÉNIENNES ROYALISTES

Par M. Jules VALENCE.

La guerre de la Vendée, l'usurpation des cent jours et la persécution des royalistes depuis cette époque, tels sont les sujets des *Trois Messéniennes* de M. Jules Valence. Cet ouvrage se recommande par une diction pure et facile; mais on y chercherait vainement cette élévation de pensées et de sentiments, cette énergie d'expression que semblent exiger des événements de cette nature.

L'auteur, après avoir rappelé le serment que fit l'usurpateur de vaincre ou de mourir, ajoute :

Tu fus témoin de ce parjure,
Plaine de Mont-Saint-Jean, dans ce combat fameux;
Et tu diras un jour à la race future
Qu'il ne sut triompher ni mourir avec eux.

Et plus bas :

Le barbare fuyait! bientôt il s'humilie
Devant le peuple altier, dominateur des mers,
Et sans verser des pleurs il accepte la vie,
Le mépris, la honte et des fers.

Nous ne nous arrêterons point à rendre un compte plus détaillé de l'ouvrage ; nous laisserons à l'auteur le soin de donner lui-même une juste idée de son talent : une simple citation vaut souvent mieux qu'une longue analyse.

L'auteur s'adresse aux royalistes persécutés.

Peut-être confondant le prince et la patrie
Par un funeste aveuglement
Des lâches qui l'avaient trahie [160]
Vous avez poursuivi le juste châtiment :
Imprudents ! Contre qui demandiez-vous vengeance ?
Contre des citoyens qui trahissaient leur foi :
Eh ! ne saviez-vous pas qu'on peut servir la France
En combattant contre son roi ?

F.

M. Marchena, réfugié espagnol, littérateur et poète très distingué, fait imprimer en ce moment, à Montpellier, des traductions et des ouvrages originaux en langue espagnole. Déjà il a publié la traduction des *Lettres persanes*, et il se propose de la faire suivre de celle des *Œuvres historiques de Voltaire*, et des meilleurs ouvrages classiques de toutes les langues modernes. Il annonce en outre qu'il va publier le recueil de ses poésies. Cette entreprise mérite d'être encouragée. M. Marchena est le premier poète espagnol qui ait réussi à transporter dans son idiome natal le style franc et animé de notre grand comique. Il a fait jouer, il y

a une dizaine d'années, sur le grand théâtre de Madrid, et avec succès, la traduction en vers du *Tartuffe*.

---

50 L'abondance des matières nous empêche de parler, dans cette Livraison, de *la Famille Lillers*, roman que publie, par souscription, l'auteur de *l'Observateur au dix-neuvième siècle*. Nous engageons, en attendant, nos lecteurs à prendre con-
55 naissance de cet ouvrage, où l'on retrouve tout l'esprit de M. Saint-Prosper.

CINQUIÈME LIVRAISON

(Février 1820.)

LES DESTINS DE LA VENDÉE

Ode dédiée à M. le Vicomte de Chateaubriand.

« Qui de nous, en posant une urne cinéraire,
N'a trouvé son ami pleurant sur un cercueil?
Autour du froid tombeau d'une épouse ou d'un frère,
Qui de nous n'a mené le deuil[1]? »
— Ainsi sur les malheurs de la France éplorée,
Gémissait la Muse sacrée
Qui nous montra le ciel ouvert,
Dans ces jours où, planant sur Rome et sur Palmyre,
Sublime, elle annonçait les douceurs du martyre
Et l'humble bonheur du désert.

a 1. Quel Français ignore aujourd'hui les Cantiques funèbres? Qui de nous n'a mené le deuil autour d'un tombeau, n'a fait retentir le cri des funérailles? (*Martyrs*, liv. XXIV.)
d C. L.

Publ. en une plaquette de 11 p. sous le même titre. Paris, Boucher, 1819 — Edit. des *Odes* de 1822 : Ode II, sous le titre *A M. le Vicomte de Chateaubriand, la Vendée;* épigr. : « *Ave, Cæsar, morituri te salutant* (Tacite) » — Je cite les variantes de l'édition originale de 1822 (*A*) et de l'édition définitive, Paris, Gosselin, 1829 (*D*)

2 *D* n'a trouvé quelque ami — 8 *D* Dans ces chants, où planant

Depuis, à nos tyrans rappelant tous leurs crimes,
Et vouant aux remords ces cœurs sans repentirs,
Elle a dit : « Dans ces temps, la France eut ses victimes,
Mais la Vendée eut ses martyrs. »
15 — Déplorable Vendée, a-t-on séché tes larmes?
Marches-tu, ceinte de tes armes,
Au premier rang de nos guerriers?
Si l'honneur, si la foi n'est pas un vain fantôme,
Montre-moi quels palais ont remplacé le chaume
20 De tes rustiques chevaliers.

Hélas! tu te souviens des jours de ta misère;
Des flots de sang baignaient tes sillons dévastés,
Et le pied des coursiers n'y foulait de poussière
Que la cendre de tes cités.
25 Ceux-là, qui n'avaient pu te vaincre avec l'épée,
Semblaient, dans leur rage trompée,
Implorer l'Enfer pour appui; [162]
Et, roulant sur la plaine en torrents de fumée,
Le vaste embrasement poursuivait ton armée,
30 Qui ne fuyait que devant lui.

La Loire vit alors, sur ses plages désertes,
S'assembler les tribus des vengeurs de nos rois,
Peuple qui ne pleurait, fier de ses nobles pertes,
Que sur le trône et sur la croix.
35 C'étaient quelques vieillards fuyant leurs toits en flammes,
C'étaient des enfants et des femmes,

---

13 *D* eut des victimes — 14 *D* eut des martyrs — 14 *D ajoute une note :* Allusion à la belle notice sur la Vendée publiée dans le *Conservateur* en 1819 par M. de Chateaubriand. C'est dans l'émotion de cette lecture que l'Ode fut composée et publiée d'abord sous ce titre emphatique et vague : les Destins de la Vendée. — 31 *A sépare par un trait; en D le chiffre* II

Suivis d'un reste de héros;
Au milieu d'eux marchait leur patrie exilée;
Car ils ne laissaient plus qu'une terre peuplée
40 De cadavres et de bourreaux.

On dit qu'en ce moment, dans un divin délire,
Un vieux prêtre parut parmi ces fiers soldats,
Comme un saint, chargé d'ans, qui parle du martyre
Aux nobles anges des combats;
45 Tranquille, en proclamant de sinistres présages,
Les souvenirs des anciens âges
S'éveillaient dans son cœur glacé;
Et racontant le sort qu'ils devaient tous attendre,
La voix de l'avenir semblait se faire entendre
50 Dans ses discours pleins du passé.

« Au delà du Jourdain, après quarante années,
Dieu promit une terre aux enfants d'Israël;
Au delà de ces flots, après quelques journées,
Le Seigneur vous promet le Ciel.
55 Ces bords ne verront plus vos phalanges errantes!
Dieu, sur des plaines dévorantes,
Vous prépare un tombeau lointain :
Votre astre doit s'éteindre, à peine à son aurore;
Mais Samson expirant peut ébranler encore
60 Les colonnes du Philistin.

Vos guerriers périront; mais, toujours invincibles,
S'ils ne peuvent punir, ils sauront se venger;
Car ils verront encor fuir ces soldats terribles
Devant qui fuyait l'étranger.
65 Vous ne mourrez pas tous sous des bras intrépides; [163]
Les uns, sur des nefs homicides,
Seront livrés aux flots mouvants;
Ceux-là promèneront des os sans sépulture,

---

51 *En D :* III.

Et cacheront leurs morts sous une terre obscure,
70 Pour les dérober aux vivants[1].

Et vous, ô jeune chef, ravi par la victoire
Aux hasards de Mortagne, aux périls de Saumur,
L'honneur de vous frapper dans un combat sans gloire
Rendra célèbre un bras obscur.
75 Il ne sera donné qu'à bien peu de nos frères
De revoir, après tant de guerres,
La place où furent leurs foyers;
Alors, ornant son toit de ses armes oisives,
Chacun d'eux attendra que Dieu rende à nos rives
80 Les lis qu'il préfère aux lauriers.

Vendée, ô noble terre! ô ma triste patrie!
Tu dois payer bien cher le retour de tes rois;
Avant que sur nos bords croisse la fleur chérie,
Ton sang l'arrosera deux fois.
85 Mais aussi lorsqu'un jour l'Europe réunie,
De l'arbre de la tyrannie
Aura brisé les rejetons,
Tous les rois vanteront leurs camps, leur flotte immense,
Et, seul, le roi chrétien mettra dans la balance
90 L'humble glaive des vieux Bretons.

Grand Dieu! si toutefois, après ces jours d'ivresse,

a 1. La noble veuve de Lescure emporta le corps de son mari dans sa voiture, et on l'enterra dans un coin obscur,
c pour le soustraire aux outrages et à l'exhumation. (C. L.).

---

91 *En D, une note :* Cette strophe et la suivante renferment sur les actes du ministère d'alors envers les Vendéens, des allusions devenues obscures aujourd'hui, et qui, en 1819, n'étaient peut-être que trop claires pour le repos de l'auteur. Au reste, s'il ne les explique pas ici, c'est qu'il n'y a plus de danger à le faire, et que d'ailleurs ces passages sont trop empreints de colère de parti.

c A, D aux outrages de l'exhumation.

Blessant le cœur aigri du héros oublié,
Une voix insultante offrait à sa détresse
Les dons ingrats de la pitié ;
95 Si sa mère, et sa veuve, et sa fille éplorées,
S'arrêtaient, de faim dévorées,
Au seuil d'un favori puissant, [164]
Rappelant à celui qu'implore leur misère
Qu'elles n'ont plus ce fils, cet époux et ce père
100 Qui croyait leur léguer son sang ;

Si, pauvre et délaissé, le citoyen fidèle,
Lorsqu'un traître enrichi se rirait de sa foi,
Entendait au sénat calomnier son zèle
Par celui qui jugea son roi ;
105 Si, pour comble d'affront, un magistrat injuste,
Déguisant sous un nom auguste
L'abus d'un insolent pouvoir,
Venait, de vils soupçons chargeant sa noble tête,
Lui demander ce fer, sa première conquête,
110 Peut-être son dernier espoir ;

Qu'il se résigne alors. Par ses crimes prospères
L'impie heureux insulte au fidèle souffrant ;
Mais que le juste pense aux forfaits de nos pères
Et qu'il songe à son Dieu mourant.
115 Le Seigneur veut parfois le triomphe du vice,
Il veut aussi, dans sa justice,
Que l'innocent verse des pleurs ;
Souvent, dans ses desseins, Dieu suit d'étranges voies,
Lui, qui livre Satan aux infernales joies,
120 Et Marie aux saintes douleurs. »

Le vieillard s'arrêta. Sans croire à son langage,
Ils quittèrent ces bords pour n'y plus revenir ;
Et tous croyaient couvert des ténèbres de l'âge
L'esprit qui voyait l'avenir.
125 Ainsi, faible en soldats mais fort en renommée,

Ce débris d'une illustre armée
Suivait sa bannière en lambeaux ;
Et ces derniers Français que rien ne put défendre,
Loin de leurs champs détruits et de leur chaume en cendre,
130 Allaient conquérir des tombeaux.

V.-M. Hugo.

ÉPIGRAMME SUR LE DÉFUNT *MERCURE* [165]

Ce livre avec raison arborait les couleurs
Du pourvoyeur des rives sombres ;
Ne guidait-il pas ses auteurs
Où son patron guidait les ombres ?

D. Monières. [Abel Hugo.]

---

129 *A*, *D* Loin de leur temple en deuil — *D donne la date* 1819.

PROSE

LE DUEL DU PRÉCIPICE

POÉSIE ERSE[1]

Je t'atteindrai, je te frapperai de mon épée, et ton crâne me servira dans les festins, dit le Danois.

Mes chiens ont faim, répondit le Saxon; ils demandent du sang, et ce ne sera pas la première fois que mes chiens auront été servis avant le fils de tes aïeux.

Il dit, et il ricane comme un corbeau qui croasse à l'aspect d'un cadavre. Attends-moi seulement, dit le Danois; et il parcourt le bord de l'abîme, cherchant un passage. La place où je t'attends, tu y attendras les vautours, répond le Saxon, toujours immobile et debout dans ses armes.

Mais l'abîme qui les sépare est large et profond; il est semé de rochers, et un torrent roule au fond comme un | tonnerre. C'est en vain que le Danois [166] cherche un passage : il rugit de fureur. Cependant,

1. Ce morceau est traduit d'un ouvrage peu connu en France, publié à Stockholm en 1805 par le savant professeur P. Merner, et intitulé : *Exquisitiones philosophicæ*. (C. L.)

Reproduit dans les *Annales romantiques* de 1823.

à l'aspect du combat des deux barbares, les armées s'arrêtent, les trompettes font silence; les coursiers frappaient du pied la terre, et le sang ruisse-
20 lait le long des piques.

Un sapin était là, un vieux sapin qui avait été abattu par les tempêtes. Les esprits de la nuit l'avaient roulé du haut de la montagne, afin qu'il descendît vers les mers, et qu'il conduisît dans les
25 contrées lointaines les héros, leurs enfants; mais le sapin s'était arrêté sur le bord de l'abîme, sachant qu'il ne verrait jamais de combat plus terrible que celui dont il allait être témoin.

Le Danois s'avance rapidement, plié sous l'hor-
30 rible fardeau; le Saxon, son glaive nu à la main, se tient prêt à s'élancer sur le pont que son ennemi lui prépare. Tout à coup le Danois s'arrête, et le sapin tombe en retentissant sur les deux bords.

35 Ils se sont rencontrés au milieu du pont fragile; ils se sont saisis; ils se tiennent, ils se pressent, pied contre pied, poitrine contre poitrine; tous les deux ils veulent s'enlever et se précipiter dans le gouffre; tous les deux ils sont immobiles : on dirait
40 qu'ils ne combattent que des yeux.

Tout à coup un cri se fait entendre, un cri terrible. Le Saxon a enlevé son ennemi; il le tient entre ses bras au-dessus de sa tête; il le balance en rugissant de triomphe; il va le lancer dans le
45 précipice.

Alors on vit les bergers qui s'étaient enfuis par crainte de la bataille, s'avancer sur le haut des rochers; on entendit les loups hurler dans la solitude des forêts, et l'on aperçut distinctement dans les

50 airs les fantômes emportés par les vents qui se penchaient sur le bord des nuages.

Mais le Danois d'une main a saisi son vainqueur [167] par sa rouge chevelure; de l'autre il le frappe au visage de son poignard. Les cris de joie se chan-
55 gent en cris de détresse. La tête du Saxon se rejette en arrière; il chancelle, le pied lui manque, ils vont tomber.

Épargne-moi, crie-t-il au vaincu. Regagne la terre, répond le Danois. Et le Saxon s'avance,
60 aveuglé par le sang; il marche à pas lents suspendu sur l'abîme, tenant toujours entre ses bras son ennemi qui le guide.

Enfin il a franchi l'abîme; il a mis le pied sur la terre, ils sont sauvés. Tout à coup, emporté par la
65 douleur, il se retourne et veut lancer son ennemi dans le gouffre. Meurs, s'écrie le Danois. Il le frappe; le Saxon frappé chancelle; il tombe et il entraîne le Danois avec lui.

Ils roulent, ils roulent de roc en roc. Bardes,
70 chefs, soldats, tout est accouru sur le bord du précipice. On les voit se saisir, se frapper, se combattre encore. Tout à coup ils arrivent à un endroit où le roc est à pic, ils disparaissent, et on entend leurs corps se briser sur un rocher qui s'avance en
75 esplanade au-dessus du torrent.

Ils restent quelque temps sans mouvement : peu à peu on voit les cadavres se ranimer et se chercher encore à coups de poignard. Arrêtez! criaient les Senécions, les Senécions dont l'aspect doit être
80 assez puissant pour faire rentrer au fourreau les glaives déjà tirés; vaines clameurs : ils se relèvent, ils se frappent, ils se roulent. Tout à coup, chose

horrible! un ours énorme sort de dessous les glaces, il se jette sur les deux guerriers, et, aux cris
85 de toute l'armée, il les entraîne en rugissant dans sa caverne.

E. [Eugène Hugo.]

LA PANHYPOCHRISIADE OU LE SPECTACLE INFERNAL DU SEIZIÈME SIÈCLE

Comédie épique, par M. Népomucène L. LEMERCIER, de l'Académie française.

(Deuxième et dernier article.)

Nous avons annoncé que M. Lemercier avait su mêler des traits d'une grande élévation aux idées les plus singulières. Le dialogue suivant en offre un exemple remarquable.

La bataille de Pavie est commencée; la Mort vient auprès de La Trimouille, et s'adressant à lui :

Vieux La Trimouille, toi, parmi les escadrons,
Au péril qui t'attend tu vas à pas moins prompts.

LA TRIMOUILLE

C'est que tu m'apparais; et mon heure arrivée
M'avertit que ta faux sur ma tête est levée.

LA MORT

Si tu pressens mes coups, que ne sors-tu des rangs ?

LA TRIMQUILLE

Me fais-tu peur ?

LA MORT

Malgré les dehors que tu prends,
Vieillard, de m'éviter n'aurais-tu pas l'envie ?

LA TRIMOUILLE

Non; je sais préférer mon honneur à ma vie.

LA MORT

15 Tu te roidis, brave homme; hélas! qu'en ce moment
Ton courage affecté me sourit tristement!

LA TRIMOUILLE

J'ai toujours sans effroi contemplé ton image. [169]

LA MORT

Oui, telle qu'un fantôme au travers d'un nuage;
Mais lorsque les regards m'envisagent de près,
20 Mon aspect fait frémir; conviens-en?

LA TRIMOUILLE

Moi! jamais.

LA MORT

Je sais qu'à tes pareils ma tête décharnée
De lauriers éclatants se montre couronnée;
La gloire, de son voile, aux regards des héros
Cache les vers hideux qui me rongent les os :
25 On vante mes cyprès; cependant ma présence
Hier à la retraite exhortait ta prudence :
Je t'ai glacé, la nuit, d'un présage odieux;
Ton chien hurlant sembla t'adresser des adieux;
Et ton coursier, l'œil morne, et la tête en arrière,
30 Sent qu'il conduit son maître au bout de sa carrière.
C'en est fait! tes brassards, ta cuirasse d'airain,
Ne pourront de ma faux parer le coup certain :
Va te faire immoler... Un jour ta vieille armure
Sera de ton château l'honorable parure :
35 Mais quand de tes périls je t'accours avertir,
Aux crédules soldats oseras-tu mentir,
Et mener sans pitié sous la mitraille affreuse
Ces jeunes campagnards, milice valeureuse?

Le poète a longtemps parlé, mais on sent que
40 le philosophe a dicté les quatre derniers vers. Ce dialogue est d'ailleurs plein de vérité, et si la Mort n'a pu faire toutes ces réflexions au vieux La Trimouille, il a pu se les faire à lui-même.

L'épisode d'Ugolin, celui de Françoise de Rimini,
45 sont justement admirés. Peut-être le Dante leur doit-il une grande partie de sa gloire ; M. Lemercier aura sans doute | un jour la même obligation [170]
à l'épisode de Candor et de Pulcrine. (9e chant.)

L'armée de Charles-Quint met Rome au pillage ;
50 deux jeunes époux, un vieillard leur père, un enfant leur fils, attendent avec anxiété quel malheur va les frapper dans les calamités générales.

Les portes de leur palais sont brisées par une soldatesque effrénée, les domestiques égorgés.
55 Candor meurt en défendant sa femme et son vieux père ; le vieillard expire, et Pulcrine, la plus malheureuse de sa famille, reste en proie à la brutalité des vainqueurs.

Un voile alors cacha le courroux allumé
60 De la pudeur luttant contre un Mars enfumé :
Scène dont les humains raillent l'horreur extrême,
Et dont l'aspect hideux révolta l'enfer même.

La scène change. Rome est en flammes,

Et l'incendie au loin ondoie avec les flots :
65 Une femme accourait poussant mille sanglots ;
Sa main guide un enfant : elle a fui sa demeure,
Et sur l'arc d'un vieux pont marche, s'arrête et pleure.
C'est Pulcrine et son fils d'un pas épouvanté
Traversant les débris de la vaste cité,

70 Pulcrine qui, fuyant et bourreaux et victimes,
Lève ses yeux frappés de l'image des crimes,
Et sous l'affreux éclat répandu dans les airs,
Paraît une ombre pâle, échappée aux enfers.

Elle cherche à rassurer son fils, que ses regards
75 épouvantent; sa tête se perd, elle oublie son malheur récent, et alors se passe une des scènes les plus terribles qu'on puisse imaginer.

PULCRINE

Ne pleure pas... Tes pleurs importunent ta mère...
Va, va te consoler dans les bras de ton père :
80 Il t'aime, il nous sourit; son aimable bonté [171]
Jamais pour tes erreurs n'eut de sévérité :
C'est pour nous rendre heureux qu'il agit, qu'il respire;
Et quand nous soupirons, sa tendresse en soupire...
N'est-il pas vrai, Candor, modèle de vertu?
85 Cher époux, réponds-moi...

L'ENFANT

Ma mère, où le vois-tu?

PULCRINE

Oui, Candor, hâtons-nous de sortir de la ville.
Ta fidèle équité[1] cherche un séjour tranquille...
La guerre menaçante approche de ces murs.
Nous trouverons aux champs des asiles plus sûrs;
90 Des mœurs de l'âge d'or nous reverrons la trace.
Tu te plais à Tibur, où se plaisait Horace :
L'amour, la poésie, et le doux soin des fleurs,
Sous d'agrestes abris enchanteront nos cœurs.
Viens... faisons à mon père approuver ce voyage :
95 Les vieillards à leur toit sont attachés par l'âge.

1. Hémistiche inintelligible. (C. L.)

L'ENFANT

A qui parles-tu donc ?

PULCRINE

A ton père.....

L'ENFANT

Il est mort.

PULCRINE

Mort ! qui ? perds-tu l'esprit ?... Non, mon enfant, il dort.
Regarde... Pour jamais il dort sur la poussière...
Son corps est tout sanglant, et ses yeux sans lumière ;
100 Ses yeux, hélas ! témoins de mon horrible affront !...

L'idée de la mort de son époux lui rend le sentiment de toute son infortune ; elle ajoute :

Misérable ! où cacher l'opprobre de mon front ?...
Candor, en expirant tu reçus ma promesse... [172]
105 Je ne trahirai point ma gloire et ta tendresse.
L'outrage qui me souille est ignoré de tous,
Et victime après toi de ton amour jaloux,
Dans l'éternel oubli dérobant notre injure...
Vois ces ondes... entends le Tibre qui murmure...
110 La mort qui sous ce pont roule au milieu des flots,
M'ouvre leur vaste lit... C'est là qu'est le repos.

L'ENFANT

Ah ! pourquoi coupes-tu ta belle chevelure,
Ma mère ?

PULCRINE

O longs cheveux ! inutile parure !
La main de mon époux se plut à vous tresser ;
115 C'est autour de mon fils qu'il faut vous enlacer...
Liez d'un nœud fatal et l'enfant et la mère...

Son fils, épouvanté de ces sinistres apprêts, veut s'arracher de ses bras. Elle le retient; et parvenue au dernier degré d'égarement, croyant entendre la
120 voix de son époux, elle se lève.

L'ENFANT

Arrête... Oh! par pitié!...

PULCRINE

Ton père nous appelle,
Elle dit, prend sa course, et, mère trop cruelle,
Dans le fleuve avec lui tout à coup s'élançant,
Pousse un cri vers les cieux et tombe en l'embrassant.
125 On vit longtemps sa robe, en flottant sur les ondes,
Les soutenir luttant sur les vagues profondes,
Leurs mains battre les flots rougis de feux lointains,
Disparaître; et le Tibre engloutit leurs destins.

Ces vers terminent dignement ce bel épisode,
130 qui peut se passer de nos louanges et de nos commentaires.

François Ier meurt victime de la vengeance de l'époux | de la belle Ferronière, vengeance que [173]
M. Lemercier n'a pas craint de personnifier. Char-
135 les-Quint, retiré au couvent de Saint-Just, y fait célébrer son enterrement, et expire ensuite accablé par la tristesse. La toile tombe; la pièce est finie, et les diables se révoltent; les uns sifflent, les autres applaudissent. Le théâtre, détruit par l'anar-
140 chie, s'écroule dans l'abîme et les met tous d'accord.

On sent tout ce qu'un pareil plan offre de bizarre. La sévérité des critiques dont l'ouvrage de M. Lemercier a été l'objet, ne nous laissait plus rien à

145 dire sur le ridicule de quelques endroits du poème, nous avons pensé qu'il n'y avait plus qu'à rendre justice à ce qu'il renferme de beautés.

Nous n'avions pas à hésiter, il fallait décider que l'un de nos poètes les plus distingués était fou, ou 150 bien qu'il avait cherché à le paraître; nous avons pris ce dernier parti, et une seconde lecture de son poème nous a confirmé dans l'opinion que nous avançons.

Lesage raconte, dans sa préface de *Gil Blas,* un 155 trait dont il est bon de se souvenir avant de commencer la lecture de la *Panhypochrisiade,* car celui qui, rebuté par la trivialité de certaines expressions, ou par la bizarrerie de plusieurs scènes, rejetterait l'ouvrage sans le lire, ressemblerait à cet étudiant 160 qui laissa son camarade chercher seul le trésor caché sous l'épitaphe du licencié.

A. [Abel Hugo.]

HISTOIRE GÉNÉRALE DE FRANCE [174]

Par MM. VÉLY, VILLARET, GARNIER et DUFAU, ornée de plus de trois cents gravures. Règne de Charles IX (*suite et fin*), t. XXX[1].

(*Premier article.*)

Chez les anciens, l'occupation d'écrire l'histoire était le délassement des grands hommes; c'était Xénophon, chef des dix mille; c'était Tacite, prince du sénat. Chez les modernes, comme les grands
5 hommes ne savaient pas lire, il fallut avoir recours à des savants, c'est-à-dire à des gens qui n'étaient savants que parce qu'ils étaient restés toute leur vie étrangers aux intérêts de ce bas monde.

Il est à remarquer que les premiers historiens
10 anciens écrivirent d'après des traditions, et les premiers historiens modernes, d'après des chroniques.

Les anciens, écrivant d'après des traditions, sui-

1. A Paris, chez Desray, libraire, rue Hautefeuille, n° 4. (C. L.)

Dans *Littérature et Philosophie mêlées*, 2 fragments (1-78 et 208-267) et une phrase détachée (273-276).

1-78 En tête de *Littérature et Philosophie mêlées*, t. I, p. 5-10. — 2 des grands hommes historiques — 5 les grands hommes historiques — 5-7 fallut que l'histoire se laissât écrire par des lettrés et des savants, gens qui n'étaient savants et lettrés que — 8 monde, c'est-à-dire à l'histoire. | De là, dans l'histoire, telle que les modernes l'ont écrite, quelque chose de petit et de peu intelligent. | Il est à remarquer

virent cette grande idée morale, qu'il ne suffisait
15 pas qu'un homme eût vécu, ou même qu'un siècle eût existé, pour qu'il fût de l'histoire, mais qu'il fallait encore qu'il eût légué de grands exemples à la mémoire des hommes. Voilà pourquoi l'histoire ancienne ne languit jamais; elle est ce qu'elle doit
20 être, le tableau raisonné des grands hommes et des grandes choses, et non pas, comme on l'a voulu faire de nos temps, le registre de vie de quelques hommes, ou le procès-verbal de quelques siècles.

Les historiens modernes écrivant d'après des
25 chroniques, ne virent dans leurs livres que ce qui y était déjà : des faits contradictoires à rétablir et des dates à concilier; ils écrivirent en savants, s'occupant beaucoup des faits et rarement des conséquences, ne s'étendant pas sur les événe-
30 ments d'après l'intérêt moral qu'ils étaient susceptibles de pré|senter, mais d'après l'intérêt de [175] curiosité qui leur restait encore, eu égard aux événements de leur siècle. Voilà pourquoi la plupart de nos histoires commencent par des abrégés
35 chronologiques et se terminent par des gazettes.

On a calculé qu'il faudrait huit cents ans à un homme qui lirait quatorze heures par jour, pour lire seulement les ouvrages écrits sur l'histoire qui se trouvent à la Bibliothèque royale; et parmi ces
40 ouvrages, il faut en compter plus de vingt mille, la plupart en plusieurs volumes, sur la seule Histoire de France, depuis MM. Royou, Fantin-Désodoards et Anquetil, qui nous ont donné des histoires com-

---

22 de notre temps — 25 dans les livres que ce qui y était : des faits — 43 qui ont donné

plètes, jusqu'à ces braves chroniqueurs Froissard,
45 Comines et Jean de Troie, par lesquels nous savons que *ung tel jour le roi estait malade* et qu'*ung tel autre jour ung homme se noya dans la Seine.*

Or, parmi ces ouvrages, on sait ou on ne sait pas qu'il en est quatre généralement connus sous
50 le nom des quatre grandes histoires de France, celle de Dupleix qu'on ne lit plus; celle de Mézeray qu'on lira toujours, non pas parce qu'il est aussi exact et aussi vrai que Boileau l'a dit pour la rime, mais parce qu'il est original et satirique, ce
55 qui vaut encore mieux pour des lecteurs français; celle du père Daniel, jésuite, fameux par ses descriptions de batailles, qui a fait en vingt ans une histoire qui n'a d'autre mérite que l'érudition, et dans laquelle le comte de Boulainvilliers ne trouvait
60 guère que dix mille erreurs; et enfin celle de Vély et continuateurs, dont nous allons nous occuper.

« Il y a des morceaux bien faits dans Vély, a dit Voltaire dont les jugements sont précieux; on lui doit des éloges et de la reconnaissance; mais il
65 faudrait avoir le style de son sujet, et pour faire une bonne Histoire de France, il ne suffit pas d'avoir du discernement et du goût. »

Villaret, qui avait été comédien, écrit d'un style pré|tentieux et ampoulé; il fatigue par une affec- [176]
70 tation continuelle de sensibilité et d'énergie; il est souvent inexact, et rarement impartial. Garnier,

---

45 Jean de Troyes — 46 et que *ung* — 48 Parmi ces ouvrages, il en est — 52 non parce qu'il — 58 histoire où il n'y a — 60-61 celle de Vély continuée par Villaret et par Garnier 62 dit Voltaire

plus raisonnable, plus instruit, n'est guère meilleur écrivain; sa manière est terne, son style lâche et prolixe; il n'y a entre lui et Villaret que la différence du médiocre au pire; et si la première condition de vie pour un ouvrage doit être de se faire lire, le travail de ces deux auteurs peut être à juste titre regardé comme non avenu.

[M. Dufau ne s'est pas laissé épouvanter, nous ne dirons pas par la force, mais par la faiblesse des talents auxquels on lui proposait d'associer le sien; il est bien supérieur à ses devanciers, même à Vély; son style est clair, rapide, concis et presque toujours élégant; sa narration est animée; ses descriptions ne manquent ni de chaleur ni de coloris; ses recherches sont solides, sa critique judicieuse et impartiale; en un mot, son ouvrage annonce un vrai talent. Nous croirons devoir lui donner plusieurs conseils; mais le premier, c'est de refaire le travail de Villaret et de Garnier, qui réellement fait disparate avec le sien.

73-74 style est lâche et prolixe. Il n'y a entre Garnier et Villaret — 78 *L. et Ph. ajoute deux paragraphes nouveaux :* « Au reste, écrire l'histoire d'une seule nation, c'est œuvre incomplète, sans tenants et sans aboutissants, et par conséquent manquée et difforme. Il ne peut y avoir de bonnes histoires locales que dans les compartiments bien proportionnés d'une histoire générale. Il n'y a que deux tâches dignes d'un historien dans ce monde : la chronique, le journal ou l'histoire universelle. Tacite ou Bossuet. | Sous un point de vue restreint, Comines a écrit une assez bonne histoire de France en six lignes : « Dieu n'a créé aucune chose en ce monde ny hommes, ny bestes, à qui il n'ait fait quelque chose son contraire, pour la tenir en crainte et en humilité. C'est pourquoi il a fait France et Angleterre voisines. »

Dans ce premier article, nous examinerons M. Dufau sous le rapport du style; dans le second, nous l'examinerons comme historien.

95 Après avoir rapidement retracé les premières années de la régence, la mauvaise administration de Catherine, son isolement au milieu des partis, la renaissance des troubles, l'auteur arrive à cette fameuse fuite de Meaux, qui eut une si grande in-
100 fluence sur le reste de la vie de Charles IX, alors que la cour est sur le point d'être enlevée par le prince de Condé, et qu'elle n'est sauvée que par l'intrépidité des Suisses. Anquetil n'a vu là qu'une circonstance en faveur des catholiques sur laquelle
105 il fallait rapidement passer; Mézerai n'y a vu que le désarroi des femmes de la cour, forcées de fuir au milieu des soldats, et le père | Daniel, qu'une [177] marche par bataillon carré; M. Dufau nous trace un véritable tableau de caractère; on reconnaît
110 déjà la manière des anciens.

« A minuit donc ces étrangers, commandés par le colonel Pliffer, homme intrépide et bon officier, qui avait promis sur sa tête qu'il ramènerait le roi sain et sauf dans sa capitale, vinrent se ranger au-
115 tour de la demeure royale. Malgré la fermeté et le dévouement qu'ils témoignaient, on était loin d'être tranquille. Le roi laissait voir une sombre indignation d'être obligé de fuir devant ses sujets; la reine-mère paraissait inquiète : un secret effroi
120 avait gagné tous les cœurs. Le vieux connétable seul ne démentait pas cette fermeté qu'il avait toujours montrée dans le péril.

« Cependant, à la lueur des torches, on se dispose à partir. Les Suisses reçoivent au milieu

d'eux le roi, la reine-mère, les princes et le nombreux cortège des filles de la reine. Ils marchent avec gaieté, enseignes déployées, etc. »

L'auteur peint avec les mêmes couleurs la bataille de Saint-Denis et celle de Jarnac, où périt le prince de Condé; il évite de tracer le portrait de ce grand homme; il se contente de le peindre par le témoignage des historiens; et en effet il était difficile de faire autrement, après le portrait si original et si vrai que nous en a laissé Mézerai : *Ainsi mourut Louis de Bourbon, prince de Condé, ce grand ennemi de la messe*, etc. Il est à remarquer que Mézerai, qui, comme on sait, était buveur et cynique, conserve son caractère dans toute son histoire; il est piquant, mais il n'intéresse jamais; il n'a ni chaleur, ni énergie; il est toujours en dehors des événements; quelque sujet qu'il traite, fêtes, guerres ou massacres, il rappelle toujours ce vers de Segrais :

Un vieux faune en riait dans sa grotte sauvage.

Mais le morceau où M. Dufau nous semble avoir [178] développé le plus de chaleur, le plus d'énergie, en un mot le plus de talent de style, c'est la description de la Saint-Barthélemy. Dans un sujet aussi usé, il était difficile de trouver des couleurs nouvelles. Cependant nous ne croyons pas que, dans aucun des historiens qui ont décrit cette nuit terrible, il se rencontre un début aussi vif et aussi animé que celui-ci : « Aussitôt on vole à Saint-Germain-l'Auxerrois, situé plus près du Louvre que le Palais, où l'on ne devait sonner que vers la pointe du jour. Bientôt le sinistre tocsin donne le signal

des fureurs. A ce bruit, les soldats embusqués se rassemblent, des lumières paraissent tout à coup aux fenêtres; on tend des chaînes dans les rues, 160 les armes brillent, un long cri de mort se fait entendre. »

L'auteur continue la description de cette nuit fatale. Il peint la mort de Coligny; il ne paraît pas adopter l'opinion que le vieillard ait été aban- 165 donné de ses serviteurs après qu'il leur eut dit ces paroles : « Mes amis, sauvez-vous, que ma mort ne fasse qu'une veuve. » Il rapporte ces derniers mots au Bohémien *Dianowitz :* « Jeune homme, tu devrais respecter mes cheveux blancs. » Cepen- 170 dant le corps de l'amiral est jeté par les fenêtres; le duc de Guise vient le contempler; il foule aux pieds le cadavre. L'auteur continue :

« Peut-on retracer sans frémir le tableau qu'offre alors cette malheureuse ville? Des troupes force- 175 nées parcourent les rues. Le son des cloches, les coups de feu, les vociférations fanatiques, les gémissements des victimes se mêlent et retentissent dans l'air. On enfonce les portes, on poursuit les malheureux protestants désarmés et à demi-nus 180 jusque sur les toits. Les femmes, après avoir assouvi la féroce brutalité du soldat, sont massacrées. On égorge les enfants dans leur berceau. | Le [179
sang ruisselle dans les rues. La ville entière n'offre plus qu'une vaste scène de carnage. »

185 Et toute la description est écrite avec une pareille vigueur. L'auteur la termine par le beau trait de Vesins, qui, sous prétexte d'égorger lui-même son ennemi, le tire des mains des soldats, le fait monter à cheval, le mène en lieu de sûreté, et le quitte

190 en lui adressant ces héroïques paroles : *Je n'ai pas voulu me venger en assassin, mais en brave; quand vous voudrez, nous viderons notre querelle en gentilshommes.*

On remarqua comme une des singularités de 195 cette nuit terrible, à ce que rapporte d'Aubigné, que dans une si grande multitude de vaillante noblesse, aucun ne mourut l'épée à la main, si ce n'est Guerchi, et qu'aucune maison ne se fit forcer si ce n'est celle d'un avocat nommé Taverni, qui 200 fit faire des balles avec sa vaisselle, et qui, lorsque les munitions lui manquèrent, fit ouvrir les portes, et se précipita de lui-même au milieu des massacreurs.

On raconte, dit Mézerai, qu'on vit poignarder 205 un enfant qui se jouait à la barbe de celui qui le tua, et qu'une bande de petits garçons en traîna un autre à la rivière.]

Les descriptions de batailles de M. Dufau sont bien supérieures aux tableaux confus et sans 210 couleur que nous a laissés Mézerai, et aux interminables bulletins du père Daniel; toutefois, il nous permettra de lui faire une légère observation, dont nous croyons qu'il pourra profiter dans la suite de son ouvrage. Si M. Dufau s'est rappro- 215 ché de la manière des anciens, il ne s'est pas encore assez dégagé de la routine des historiens mo-

---

208-267 *Littérat. et Philos. mêlées*, sous le titre : A un historien, t. I, p. 27.

208 Vos descriptions de batailles sont bien — 212 Toutefois, vous nous permettrez une observation — 213 que vous pourrez profiter — 214 votre ouvrage. Si vous vous êtes rapproché — 215 vous ne vous êtes pas

dernes; il s'arrête trop aux détails, et ne s'attache pas assez à peindre les masses. Que nous importe, en effet, que Brissac ait exécuté une charge contre
220 d'Andelot, que Lanoue ait été renversé de cheval, et que Montpensier ait passé le ruisseau? La | plu- [180]
part de ces noms qui apparaissent là pour la première fois dans le cours de l'ouvrage, jettent de la confusion dans un endroit où l'auteur ne saurait
225 être trop clair, et lorsqu'il devrait entraîner par une succession rapide de tableaux. L'esprit s'arrête à chercher à quel parti tels ou tels noms appartiennent, pour pouvoir suivre le fil de l'action. Ce n'est point ainsi qu'en usait Polybe, et après lui
230 Tacite, les deux premiers peintres de batailles de l'antiquité. Ces grands historiens commencent par nous donner une idée exacte de la position des deux armées, par quelque image sensible tirée de l'ordre physique : l'armée était rangée en demi-
235 cercle, elle avait la forme d'un aigle aux ailes étendues; ensuite viennent les détails. Les Espagnols formaient la première ligne, les Africains la seconde, les Numides étaient jetés aux deux ailes, les éléphants marchaient en tête, etc... Mais,
240 nous le demandons à M. Dufau lui-même, si nous lisions dans Tacite : Vibulenus exécute une charge contre Rusticus, Lentulus est renversé de cheval, Civilis passe le ruisseau, il serait très possible que ce petit bulletin eût paru très clair et
245 très intéressant à ses contemporains, mais nous doutons fort qu'il eût trouvé le même degré de

---

217 vous vous arrêtez trop... et vous ne vous attachez pas — 225 entraîner l'esprit par — 226 Le lecteur s'arrête — 240 nous vous le demandons à vous-même — 245 aux contemporains

faveur auprès de la postérité, et c'est une erreur dans laquelle sont tombés la plupart des historiens modernes; l'habitude de lire les chroniques leur rend familiers les personnages inférieurs de l'histoire qui ne doivent point y paraître; le désir de tout dire, lorsqu'ils ne devraient dire que ce qui est intéressant, les leur fait employer comme acteurs dans les occasions les plus importantes : de là vient qu'ils nous donnent des descriptions qu'ils comprennent fort bien, eux et les érudits, parce qu'ils connaissent les masques, mais dans lesquelles la plupart des lecteurs, qui ne sont point obligés d'avoir lu les chroniques pour pouvoir lire l'histoire, ne voient guère autre chose que des noms et de l'ennui. En général, il ne | faut dire à [181] la postérité que ce qui peut l'intéresser; et pour intéresser la postérité, il ne suffit pas d'avoir bien exécuté une charge, ou d'avoir été renversé de cheval, il faut avoir combattu de la main et des dents comme Cynégire, être mort comme d'Assas, ou avoir embrassé les piques, comme Vinkelried.

[Nous le répétons, nous ne faisons pas cette observation à M. Dufau comme un reproche, mais comme un encouragement; non, pour qu'il change sa manière d'écrire, mais pour qu'il s'abandonne avec plus d'assurance à ses propres idées. M. Dufau a du talent,] il ne doit donc reculer devant aucune difficulté; il fallait de petites armes aux hommes ordinaires; aux grands athlètes, il leur fallait les cestes d'Hercule. E. [Victor Hugo]

273-276 Phrase conservée dans *Littérat. et Philos. mêlées*, t. I, p. 192 — 273 L'homme de génie ne doit reculer

TROIS MESSÉNIENNES SUR LES MALHEURS DE LA FRANCE, AUGMENTÉES DE DEUX ÉLÉGIES SUR LA VIE ET LA MORT DE JEANNE D'ARC.

Par M. Casimir DELAVIGNE.

Depuis que la littérature est devenue le domaine de la politique, on ne peut mettre au jour un ouvrage qu'il ne soit aussitôt adopté par un parti et repoussé par l'autre. L'auteur, tour à tour porté
5 au ciel ou abaissé jusqu'à terre, proteste vainement contre les arrêts passionnés et contradictoires de ses juges. Il est condamné à supporter à la fois l'humiliation des éloges les plus exagérés et le dégoût des critiques les plus injustes.

10 Tel a été le sort du jeune auteur dont nous nous occupons. En publiant ses poésies, il a ouvert l'arène aux passions et aux clameurs des partis. C'est à nous de venger M. C. Delavigne des jugements exagérés dont il a été l'objet, et de faire en-
15 tendre, au milieu de tant d'excès, le langage de la vérité. Notre jugement ne peut être suspect; | tout, [182]
à l'égard de M. C. Delavigne, nous fait une loi de l'impartialité. Ce jeune poète est dans les rangs des libéraux, et nous sommes royalistes; il a du
20 talent, et nous avons fait serment d'être justes. Ainsi placés entre nos opinions et notre conscience, notre choix n'a pu être un instant douteux.

Les *Trois Messéniennes* de M. C. Delavigne et

25 ses *Élégies sur Jeanne d'Arc*, jouissent d'une réputation méritée. Ce qui constitue le principal mérite de ces pièces, c'est une expression poétique, des tours vifs et énergiques, et une élégance soutenue. La première *Messénienne* sur la bataille de 30 Waterloo nous a semblé supérieure à toutes les autres, même à la seconde sur la dévastation du Musée, bien que dans celle-ci l'auteur, en alliant à une foule d'images gracieuses des tableaux tracés avec force, ait fait preuve d'une rare flexibilité de 35 talent. Les trois autres pièces, quoique inférieures aux deux premières, ne sont pas indignes de leur auteur; on y reconnaît toujours M. C. Delavigne. On pourrait les comparer à cinq sœurs charmantes, qui, sans se ressembler parfaitement, 40 ont toutes cependant, dans l'ensemble de la physionomie, cet air de famille qui convient à des sœurs.

Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

45 Le début est plein de noblesse :

Ils ne sont plus, laissez en paix leur cendre;
Par d'injustes clameurs ces braves outragés
A se justifier n'ont pas voulu descendre;
Mais un seul jour les a vengés :
50 Ils sont tous morts pour nous défendre.

Il peint ainsi leur mort héroïque :

Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
O douleur! quel spectacle à mes yeux vient s'offrir?
Le bataillon sacré, seul devant une armée, [183]
55 S'arrête pour mourir.

Dans la strophe suivante, la noblesse de la pensée est encore relevée par la noblesse de l'expression :

Le destin des combats
Leur devait, après tant de gloire,
Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas,
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire.

Nous sommes sûrs que les suivants seront entendus; ils sont l'expression d'une âme toute française :

Étouffons le flambeau des guerres intestines.
Soldats, le Ciel prononce, il relève les lis :
Adoptez les couleurs du héros de Bovines,
En donnant une larme aux drapeaux d'Austerlitz.

Voulons-nous maintenant des peintures gracieuses; ouvrons la seconde *Messénienne* :

Le deuil est aux bosquets du Guide,
Muet, pâle, et le front baissé,
L'Amour que la guerre intimide,
Éteint son flambeau renversé.
Des Grâces la troupe légère
L'interroge sur ses douleurs;
Il leur dit, en versant des pleurs :
« J'ai vu Mars outrager ma mère. »

Et plus bas :

Versant sur un beau corps sa clarté caressante,
A travers le feuillage, un faible et doux rayon
Porte les baisers d'une amante
Sur les lèvres d'Endymion.

Nous avons déjà fait pressentir notre opinion sur les deux élégies de Jeanne d'Arc. Le jugement que nous en porterons | sera tel qu'on doit l'atten- [184] dre de lecteurs que les *Messéniennes* ont rendus sévères. Nous pensons que la peinture des malheurs de la vierge héroïne demandait une teinte de tristesse et de mélancolie, une sensibilité vraie, qualité précieuse que M. C. Delavigne ne possède pas à un haut degré. Ce jeune poète, doué d'une imagination vive et brillante, surprend le lecteur, mais l'attendrit rarement.

Il représente Jeanne d'Arc montant sur le bûcher :

Tranquille elle y monta; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Bien, fort bien jusqu'ici; mais pourquoi l'auteur, au lieu de se livrer ensuite à des exclamations qui glacent tout, n'a-t-il pas suivi cette première idée, pourtant si juste, si naturelle, de mettre Jeanne d'Arc en scène, et de laisser à cette infortunée le soin de nous attendrir elle-même sur ses malheurs. Il nous semble que Jeanne d'Arc eût touché tous les cœurs, si le poète l'eût représentée pleurant sur un père, une mère délaissée, pleurant sur une vie que tant de souvenirs et tant d'espérances lui rendaient chère, et pourtant sitôt et si cruellement moissonnée.

Après avoir rendu un juste hommage au talent de M. C. Delavigne, qu'il nous soit permis de lui

adresser quelques reproches sur le choix de ses sujets. Les victimes du désastre de Waterloo méritent sans doute notre pitié et nos regrets; mal-
120 heur à quiconque refuserait ce dernier tribut à des frères qui, pour être rebelles, ne tombèrent pas sans honneur. Mais si l'égarement de ces braves, que leur mort même n'absoudra point devant l'inflexible histoire, est digne de nos larmes, il ne
125 l'est point de nos éloges. M. C. Delavigne en conviendra sans peine; il paraît même | l'avoir senti. [185]
Nous pensons que c'est en effet par un secret sentiment des convenances que ce jeune poète, après avoir célébré la gloire contemporaine, si toutefois
130 la gloire est là où n'est point la fidélité, l'a associée dans ses chants à celle des anciens jours, que la trahison ne ternit jamais.

S.

LA FAMILLE LILLERS
OU SCÈNES DE LA VIE

Par A.-J.-C. SAINT-PROSPER, auteur de l'*Observateur au dix-neuvième siècle*, tome premier[1].

Celui qui, tourmenté du généreux démon de la satire, prétend dire des vérités dures à son siècle, doit, pour mieux terrasser le vice, attaquer en face l'homme vicieux; pour le flétrir, il doit le nommer; mais il ne peut acquérir ce droit qu'en se nommant lui-même : de cette manière, il s'assure en quelque sorte la victoire, car plus son ennemi est puissant, plus il se montre courageux, et la puissance recule toujours devant le courage; d'ailleurs la vérité veut être dite à haute voix, et une médisance anonyme est peut-être plus honteuse qu'une calomnie signée. Il n'en est pas de même du moraliste paisible qui ne se mêle dans la société que pour en observer en silence les ridicules et les travers, le tout à l'avantage de l'humanité. S'il examine les individus en particulier, il ne critique

1. On souscrit pour cet ouvrage, à raison de 2 fr. 50 par volume, chez M. Pichard, quai de Conti, n° 5, et Everat, rue du Cadran, n° 16. (C. L.)

Dans *Littérature et Philosophie mêlées*, deux fragments (1-47 et 82-96).

1-47 *Littérat. et Philos. mêlées*, t. I, p. 124, sous le titre : *Satiriques et moralistes*.

8 courageux, lui, et la puissance...

que l'espèce en général ; l'étude à laquelle il se livre est donc absolument innocente, puisqu'il cherche à guérir tout le monde sans blesser per-
20 sonne. Cependant, pour remplir avec fruit son utile fonction, sa première précaution doit être de garder l'*incognito*. Quelque bonne opinion que nous ayons de | nous-mêmes, il y a toujours en [186
nous une certaine conscience qui nous fait consi-
25 dérer comme hostile la démarche de tout homme qui vient scruter notre caractère. Cette conscience est celle de

L'endroit que l'on sent faible, et qu'on veut se cacher.

Aussi, si nous sommes forcés de vivre avec celui
30 que nous regarderons comme un importun surveillant, nous envelopperons nos actions d'un voile de dissimulation, et il perdra toutes ses peines. Si au contraire nous pouvons l'éviter, nous le ferons fuir de tout le monde, en le dénonçant comme un
35 fâcheux. Le philosophe observateur, à la manière des acteurs anciens, ne peut remplir son rôle s'il ne porte un masque. Nous recevrons fort mal le maladroit qui nous dira : Je viens compter vos défauts et étudier vos vices; il faut, comme dit
40 Horace, qu'il *mette du foin à ses cornes,* autrement nous crierons tous *haro!* et celui qui se charge d'exploiter le domaine du ridicule, toujours si vaste en France, doit se glisser plutôt que se présenter dans la société, remarquer tout sans se faire remar-
45 quer lui-même, et ne jamais oublier ce vers de Mahomet :

Mon empire est détruit, si l'homme est reconnu.

[C'est peut-être pour avoir négligé ces précautions, que l'ingénieux auteur de l'*Observateur au dix-neuvième siècle* nous présente aujourd'hui un
50 ouvrage inférieur à son premier écrit, pour la partie de l'observation, quoiqu'il lui soit supérieur sous quelques autres rapports. M. Saint-Prosper devait éviter de se nommer, et surtout de prendre, comme il le fait dans sa spirituelle préface, le titre dange-
55 reux d'*Eternel observateur du dix-neuvième siècle*. M. Saint-Prosper est perdu. Désormais, grâces à son imprudence manifeste, le voilà sûr de ne plus rencontrer que des ignorants pétris de modestie, des professeurs qui s'exprimeront en français, des
60 garçons de bureau pleins d'affabi|lité, des ban- [187]
quiers aussi ennemis des richesses que Sénèque, et des jeunes filles qui parleront vertu comme de petits Sallustes, ou comme l'Emilie de son roman nouveau. (Chap. v, p. 78.)

65 Toutefois, qu'il ne se laisse pas décourager par des obstacles qu'il s'est créés lui-même; qu'il continue à nous représenter LES SCÈNES DE LA VIE dans un style original et piquant; qu'il assaisonne ses récits, comme il l'a fait jusqu'ici, de réflexions
70 amusantes et de digressions spirituelles; qu'il ajoute, dans les livraisons suivantes, à ses qualités ordinaires le mérite d'une action vive et d'un intérêt soutenu; et puisse la foule des souscripteurs qui viendront s'inscrire chez Everat et Pichard,
75 pour LA FAMILLE LILLERS, faire croire au passant qu'il s'agit de relever une baraque démolie, ou de soulager un pauvre millionnaire frappé de 200 fr. d'amende!

Tels sont nos vœux : que M. Saint-Prosper

80 écoute aussi un moment nos critiques. Nous l'engageons à écrire d'une manière plus correcte;] il n'y a plus rien d'original aujourd'hui à pécher contre la grammaire. M. de Pradt nous a lassés de cette originalité-là. Nous croyons encore que 85 M. Saint-Prosper possède assez de ressources en lui-même pour éviter de tirer parti des petits détails, genre qui montre de la recherche et de l'affectation. Il faut laisser ces puériles moyens d'amuser à ces gens qui mettent des intentions dans une 90 virgule, et des réflexions dans un trait suspensif, font de l'esprit sur tout et de l'érudition sur rien, et dernièrement encore, à propos de ces piqueurs qui ont alarmé tout Paris, remirent sur la scène les hommes de tous les siècles et de tous les pays, 95 depuis Caligula qui piquait les mouches, jusqu'à Don Quichotte, qui piquait les moines.

[C'est un point qui n'est pas encore éclairci, de savoir si, lorsqu'un journaliste ne peut faire qu'une citation, il doit la choisir de manière à motiver 100 ses critiques, ou de façon à | justifier ses éloges. [188 Nous ne prétendons pas décider la question ; pour le cas actuel, les lecteurs feront ce qu'ils voudront de nos critiques, ils nous croiront sur parole s'ils veulent, ou ne nous croiront pas du tout, ce qui 105 ne nous fera pas moins de plaisir qu'à M. Saint-Prosper lui-même ; mais nous ne serons pas aussi indifférents sur la foi qu'ils doivent ajouter à nos

---

82-96 *Littérat. et Philos. mêlées*, t. I, p. 149.

83 Beaucoup d'écrivains nous ont lassés — 84-86 cette originalité-là. Il faut aussi éviter de tirer — 92 et qui dernièrement encore

éloges. Le prologue du chap. VII du roman que nous annonçons, convaincra nos lecteurs que nos
110 louanges n'ont pas été plus grandes que le mérite du livre.

« Je ne puis m'empêcher de gémir sur la déplorable condition des sages ici-bas. Il semble que le destin jaloux de la perfection à laquelle ils veu-
115 lent atteindre, ne soit occupé qu'à les placer dans des circonstances propres à démentir la sublimité de leurs doctrines. Ainsi un philosophe de l'antiquité[1] ose-t-il nier la douleur, à l'instant il est saisi de la goutte. L'austère Caton veut-il prouver
120 à sa république l'excellence du désintéressement; celle-ci, qu'il étourdissait depuis longtemps, l'envoie gouverner Chypre, et voilà que, malgré lui, il devient presque aussi riche qu'un ministre des finances, chargé de négocier des emprunts.
125 Un seul souverain[2] a la bonne pensée de faire un livre contre les conquêtes injustes : au moment même où toutes les fortes têtes de l'Europe sont dans l'extase, il est condamné, par l'intérêt de son peuple, à voler une province, que depuis il n'a
130 jamais trouvé l'occasion de rendre. D'après des autorités aussi imposantes, mes lecteurs voudront bien pardonner à M. de Lillers, si quelquefois il paraît en contradiction avec ses théories ; ils examineront surtout, avant de décider, si ce n'est pas
135 par un attachement trop scrupuleux à ces mêmes théories, que l'honorable gentilhomme | semble [189]
s'en écarter. Au reste, pour éviter tout jugement

1. Possidonius. (C. L.)
2. Frédéric II. (C. L.)

hasardeux dans ces grandes occasions, je fournirai force éclaircissements ; car, pour la paix de ma
140 conscience, il m'importe que la vérité soit connue, le soin de ma gloire même l'exige, puisque la vérité est devenue le caractère distinctif de tous les grands écrits du siècle, ainsi que le prouvent sans réplique les bulletins de la grande armée et
145 les éloges de nos ministres, tant qu'ils sont en place. »]

M. [Victor Hugo)

PHOCION

Tragédie en cinq actes et en vers, par J.-C. ROYOU, représentée pour la première fois, sur le Théâtre Français, par les comédiens ordinaires du Roi, le 16 juillet 1817.

Deux des successeurs d'Alexandre, Cassandre et Alexandre, fils de Polyperchon, se disputent l'empire de la Grèce. Le premier est retranché dans la citadelle d'Athènes, le second campe sous
5 ses murailles. Athènes, au milieu de ces deux puissants ennemis, menacée à tout moment de sa ruine, est encore tourmentée par des dissensions intérieures. Le peuple penche pour le parti d'Alexandre, qui promet de rétablir le gouverne-
10 ment populaire; le sénat tient pour Cassandre, qui a rétabli le gouvernement aristocratique : de là la haine violente du peuple contre Phocion, chef du sénat, et le plus grand ennemi des caprices de la multitude. Phocion, dans cette crise terri-
15 ble, insensible à tout autre intérêt qu'à celui de ses concitoyens, ne songe qu'au salut de la République; il y travaille avec toute l'imprudence d'une belle âme. Les moyens qu'il emploie pour sauver la patrie sont ceux qu'on emploie pour le perdre
20 lui-même. Il parvient à déterminer les deux chefs

Littérature et Philosophie mêlées sous le titre : *Plan de tragédie fait au collège*, t. I, p. 193, Quelques lignes sur Campistron ont été publiées à part, p. 150.

4-5 sous les murailles. Athènes entre les deux — 14-15 dans cette crise où il s'agit de lui autant que de l'état, insensible

rivaux à s'éloigner de l'Attique et à respecter Athènes; et dans le même moment il est accusé de trahison, traduit devant le peuple | et condamné. [19
Voilà en peu de mots toute l'action de cette tragé-
25 die, et, comme l'on voit, elle est noble et simple; c'est le tableau des agitations populaires et de la vertu malheureuse, c'est-à-dire le plus grand exemple qu'on puisse mettre sous les yeux des hommes, et le spectacle digne des dieux.

30 D'un côté, nous voyons la haine du peuple, les ennemis de Phocion, sa vertu imprudente qui leur donne des armes contre lui, enfin Alexandre et son armée; de l'autre, les troupes de Cassandre, le parti des bons citoyens, la vieille autorité
35 du sénat; enfin l'ascendant éternel de la vertu qui fait triompher Phocion toutes les fois qu'il se trouve en présence de la multitude. Ainsi la balance théâtrale est fortement établie; [les moyens sont puissants et d'un noble développement;]
40 l'action se déroule par une suite de révolutions inattendues, [et en effet cette tragédie présente des beautés.]

Ainsi lorsqu'au troisième acte, Phocion n'a pas craint de se rendre au camp d'Alexandre, son
45 ennemi, et qu'il l'a déterminé à accepter une entrevue avec Cassandre, il semble que cette démarche courageuse va désarmer l'ingratitude du peuple et fermer la bouche à ses accusateurs; mais

---

24-25 l'action de la tragédie; elle est simple et peut être noble pourtant. C'est — 30 D'un côté, la haine — 38 est établie — 41-42 inattendues; les moyens d'attaque et de résistance, ont entre eux des proportions qui rendent l'anxiété possible.

Phocion s'est exposé à la mort sans mandat ; il a
50 méprisé, pour sauver le peuple, un décret populaire qui le destituait de sa charge, décret que le sénat n'avait pas sanctionné. Ainsi, au moment où le spectateur croit que l'action marche vers un heureux dénoûment, il se trouve que le péril est
55 au comble. Le peuple en pleine révolte, assiège la demeure de Phocion ; il ne se présente aucun moyen de salut ; le sénat est sans force, et Cassandre est trop éloigné. Il n'y a plus qu'à mourir. On propose à Phocion d'armer ses esclaves, et de
60 vendre chèrement sa vie ; mais le grand homme, [à qui M. Royou met dans la bouche les belles paroles de Mathieu Molé, *Ouvrez*, | dit-il, [191]

Ouvrez ; un magistrat ne se cache jamais.

On ouvre les portes et ici commence une des
65 scènes les plus terribles que nous ayions au théâtre.]

Le peuple se précipite sur la scène, criant *la mort! la mort!* Phocion n'en est point ému.

[Aveugles instruments de la plus lâche envie,
70 Vous parlez de ma mort, vous me devez la vie.
Le fer était levé, j'en détournai les coups.
Vous demandez mon sang, il a coulé pour vous.
Et s'il vous faut encor de plus grands sacrifices,
Vos poignards ne pourront qu'ouvrir des cicatrices.

75 Cependant] les orateurs agitent la multitude par leurs cris ; Phocion la harangue ; mais voyant que

---

52 Ainsi lorsque le spectateur — 61 mais le grand homme refuse — 67 en criant

le tumulte redouble et qu'il ne peut parvenir à la ramener à des sentiments humains, [tout à coup] il monte sur son tribunal :

80 [Vous osez m'accuser, c'est moi qui vous accuse.]

Et à ce beau mouvement la révolution théâtrale est opérée. Ce n'est plus le vieillard disputant sa vie contre une multitude effrénée, c'est un juge suprême qui foudroie des révoltés. Les assassins
85 tombent aux genoux de Phocion. Le vieillard, profondément ému de l'ingratitude de ses concitoyens, ne leur demande pas vengeance, il ne leur demande pas même la vie, il ne leur demande que de le laisser vivre encore un jour pour les sauver.
90 [Nous citerons ici les vers de M. Royou, qui sont empreints de la plus mâle éloquence :

Citoyens, j'entendrai mon arrêt sans effroi,
Car je le crains pour vous beaucoup plus que pour moi.
Et n'appréhendez pas qu'à votre impatience
95 J'oppose une trop longue et vaine résistance.
Demain, sans plus tarder, je suis prêt ; aujourd'hui
Laissez-moi vous offrir un salutaire appui ;
Laissez-moi vous sauver des flammes, du pillage, [192
Écarter de vos murs l'opprobre, l'esclavage,
100 Et de ma vie ensuite éteignez le flambeau :
Je ne demande plus qu'un jour, et qu'un tombeau.]

Ainsi la face de la scène est changée. Le peuple est apaisé; les deux rois vont se rendre dans la ville pour conclure une trève; il semble que Pho-
105 cion n'ait plus rien à craindre ; [le spectateur res-

---

81 et à ce mouvement — 83 une populace effrénée

pire :] tout à coup Agnonide se lève, il propose de se saisir des deux rois, et de mettre ainsi fin aux malheurs de la Grèce. A cette proposition perfide, dont il ne développe que trop bien les avantages, la terreur rentre dans l'âme des spectateurs ; on sent de suite quel effet la réponse de Phocion va produire sur un peuple chez qui Aristide n'osa pas une seconde fois préférer le juste à l'utile. Phocion voit le piège, et il n'en est point étonné.

[Eh quoi ! nous disputons au sein d'un Prytanée
Pour savoir si l'on doit garder la foi donnée !
Quand il s'agit d'enfreindre un pacte solennel,
Celui qui délibère est déjà criminel.
Que la Grèce à jamais, que l'univers ignore
Un dessein qui nous perd, et qui nous déshonore,
Si d'un profond secret il ne reste voilé.
Magistrats, oublions qu'Agnonide a parlé.]

Cependant l'entrevue des deux rois est rompue, et Phocion est cité devant l'assemblée du peuple comme coupable d'avoir laissé échapper l'occasion de sauver la république. [Nous le répétons, tous ces moyens sont pleins de grandeur et de vérité.]

Ici l'action redouble de vivacité et d'intérêt. Phocion est sur le point d'être traîné devant cette assemblée composée d'un ramassis d'esclaves et d'étrangers ameutés par ses ennemis, lorsqu'on apprend que Cassandre descend de l'Acropolis et marche à son secours. Le vieillard, quoi|que l'on [193]

106-107 se lève et conseille de se saisir — 109-110 les avantages, l'incertitude renaît; on sent tout de suite — 123 Il fait ce qu'Aristide n'aurait point osé faire, il reste du parti de la chose juste contre la chose utile. L'entrevue des deux rois — 128 Ici l'action se presse. Phocion

viole les lois pour le faire condamner, ne veut pas
135 être sauvé malgré les lois. Il marche lui-même au-devant de ses libérateurs, et les force à rentrer dans la citadelle; il revient ensuite se présenter devant le peuple. Il est au moment d'être absous, lorsque tout à coup l'armée d'Alexandre paraît
140 sur les remparts. Le peuple se révolte, l'autorité du sénat est méconnue, et Phocion est condamné. Il prend la coupe.

[Voilà le prix de mes services.

. . . . . .

O mes amis! mon fils! et vous, femme éplorée,
145 Dont j'emporte au tombeau la mémoire adorée,
Loin des bords de l'Attique, en proie à nos tyrans,
Que l'on cherche un refuge à mes mânes errants;
Que si la probité quelque part est soufferte,
D'un peu de terre au moins ma tombe soit couverte.
150 De ce peuple égaré soyez toujours l'appui.
C'est mon vœu le plus cher. Quoiqu'immolé par lui,
L'état où je le laisse, à ma fin douloureuse
Vient ajouter encore une amertume affreuse.
Il sera trop puni. Je vois couler vos pleurs;
155 Il faut les réserver pour de plus grands malheurs.
Toujours fidèle aux lois que les méchants profanent,
Je suis moins malheureux que ceux qui me condamnent.
(*Prenant les mains de sa femme et de son fils.*)
Vous, que j'ai tant aimés, recevez mes adieux.
Les voiles du trépas s'étendent sur mes yeux.
160 Le poison vers mon cœur rapidement s'avance.
Je meurs.
(*A son fils.*)
Mon dernier mot vous défend la vengeance.]

---

140 sous les remparts — 142 Il prend la coupe et boit gravement le poison

Nous le répétons, cette tragédie est belle. [C'est une des pièces les mieux ordonnées qui aient été présentées depuis longtemps au théâtre, et elle
165 renferme un grand nombre de vers bien faits :] cependant elle n'a obtenu qu'un succès d'estime. Cela tient à ce qu'elle est froide; [non pas parce qu'elle manque d'action, mais parce qu'elle manque de verve. Il semble qu'après avoir dessiné un
170 si | beau plan, l'auteur n'a plus trouvé assez de [194] forces pour l'exécuter. Une grande partie des scènes ne sont qu'ébauchées; les intentions sont plutôt indiquées que rendues : souvent les idées sont belles et les expressions impropres. Il est
175 malheureux que M. Royou n'ait pas entrepris cette pièce lorsqu'il jouissait encore de toute la vigueur de la jeunesse; cela est malheureux pour nous, voulons-nous dire, car, pour lui, nos regrets ne doivent rien ôter à sa gloire.]

180 Campistron avait déjà mis le sujet de Phocion sur la scène [française]. Sa pièce, comme toutes celles de cet auteur, est assez bien conçue et n'est pas mal conduite. [Son style est plus soutenu que celui de M. Royou : seulement, après avoir lu
185 M. Royou, il vous sera resté de beaux vers dans la mémoire; et si vous lisez Campistron, il ne vous en restera que quelques-uns de ridicules.]

Campistron, comme Lagrange-Chancel, avait

162-166 Cette tragédie pourrait être belle, cependant elle n'obtiendrait qu'un succès — 167 à ce qu'elle serait froide; au théâtre un conte d'amour vaut mieux que toute l'histoire — 180 Campistron a déjà mis — 181 toutes celles qu'il a faites — 188-207 *Ce paragraphe, détaché de l'ensemble, est donné à part, sans titre,* p. 150.

montré de bonne heure des dispositions pour la
190 poésie, et cependant ils ne se sont jamais élevés
tous les deux au-dessus du médiocre. Il est rare,
en effet, que des talents si précoces parviennent
jamais à la maturité du génie. C'est une vérité
dont nous pouvons tous les jours nous convaincre
195 davantage. Nous voyons des jeunes gens faire à
dix-neuf ans ce que Racine n'aurait pas fait à
vingt-cinq; mais, à vingt-cinq, ils sont arrivés
à l'apogée de leur talent, et à vingt-huit ans ils
ont déjà défait la moitié de leur gloire. On nous
200 objectera que Voltaire aussi avait fait des vers dès
son enfance; mais il est à remarquer que dès
quinze ans Campistron et Lagrange-Chancel étaient
connus dans les salons et considérés comme des
petits grands hommes, tandis qu'au même âge
205 Voltaire était déjà en fuite de chez son père; et en
général, ce n'est pas dans des cages, fussent-elles
dorées, qu'il faut élever les aigles.

[Mais, pour en revenir à Campistron, s']il y a
quelque | invention dans ses caractères, on peut ob- [195]
210 server qu'il n'a point su les soutenir. C'est ce qui
arrive souvent aux gens qui, comme lui, n'ont ni vu
ni observé, et qui s'imaginent qu'on fait de l'amour
avec des épithètes et de la vertu avec des maximes.

Ainsi dans une scène, d'ailleurs assez bien écrite,
215 entre le tyran et Phocion, celui-ci, après avoir dit
en style de capitan :

---

203 comme de petits — 208 *et suiv. Rattaché sans transition à 183* — 209 dans les caractères, mais il n'a — 212 amour avec des exclamations — 214 écrite, si l'on admet que le style des tragédies de Voltaire est un bon style, entre — 216 dit en vrai capitan

Un homme tel que moi loin de s'humilier,
Conte ce qu'il a fait pour se justifier;
Ose toi-même ici rappeler mon histoire;
220 Elle ne t'offrira que des jours pleins de gloire :
Chaque instant est marqué par quelque exploit fameux.

tout à coup il se reprend, et il ajoute avec une emphase de modestie aussi ridicule que sa jactance :

Mais que dis-je? où m'emporte un mouvement honteux?
225 Est-ce à moi de conter la gloire de ma vie?
D'en retracer le cours quand Athènes l'oublie?
J'en rougis; je suis prêt à me désavouer.
Prononce : j'aime mieux mourir que me louer.

Et plus loin, Campistron ne sachant comment
230 faire revenir Phocion mourant sur la scène, s'avise de lui faire demander une entrevue au tyran. Le tyran, très surpris, accorde par pur motif de curiosité; mais comme ce ne serait pas le compte de l'auteur de mettre en tête à tête deux personnages
235 qui n'ont réellement rien à se dire, au moment d'entretenir Phocion, on vient chercher le tyran pour une révolte. Celui-ci, comme de raison, oublie de donner contre-ordre pour l'entrevue. Phocion arrive; et ne trouvant pas le tyran, il cherche
240 dans sa tête quelle raison peut lui avoir fait quitter la scène, et il n'en trouve pas de meilleure, sinon que c'est qu'il lui fait peur, et il ajoute avec une bonhomie tout à fait comique :

Sans armes et mourant, je le force à me craindre! [196]
245 Que le sort d'un tyran, justes dieux, est à plaindre!

---

222 se reprend tout à coup

Et plus loin encore, Phocion mourant, qui se promène durant tout le cinquième acte, au milieu de la sédition, se rencontre avec sa fille Chrisis, et il s'occupe en bon père à lui chercher un mari. Le
250 passage est réellement curieux. Savez-vous sur qui son choix s'arrête ? Sur le fils du tyran. Il semble, comme dit le proverbe, qu'il n'y a qu'*à se baisser et en prendre*.

Et voulant en mourant vous choisir un époux,
255 Je ne trouve que lui qui soit digne de vous.

La réponse de la fille est peut-être encore plus singulière :

Qu'entends-je ? ô ciel ! seigneur, m'en croyez-vous capable ?
Je ne vous cèle point qu'il me paraît aimable.

260 C'est cette même Chrisis qui, voyant mourir son père et son amant, trop bien élevée pour les suivre, s'écrie avec une naïveté si touchante :

O fortune contraire,
J'ose après de tels coups défier ta colère !

265 et elle s'en va, et la toile tombe. [Du moins l'Amélie de M. Delavigne a le bon esprit de s'esquiver sans rien dire.]

H. [Victor Hugo.]

---

265 tombe. En pareil cas, Corneille est sublime ; il fait dire à Eurydice :

Non, je ne pleure pas, Madame, mais je meurs.

REVUE LITTÉRAIRE

LE SONGE

Cantate dithyrambique sur l'heureux accouchement de S. A. R. Mme la Duchesse de BERRY ; par M. DEBASSIEUX.

Rien de plus bizarre que le plan de cet ouvrage. Le lecteur jugera, par l'analyse que nous en donnons, si l'on a jamais conçu une idée plus extravagante.

5 L'auteur est endormi ; un songe heureux le trans- [197]
porte au plus haut des cieux, sous les portiques d'un temple magnifique, où se pressent en foule tous les héros français, dans l'attente du jeune prince promis à la France. Bientôt l'enfant royal
10 paraît. Henri IV lui adresse aussitôt un fort beau discours. Après avoir donné à son petit-fils les plus sages instructions sur l'art de gouverner, le bon roi commence le récit de tous les événements qui se sont succédé en France depuis sa mort. Les
15 princes de sa maison, et surtout Louis XIV, qu'il paraît ne pas aimer, sont loin d'obtenir ses éloges. Mais, partisan zélé de la révolution, Henri en retrace les incalculables bienfaits avec toute la chaleur du sentiment. Continuant à entremêler son
20 récit de sages conseils, il présente à son petit-fils

les héros de 93 comme des modèles dignes de son imitation, et les Vendéens comme des fils ingrats qui ne méritent que son mépris. Arrivé au fameux règne, Henri ne dissimule point son estime pour le grand homme, auteur de tant de merveilles. Toujours passionné, mais jamais exclusif, le sage monarque aime aussi beaucoup la Charte, la liberté de la presse, la loi des élections, ainsi que l'enseignement mutuel, dont il se déclare le défenseur officieux. Les chefs-d'œuvre des arts et les produits de l'industrie excitent son admiration. Tout à coup, à l'aspect de tant de sublimes productions, un sentiment douloureux oppresse son cœur; il songe à tant d'illustres bannis qui n'ont pu jouir d'un si beau spectacle. Alors, par un mouvement de sensibilité bien naturel, serrant dans ses bras son petit-fils : « Va, dit-il, plaider la cause du malheur devant le trône où tu dois régner un jour. » A ces mots, le jeune prince quitte le ciel; son premier cri sur la terre est un cri de grâce; il est entendu...

En cet heureux moment, le canon des Invalides résonne dans les airs; M. Debassieux, arraché à un songe bien doux, | s'écrie en s'éveillant : [198]

J'écoute... Douze fois les échos avertis
M'annoncent qu'au lieu d'un lis
Une rose vient d'éclore.
Elle éclot, c'est assez; mes vœux seront remplis.
Pour assurer un terme à de longues souffrances,
Je demandais un prince intercesseur;
Le ciel sur la beauté place mes espérances,
Il nous refuse un frère, et nous donne une sœur.

Qu'une pareille conception soit sortie du cerveau d'un poète bien portant, voilà ce qui peut étonner; mais ce qui paraîtra plus surprenant encore, c'est que l'auteur n'est pas tout à fait sans talent, et que la versification de sa pièce, sans pouvoir être citée comme un modèle, ne manque cependant quelquefois ni de grâce ni de fraîcheur.

F*.

L'INSTITUTION DU JURY

Poème, par M. E. ALLETZ.

La pièce de M. E. Alletz a concouru cette année à l'Académie française, du moins nous le présumons malgré le silence de l'auteur. Ne serait-ce pas le dépit d'un mauvais succès (sort d'ailleurs commun à tous les autres concurrents) qui aurait déterminé M. E. Alletz à se venger par l'impression de la *persécution* académique. En ce cas la mystification n'a pas eu précisément l'effet qu'il en espérait : son poème n'a mystifié que le libraire et les acheteurs.

Cette pièce, d'un style ampoulé et prétentieux, est surchargée de figures incohérentes, de comparaisons et d'expressions métaphoriques dénuées de justesse et de goût.

---

* Signé à la table seulement.

L'auteur, en parlant du Jury, fait la comparaison suivante :

Ce n'est plus une fleur de parfums dépouillée
Qui ploie, au gré des vents, sa couronne effeuillée;
Non, c'est un arbre-roi qui, dans les airs surpris, [199]
Fier, balance son front ceint de fleurs et de fruits,
Trompe l'effort des vents, rit des traits de l'orage,
Et nous voit tous, en paix, dormir sous son ombrage.

Les vers suivants feront encore connaître la manière de l'auteur :

Bercé (*le juge*) dans les rigueurs d'une charge terrible,
Sa toge sous ses plis voile une âme inflexible...
La raison dresse en elle un tribunal secret,
Y monte, juge et rend son infaillible arrêt..,
Affamé de spectacle et d'émotions fortes...

Vers dans lesquels il semble que le bon sens et la langue soient sacrifiés à plaisir.

Malheureusement la bizarrerie du plan de cet ouvrage ne le cède pas à la bizarrerie du style. Quoi de plus malheureusement imaginé que ce dialogue d'introduction entre Thémis et la Liberté, si ce n'est peut-être l'épisode de *Céphis et Blindor,* qui termine le poème ?

F*.

* Signé à la table seulement.

LE CHAMP-D'ASILE

Dithyrambe, par M. P. J.

Le Texas, Proscripolis, Aigleville! que ces noms sont heureux! ils semblent faits tout exprès pour les vers. Ce ne sont pas de ces mots durs et barbares qui faisaient reculer d'épouvante la muse de Boileau, forcée de célébrer les tristes exploits de ce Louis. Quel eût été le bonheur de ce poète trop timide si, de son temps comme dans le nôtre, il eût été permis de créer, uniquement pour le charme de l'oreille, une géographie tout idéale et toute poétique. Bientôt nous eussions vu quelque terre lointaine se peupler, sous sa plume, de noms aussi harmonieux que ces douces et nobles appellations des campagnes de la Grèce et des rives du Simoïs.

Plus heureux que Boileau, M. P. J. a pu profiter [200] d'un avantage qu'il doit au siècle où il vit. Bien que ces mots sonores de Champ-d'Asile, de Texas, prêtent un charme tout particulier aux vers où ils entrent, l'auteur, il faut l'avouer, ne doit pas uniquement tous les endroits passables de sa pièce à la magie du sol poétique de ce pays si cher à Minerve, *alma parens*.

Les vers suivants ne sont pas mal tournés :

C'est ainsi qu'emporté sur la plaine liquide,
Un vieux guerrier déplorait ses malheurs.
Ce cœur si longtemps intrépide,
Pour la première fois cédait à ses malheurs.

Ce front qui, menacé des plus cruels orages,
Avait vu sans effroi la mort et ses horreurs,
Se chargeait de sombres nuages,
Et ses yeux s'étonnaient de se mouiller de pleurs.
Bientôt sur l'Océan immense
Il cherche sa patrie et ne voit que des mers;
Il la cherche, il s'écrie : O France!
France! répète-t-il; et sa voix dans les airs
Se perd et se mêle au silence.

Il est juste de dire que le dithyrambe de M. P. J. n'est pas sans mérite. Plusieurs passages de ce petit poème ne manquent pas de facilité; quelques-uns sont même élégants; mais tous nous ont paru dépourvus de cette chaleur entraînante, de ces mouvements lyriques et passionnés que demande particulièrement ce genre de poésie.

F.

SIXIÈME LIVRAISON

(Février 1820.)

POÉSIE

ACHÉMÉNIDE

(Extrait d'une traduction inédite de l'*Enéide*.)

Interea fessos ventus cum sole reliquit, etc.
(Liv. III.)

Le jour meurt : l'aquilon s'endort au sein des nues.
Nous abordons d'Enna les rives inconnues;
Un grand port loin des vents nous offrait ses abris,
Mais l'Etna sur ces bords vomit d'affreux débris.
Tantôt s'ouvre en tonnant son immense cratère,
De longs torrents de cendre il inonde la terre;
Tantôt ses rocs aux cieux roulent en tourbillons,
Tombent, et sur ses flancs tracent d'ardents sillons;
Le gouffre en feu mugit : sous sa voûte qui fume
La lave enfle en grondant ses flots noirs de bitume.
Encelade, dit-on, sous ces rocs obscurcis,
Cache ses vastes flancs, que la foudre a noircis;
Le poids du mont l'écrase, et sa brûlante haleine
Chasse au loin les rochers qu'il soulève avec peine :
Si, las de ses douleurs, il retourne son corps,
Le ciel fume, et l'Etna tremble de ses efforts.

Réimpr. dans *V. Hugo raconté* (*R*) — L'édition G. Simon suit le plus souvent le texte du *Conservateur*, parfois celui du *V. Hugo raconté*; une seule variante nouvelle, d'après le manuscrit (*M*).

Effrayés de ce bruit, sans le comprendre encore,
Tremblants, dans les forêts nous attendons l'aurore.
La nuit qui règne aux cieux, ce fracas plein d'horreur,
20 Ce prodige, en nos sens tout verse la terreur.
Des nuages obscurs nous cachent les étoiles,
Et la lune pâlit en roulant sous leurs voiles.
L'Olympe enfin se dore : effacée à son tour,
L'ombre humide s'enfuit devant l'astre du jour.
25 Soudain, hors des forêts, une ombre à face humaine,
Pâle, les bras tendus, vers la plage se traîne :
Ses cheveux hérissés, son front sombre et maigri,
Tout annonce un mortel par le malheur flétri.
Son corps faible est couvert de joncs tressés d'épine;
30 Mais c'est un Grec, de Troie il hâta la ruine.
Lui-même, il voit de loin nos armes, nos soldats, [202]
Il recule; et la peur semble arrêter ses pas.
Bientôt, vers le rivage accourant tout en larmes :
« Par ces astres brillants, témoins de mes alarmes,
35 Par les dieux, par ce jour qui luit encor pour moi,
Arrachez-moi, Troyens, de ces lieux pleins d'effroi!
Que je fuie! il suffit. Jadis sous vos murailles,
Sur les vaisseaux des Grecs j'apportai les batailles;
Je le sais trop : eh bien! fils de Laomédon,
40 Si mon crime ne peut espérer de pardon,
Frappez, ou plongez-moi dans ces mers où nous sommes;
Si je meurs, je mourrai du moins des mains des hommes. »

---

18 *R* Dans la sombre forêt nous attendons — 21 *R* Des nuages épais — 22 *R* Et la lune en fuyant se couvre de leurs voiles; *M* Et la lune s'éclipse en roulant — 27 *R*, *M* hérissés, son visage maigri — 28 *R*, *M* nous montrent un mortel que ses maux ont flétri — 29 *R* de jonc tressé — 31 *R*, *M* Lui-même il reconnaît — 33 *R* mais bientôt jusqu'à nous accourent — 34 *R*, *M* Par cet astre brillant, témoin de tant d'alarmes — 35 *R*, *M* Par ce ciel, par ces dieux dont tout subit la loi

Il dit, tombe à nos pieds sans force et sans chaleur,
Les embrasse, et d'un Grec nous pleurons le malheur.
45 Quel est, lui disons-nous, le sujet de vos plaintes?
Votre nom? vos aïeux? Qui peut causer vos craintes?
Anchise, le premier, pour gage de sa foi,
Lui tend sa main sacrée et calme son effroi.

« Ithaque est ma patrie : Adamaste mon père
50 Vécut pauvre (que n'ai-je estimé sa misère!);
Mais son Achéménide, au pied de vos remparts,
Voulut auprès d'Ulysse affronter les hasards.
Ici nos Grecs, fuyant un Cyclope terrible,
M'oublièrent, errant sous sa caverne horrible;
55 C'est là que Polyphème étend son corps pesant,
S'enivre de carnage et regorge de sang.
S'il sort (Dieux, sauvez-nous de ce monstre difforme!),
Ce géant jusqu'aux cieux lève sa tête énorme;
Tout fuit, tout s'épouvante à son aspect affreux,
60 Et sa gorge engloutit les chairs des malheureux.
Je l'ai vu dans son antre, apprêtant leur supplice,
Prendre en sa vaste main deux des soldats d'Ulysse,
J'ai vu leurs corps brisés sur un roc tressaillir,
Leurs crânes sur le seuil en mille éclats jaillir,
65 Et le monstre, broyant leurs entrailles fumantes,
Faire crier leurs os sous ses dents dévorantes.
Témoin de leur trépas, brûlant de les venger,
Ulysse se souvint d'Ulysse en ce danger.
Dès qu'enivré de sang, sur son bras redoutable, [203]
70 Le géant courbe enfin sa tête épouvantable;
Dès que, parmi les chairs et les vins qu'il vomit,
Immense, il couvre au loin son antre qui gémit;

---

56 *R* Après qu'il s'est repu de carnage et de sang — 57 *R* de ce géant difforme — 58 *R* Le monstre jusqu'aux cieux — 65 *R* Et sa faim saisissant leurs entrailles mourantes

En cercle rassemblés autour de ses victimes,
Le sort marque tous ceux qui vont punir ses crimes;
75 Nous l'entourons : des Dieux nous implorons l'appui;
Nous approchons du monstre, et nous fondons sur lui.
Un tronc d'arbre noueux, qu'un fer aigu prolonge,
Dans son œil effroyable au même instant se plonge.
Cet œil étincelait sur son front menaçant :
80 D'un bouclier d'Argos tel brille le croissant;
Telle Phébé rayonne en l'horreur des nuits sombres.
Du moins de nos amis nous vengeâmes les ombres.

Fuyez ces bords; fuyez, trop malheureux nochers!
Cent Cyclopes hideux errent sur ces rochers.
85 Tous, tels que Polyphème, habitant ces rivages,
Renferment leurs troupeaux dans leurs antres sauvages.
Phébé m'a vu trois fois, en finissant son cours,
Traîner dans ces forêts mes misérables jours;
Là, j'entends des géants tonner la voix bruyante;
90 Là, je tremble au fracas de leur marche effrayante.
Nourri d'herbes, de glands, de quelques fruits amers.
Le jour fuit, et ma vue erre encor sur les mers...
J'aperçois vos vaisseaux; sans les connaître encore,
Je vole, heureux de fuir ces rives que j'abhorre!
95 Frappez; je meurs content, quel que soit mon trépas;
Mais sur ces bords cruels ne m'abandonnez pas. »

A peine il a parlé, nous voyons vers la plage,
Appuyant son grand corps sur un pin sans feuillage,

---

74 *R* Le sort désigne ceux — 83 *R* trop imprudents nochers — 85 *R* Tous tels que Polyphème en des antres sauvages — 86 *R* Parquent les noirs troupeaux qui paissent ces rivages — 87 *R*, *M* en commençant son cours — 88 *R* Traîner de bois en bois mes — 89 *R* J'entendais des géants — 90 *R* Je frissonnais au pas de leur masse effrayante — 92 *R* Mes yeux, même la nuit, interrogeaient les mers — 97 *R* sur la plage

S'avancer hors d'un roc, son ténébreux séjour,
100 Un monstre informe, affreux, vaste et privé du jour,
Son troupeau qui le suit charme seul sa souffrance:
Son chalumeau pesant pend à son col immense;
Il touche enfin les flots : il s'y plonge en hurlant,
Se courbe, et dans leur sein lave son œil sanglant.
105 Au milieu de leur gouffre il fend les mers profondes,
Marche, et ses flancs encor s'élèvent sur les ondes.
Nous nous hâtons de fuir : tout se tait; nos vaisseaux [204]
S'ouvrent au suppliant et volent sur les eaux.
La rame entre nos mains monte et tombe en cadence;
110 Polyphème l'entend, se retourne, s'élance,
Étend ses vastes bras, rechasse au loin les flots,
Et poursuit, mais en vain, nos pâles matelots.
Il élève un grand cri..... L'Italie agitée
Voit trembler à ce bruit sa rive épouvantée;
115 La mer au loin bondit : de longs ébranlements
Font mugir de l'Etna les abîmes fumants.
Soudain sortent des bois les Cyclopes sauvages,
Ils descendent des monts et couvrent les rivages;
Mais ces enfants d'Etna, portant leurs fronts aux cieux,
120 Nous menacent en vain de regards furieux.
Race horrible! on croit voir dans un bois solitaire
Le cyprès de Diane ou l'arbre du tonnerre.
La voile est déployée au souffle heureux des vents.
On fatigue à l'envi les cordages mouvants;
125 Mais les rocs de Scylla montrent de loin leurs cimes,
Et Charybde près d'eux fait gronder ses abîmes :

---

103 *R, M* les flots et s'y plonge — 104 *R* et dans leur eau lave — 106 *R* Marche et son buste entier s'élève — 108 *R, M* Reçoivent notre Grec et volent — 112 *R, M* les pâles — 113 *R* Il pousse un cri; soudain l'Italie — 114 *R* Voit frissonner longtemps sa rive — 115 *R* La mer est en fureur; de sourds — 117 *R* Les cyclopes, aux cris, sortent, prêts aux ravages — 119 *R* d'Etna, dont le front touche aux cieux — 125 *R* de Scylla montrent déjà leurs cimes

La mort est là : fuyons, ou redoublant d'efforts,
Suivons l'étroit canal sans toucher les deux bords.
Du détroit de Pélore accourt soudain Borée,
Du Pantage écumant nous franchissons l'entrée;
Achéménide alors, vers Mégare et Tapsos,
Sur ces mers qu'il connaît dirige nos vaisseaux.
Ainsi de tant d'écueils, dont elle était la proie,
Un compagnon d'Ulysse, un Grec a sauvé Troie.

V. D'AUVERNEY. [Victor Hugo.]

---

127 *R* fuyons et redoublant — *M donne la date :* du 17 au 20 octobre 1817.

LE DÉSESPOIR D'AMOUR

CONTE

Sur son chemin le temps en fait de belles;
Tout meurt ou change au toucher de ses ailes;
Sparte n'est plus, Athènes a péri,
Et d'Aglaé l'incarnat est flétri.
5 Voilà ses jeux! qu'a-t-il fait d'un usage, [205]
Fameux jadis, lorsqu'on était plus sage?
(Vous dire quand, ma foi je n'en sais rien!)
On ne voit plus, c'est ce que je sais bien,
De ces amants qui, dignes de la Grèce,
10 Savent mourir de rage ou de tendresse;
On n'en voit plus : l'usage est pourtant beau.
Est-il au monde une seule Sapho?
Vous trouverez, dans nos modernes flammes,
Peu de Thisbés, moins encor de Pyrames,
15 Pas un Orphée, allant aux sombres bords
Ravir sa femme à l'empire des morts!
Il fut un temps, l'heureux temps pour les belles!
Où l'on mourait victime des cruelles;
Mais aujourd'hui que fait-on dans ce cas?
20 On pleure, on crie, on jure!... on ne meurt pas.
J'en vais citer un exemple pour preuve.

Le jeune Albin adorait une veuve,
Coquette en diable, et qui, pour cet amant,
Était sévère avec ménagement.
25 A deux genoux, depuis plus d'une année,
Il courtisait cette belle obstinée,
Qui, parfois tendre et prête à chanceler,
Se redressait et le faisait trembler.

Il l'aimait donc en toute conscience
30 Sans désespoir comme sans espérance.

Certaine nuit, Dorval, son compagnon,
Qui partageait sa table et sa maison,
Le rencontra, dans le coin d'une rue,
Les yeux en pleurs, et la mine éperdue,
35 Parlant tout seul, marchant sans le savoir.
A cet aspect, l'ami de s'émouvoir :
« D'où venez-vous, lui dit-il ? — De chez elle !
— Hein ? de chez qui ? — De chez cette infidèle !
Je l'ai trouvée, ah ! quel monstre, Dorval !
40 Je l'ai trouvée embrassant mon rival !!...
Allons, allons, la vie est trop amère !
Adieu, Dorval !... Toi, console ma mère ! »
Il dit et part, laissant son compagnon [206]
Tout stupéfait. Près de ces lieux, un pont
45 Coupait la Seine, et se courbait en voûte.
Dorval frémit du malheur qu'il redoute :
« Arrête, Albin, au nom de l'amitié !
Conserve-moi ma plus chère moitié ! »
Cris superflus ! Douleur, hélas, trop vaine !
50 Tout est muet sur les bords de la Seine.
Il se désole ; il remplit l'air de cris :
Les lieux voisins se réveillent surpris.
On vient ; on court. Bientôt, à sa prière,
Vingt matelots plongent dans la rivière.
55 Mais point d'Albin ! les soins sont superflus.
Dorval criait : « C'en est fait ! il n'est plus !
Mon cher ami, mon ami n'est qu'une ombre ! »
Il s'en revint mélancolique et sombre :
De longs soupirs s'échappaient de son cœur :
60 Ses deux genoux fléchissaient sans vigueur.
« Ciel, disait-il, fais qu'au plus tôt je meure ! »
Tant bien que mal il gagna sa demeure :
Il prit sa lampe et s'approcha du lit.

Mais quel objet... (de joie il en pâlit),
65 Quel cher objet à ses yeux se présente !
C'est son ami qui, la tête penchante,
Nonchalamment posé sur le côté,
Dormait, ronflait, avec tranquillité :

« Eh ! dit Dorval, en réveillant notre homme.
70 Mon cher ami, vous dormez d'un bon somme :
Vous n'êtes pas encor noyé, je crois !
Mais se peut-il ? Est-ce vous que je vois ?
Vous deviez être au fond de la rivière !
— Ah ! lui dit l'autre, en frottant sa paupière,
75 Mon cher Dorval, j'ai remis mon dessein...
Mais j'ai sommeil ; bonne nuit... à demain.

J.-J. Reda. [J.-J. Ader.]

LITTÉRATURE ESPAGNOLE [207]

JUAN MELENDEZ VALDES

Poesias escogidas[1]. — *Valencia* 1811.
Poésies choisies. — Valence 1811.

Plus on connaît la littérature espagnole et plus on trouve étrange cette opinion de Montesquieu, qu'elle ne possède qu'*un seul bon livre, Don Quichotte*; et qu'une étude approfondie de cette littérature ne dédommagerait pas d'un travail pénible et fastidieux.

Nous pourrions rappeler, pour démentir cette assertion, les noms de tous les grands écrivains français imitateurs des Calderon, des Cervantes, des Lopez de Vega, et ce temps où la littérature espagnole était plus familière à nos aïeux que ne le sont à leurs enfants les romans anglais, italiens ou allemands. Mais nous sommes loin du siècle de Louis XIV; qu'il nous soit donc permis, avant d'entretenir nos lecteurs d'un des poètes espagnols modernes les plus distingués, de jeter un coup d'œil rapide sur les richesses littéraires de la vieille langue castillane.

1. Deux volumes in-18, chez Rodriguez, libraire espagnol, à Paris, Palais-Royal, Cour des Fontaines, n° 4. [C. L.]

L'Espagne doit à ses mœurs, plus encore qu'à sa position, une littérature particulière que huit siècles de guerre pour la défense de la patrie et de l'autel ont rendue nationale et religieuse.

L'invasion des Arabes avait développé de bonne [208] heure, chez les Espagnols, ce goût inné de tous les peuples du Midi pour la poésie et les beaux-arts. Aussi, Ronsard torturait-il encore la langue qu'ont depuis maniée si habilement les Racine et les Corneille, que déjà le langage majestueux des enfants de Pélage était préféré dans toute l'Europe civilisée à l'idiome informe des vainqueurs d'Abdérame.

Le règne de Charles-Quint fut l'époque brillante de la littérature espagnole.

Au commencement du seizième siècle, Boscan, dans des sonnets, se montre digne rival de Pétrarque, qu'il surpasse quelquefois : dans ses *Pastorales,* Garcilasso réunit aux charmes de la poésie antique tous les sentiments délicats des modernes. Mendoza, presque l'égal d'Horace, dans ses *Épîtres,* donne le premier modèle d'un roman comique dans *Lazarille de Tormès*; et sous la censure de l'Inquisition, il raconte les guerres de Grenade avec le style de Salluste et la liberté d'esprit de Robertson.

Deux siècles avant J.-B. Rousseau, Herrera fait résonner la lyre pindarique; Luis de Léon prend la harpe de David et chante le Dieu des Chrétiens, nos vertus, nos vices, nos douleurs, nos espérances. Seul de tous les modernes, jusqu'à Melendez, Villegas sait toucher le luth voluptueux d'Anacréon. Cervantes, sans modèle, reste encore

sans égal. Lopez de Vega, antérieur à Shakespeare, crée le théâtre espagnol; Calderon, son disciple, l'imite et l'égale quelquefois. Mariana, Solis,
55 Zarate, racontent à la manière des anciens, et avec un style aussi classique, les révolutions de l'Espagne, la destruction de l'empire de Montezume et la conquête du Pérou.

Une foule de poètes distingués, Jauragui, les [209]
60 frères Argensola, Lopez de Vega, Luis de Léon, enrichissent la littérature espagnole de nombreuses traductions des classiques anciens, et ce n'est que cent ans après que Corneille, inspiré par la muse espagnole, réveille la France endormie et
65 commence le grand siècle.

La littérature espagnole présente un phénomène qui ne s'est encore offert dans aucune littérature, mais que la France est peut-être appelée à reproduire de nos jours; c'est une époque brillante pour
70 les lettres, suivie d'un siècle de langueur, après lequel elles brillent de nouveau d'un vif éclat.

Depuis le milieu du dix-huitième siècle, cette littérature a pris un nouvel essor. Émules des grands écrivains du temps de Charles-Quint, une
75 foule de poètes et de prosateurs distingués ont paru tout à coup et ont ranimé, chez les Espagnols, le goût des beaux-arts. Parmi les poètes, nous placerons au premier rang Juan Melendez Valdes, dont nous allons examiner les poésies
80 choisies.

Elles se composent des Poésies anacréontiques qui ont fondé sa haute réputation, d'Odes morales et philosophiques, dans lesquelles, aux plus nobles sentiments, se trouvent réunies une grâce et une

85 délicatesse qui les placent bien au-dessus de tout ce que nous possédons dans ce genre; enfin de Discours, Épîtres, Élégies, Sonnets, etc., où l'on retrouve toujours le véritable poète.

« Le critique le plus impartial, s'il est sensible 90 aux charmes de la poésie », a dit de Melendez le savant professeur Bouterweck, « ne peut parler que sur le ton du panégyrique de cette imagination aussi délicate que vive et toujours fidèle à la nature; de cette vérité de | sentiments, de cette [210] 95 finesse de tournure et d'un style si classique par sa précision et son élégance, joint à la plus harmonieuse versification. »

Et effectivement, aidé d'une des langues les plus harmonieuses de l'Europe, Melendez a répandu 100 dans ses Odes anacréontiques ce charme si doux, cette mollesse, ce luxe aimable de poésie qui ont rendu célèbres les chants du vieillard de Téos, et qui s'opposent peut-être à ce que nous en ayons jamais une bonne traduction dans notre *pauvre* 105 langue française. Peut-être même le poète castillan a-t-il surpassé son modèle. C'est l'opinion de tous les littérateurs espagnols; et nous avouons qu'ils peuvent bien avoir raison.

Avec la même délicatesse dans les idées, la 110 même grâce dans la manière de les exprimer, on trouve, dans ses charmantes compositions, plus de vérité dans les descriptions et plus de variété dans les tableaux. Ses Odes sur la colombe de Philis suffiraient à la réputation d'un poète. Il 115 fallait une imagination bien riante et un goût bien sévère pour ne pas être fade en traitant un sujet si léger.

Melendez y a déployé un talent admirable. Dix-huit Odes se succèdent à la gloire de l'oiseau chéri. Chacune offre un tableau parfait de poésie. Tous les détails y sont rendus avec une vérité charmante ; et lorsque l'œil ébloui par la vivacité des couleurs se détourne un instant de l'oiseau trop souvent décrit, une pensée touchante, qui s'adresse au cœur, vient encore y intéresser. Ainsi, quand le poète cherchant la colombe fugitive, croit avoir rencontré celui qui l'a trouvée, après avoir décrit son col arrondi, ses ailes frémissantes, ses yeux vifs et amoureux, son bec et ses pieds de pourpre, son blanc plu|mage, son vol léger, son doux roucoulement; lorsqu'il a tout dépeint et qu'il paraît n'avoir plus rien à dire, il ajoute ces vers charmants : [211]

Que mas? Pero! ay! al punto
Sueltamela, y festiva
Veras qual en mi mano
El dulce grano pica.

« Que te faut-il de plus ? Mais... lâche-la, et pleine de joie, tu verras à l'instant comme elle accourt becqueter dans ma main les graines légères. »

Les Poésies anacréontiques de Melendez ont cela de différent des poésies françaises qui portent ce nom, qu'elles se font lire avec un véritable intérêt. Souvent plein de verve et de grâce, Melendez est toujours passionné, toujours vrai. Qui ne sentira le charme des vers suivants?

Il demande à sa maîtresse la cause de ses distractions. Elle se tait :

Me digas su mal, o acabes,
Cruel, de una vez con migo,
Vivir no puedo en mas dudas :
Quantos tristes desvarios
Teme mi desdicha, todos
Presentes ahora los mira.
Todos los miro presentes,
Y desolado el juicio,
Sin osar fixarse, vaga
De una a otro mal perdido.
. . . . . .
Mi estado mira y piadosa
Duelete del : no mi esquivo
Tormento inhumana dobles
Con tu sileneio, bien mio.
¿ Que te aqueja? que padeces?
Fiel yo en tu seno no fio
¿ Mis crudas penas? ¿ Pues como [212]
No te merezco lo mismo?
Mi amor, mis furores sabes :
A todo estoy prevenido;
Menos a olvidarte... ciego
Sera a todo mi albedrio.

Ne voilà-t-il pas le langage le plus passionné? Que de vérité dans cette peinture des tourments et de l'inquiétude jalouse d'un amant. Notre prose ne donnera qu'une idée bien imparfaite de ces jolis vers; nous y perdrons ces tournures rapides, ces interrogations pressantes, enfin le charme de ces fréquentes répétitions.

« Achève-moi d'un mot, cruelle, ou dis-moi ton mal. Je ne puis vivre plus longtemps avec mes doutes.

« Tous les malheurs que craint mon désespoir,

tous, s'offrent ensemble à ma pensée; ils s'offrent à ma pensée, et sans oser s'arrêter à aucun, mon
185 esprit désolé les redoute tous, tour à tour.

. . . . . .

« Vois ma douleur, plains mon inquiétude, compatis à mes tourments; ne les double pas, inhumaine, par ton silence : ô bonheur de ma vie!...

« Qui te tourmente? que souffres-tu? n'ai-je pas
190 toujours déposé dans ton sein mes confiantes douleurs? et comment ne suis-je pas digne aussi de partager tes peines? Tu sais mon amour, tu connais mes fureurs. Parle, oh! parle, j'obéirai en aveugle. Je suis prêt à tout... hormis à t'oublier. »

195 Nous le répétons, que ceux qui n'entendent point l'espagnol ne jugent pas Melendez d'après cette version décolorée. Notre prose est aussi pâle que ses vers sont gracieux. Nous ne nous croyons pas toutefois quittes envers le | lecteur; les livraisons [213]
200 suivantes, en mettant sous ses yeux des imitations en vers des meilleurs morceaux de Melendez, lui donneront peut-être une idée plus juste du talent de ce poète enlevé trop tôt au culte des Muses. Si ces nouveaux essais ne satisfont pas le lecteur, du
205 moins aurons-nous fait plus d'efforts pour y parvenir, et sous ce rapport nous serons contents. D'ailleurs, la poésie ne saurait avoir d'autre interprète que la poésie; la lyre peut seule répéter les sons de la lyre. Et si Buffon a dit que le style est
210 tout l'homme, se tromperait-on beaucoup en disant que les vers sont tout le poète?

A. [Abel Hugo.]

LITTÉRATURE FRANÇAISE

ODES CHOISIES

Précédées d'un Discours sur la poésie et les poètes lyriques anciens et modernes, par M. le Comte DE VALORI.

M. de Valori a vu comme nous l'indifférence de son siècle pour la poésie, et cet obstacle ne l'a point rebuté. Il a eu le courage, nous dirions presque le dévouement, d'offrir au dégoût superbe de
5 ses lecteurs un recueil d'odes au grand complet. Que tout honneur lui soit donc rendu, et qu'il reçoive ici nos compliments bien sincères de ce qu'il n'a désespéré ni de la poésie ni de son siècle.

On l'a remarqué avant nous, il suffit d'un ou-
10 vrage en vers, quel qu'il soit, s'il est parfait, pour assurer à son auteur un nom qui ne doit point périr. C'est sans doute sur la foi d'une vérité si consolante que M. de Valori s'est décidé à braver l'injuste prévention de ses contemporains. | Une [214]
15 belle ode vaut bien un sonnet sans défaut, et nous semble, comme à Boileau, un passeport très valable à la postérité : Pompignan n'a fait qu'une ode; un simple madrigal a sauvé de l'oubli Saint-Aulaire.

20 Nous laisserons à d'autres le soin de décider si

M. de Valori peut ou non prétendre à la gloire du poète de Montauban; quant à nous, sans aborder une question si délicate, nous avouerons toutefois que quelques odes de cet auteur se distinguent par une marche rapide et animée, et que sa manière ne décèle point un imitateur servile. Si son style, trop souvent antithétique et maniéré, laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la franchise et de la pureté de l'expression, de la facilité et de l'élégance des tours, ses pensées ne manquent pas cependant d'un certain éclat, ses images ne sont dépourvues ni de grâce ni de noblesse. M. de Valori s'est nourri de la lecture des vieux modèles; tout en lui, ses qualités comme ses défauts, annonce l'étude de l'antiquité. On retrouve dans quelques-unes de ses strophes cette couleur noble et simple de la poésie antique heureusement alliée au ton plus brillant de la poésie moderne, comme dans la suivante extraite de l'Ode au Café.

Riant Flaccus, ô mon maître!
Quand ta nymphe dans Tibur
Chantait les monts où doit naître
Le cep du Falerne pur;
Plus souvent d'un pas rapide,
Chez toi, buveur intrépide,
Ou Mécènes, ou Lépide,
Fût venu rire aux éclats,
Si le moka délectable
Eût remplacé, sur la table,
L'amphore aux trois consulats.

Ces vers sont à la fois l'éloge du poète de Tibur et l'imitation parfaite de son simple abandon et de sa noble facilité.

L'ode à une petite-maîtresse nous a semblé sur- [215]
55 tout digne d'être remarquée. Un coloris plein de fraîcheur, une expression souvent heureuse, des images élégantes, telles sont les qualités de cette pièce, qui respire en outre la philosophie la plus douce et la plus aimable.

60 Il est une beauté que blesse l'œil du jour,
Dans l'alcove soyeuse *où l'aile de l'amour*
Chasse le souffle impur d'Éole.
Pour faire un lit plus souple à son corps languissant,
Une main dépouilla, de son duvet naissant,
65 L'oiseau sacré du Capitole.
Une mouche bourdonne ou l'offusque à dessein :
D'un hardi papillon fixé sur son beau sein,
L'incommode poids l'indispose.
Sous le lin délicat, empreint d'un suc de fleur,
70 Elle gémit : son bras s'agite avec douleur,
Froissé par le pli d'une rose.
Malheur au pied bruyant dont l'*essor indiscret*
En un si doux néant la trouble et la distrait !
Inquiets aux sons d'une lyre,
75 Ses nerfs souffrent, martyrs des folâtres ébats ;
Ses lèvres de corail ne résisteraient pas
A la fatigue d'un sourire.
Oh ! qu'elle me plaît mieux cette *vierge* des champs,
Qui, sous son toit auguste, aux soins les plus touchants,
80 Consacrant l'été de son âge,
Des travaux d'un *époux* partage la moitié,
Et n'est pas moins, aux jours de fête ou d'amitié,
La Bigottini du village.

Ces vers, à quelques taches près, sont fort jolis.
85 Malheureusement M. de Valori n'écrit pas toujours sur ce ton, il faut bien l'avouer, et le plaisir que nous éprouvons à exposer aux yeux les parties

brillantes du tableau ne doit point nous en faire cacher les ombres. M. de Valori a des défauts es-
90 sentiels : nous lui reprocherons trop d'affectation dans le choix des sujets comme dans le style de ses odes, | et cette recherche dans l'expression [216]
n'est pas la moindre cause de l'obscurité qui en rend la lecture fatigante.

95 M. de Valori veut être original, et ne cache pas assez les efforts qu'il fait pour le paraître. Il en est de cette qualité dans l'écrivain comme de la grâce dans les femmes; elle est toujours un don de la nature et jamais l'ouvrage de l'art; les grâces étu-
100 diées touchent à la prétention, et l'originalité affectée n'est pas loin de la bizarrerie.

C'est ainsi qu'à l'occasion de la mort du prince de Condé, M. de Valori a imaginé de composer une ode intitulée *le Canon des Invalides*, unique-
105 ment parce que ce prince illustre conservait à Chantilly des canons, prix de sa valeur, qui ont été depuis transférés aux Invalides. Nous ne voulons pas qualifier une idée si étrange; nous nous contenterons de faire observer à l'auteur qu'il a
110 poussé peut-être un peu trop loin l'application de ce précepte d'Horace :

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit aequa potestas.

Voici par exemple les deux dernières strophes
115 de cette ode :

Ainsi parut me dire, aux murs des Invalides,
Un bronze vénérable, écho de son grand cœur;
Cet airain, dont le feu creusa les vieilles rides,
Va se transfigurer sous les traits du vainqueur.

120 Oui, peuple, saluez d'un accent unanime
Ce vœu que nos Coustous forment en votre nom!
Et Condé, si j'en crois l'ardeur qui les anime,
Va renaître à nos yeux des débris d'un canon.

Qui reconnaîtrait dans ces vers l'auteur des
125 strophes que nous avons citées plus haut? On chercherait vainement ici le *Molle atque facetum* de ces anciens que M. de Valori connaît pourtant si bien.

Nous ne pouvons terminer sans parler du dis-
130 cours sur la poésie lyrique qui précède ce recueil [217]
d'odes. Nous le recommandons à l'attention du lecteur comme un des traités les plus savants qu'on ait publiés en ce genre. L'auteur y fait en quelque sorte l'histoire de l'art : il le prend à sa
135 naissance chez les anciens, le suit pas à pas jusqu'à nos jours, et examine enfin l'état où il se trouve parmi nous et chez toutes les nations de l'Europe. Plusieurs imitations heureuses des premières odes grecques enrichissent encore cette
140 dissertation critique, déjà si recommandable par le double mérite du style et de l'érudition.

S.

CLOVIS

Tragédie en cinq actes, précédée de considérations historiques, par M. Népomucène L. LEMERCIER, de l'Académie française.

[Il semble que Messieurs de la rue de Richelieu aient pris à tâche de ne nous laisser aucun doute sur la nécessité de l'établissement d'un second théâtre. C'était peu que leur jugement sur les
5 *Vêpres siciliennes* nous eût donné un exemple de leur équité, il fallait encore que leur conduite envers M. Lemercier vînt nous offrir la mesure de leurs caprices; et nous le demandons à tous les hommes de bonne foi, comment un jeune poète
10 pouvait-il espérer de paraître autrefois sur la scène, lorsque l'auteur d'*Agamemnon* lui-même est obligé de recourir à l'impression, pour faire connaître au public une tragédie faite depuis vingt ans?

15 Ce n'est pas que nous eussions vu avec plaisir la représentation de *Clovis*; bien au contraire, cette pièce, dans les circonstances présentes, nous eût paru au moins intempestive; non pas tant par les principes qu'elle renferme que par les opinions
20 auxquelles elle pourrait donner | l'éveil. S'il n'est [218] point rare d'y trouver des vers tels que ceux-ci :

L'homme parjure aux dieux, est parjure aux humains.
Qui brisa les autels sait renverser les trônes.

Un fragment (368-388) conservé dans *Littérature et Philosophie mêlées*.

Il en est d'autres qui, pour être placés dans la
25 bouche des païens et n'avoir qu'une vérité locale, pourraient fort bien être considérés comme des vérités absolues, et être applaudis comme tels par une certaine classe de chrétiens de nos jours. Est-il d'ailleurs si moral de présenter sans cesse
30 les abus que les hommes ont faits de la religion à un peuple qui n'est déjà que trop disposé à n'y voir que des abus?

Ces réflexions ne s'adressent pas à M. Lemercier, sa pièce n'est pas plus impie que bien des
35 pièces de Saint-Genest qui ne causaient pas le moindre scandale chez nos aïeux. Ce n'est pas la faute de l'auteur, mais celle du temps; et l'époque à laquelle M. Lemercier a commencé *Clovis* le met à l'abri de tout reproche. Nous ne le chicane-
40 rons même pas sur cette attention toute nationale, d'avoir été chercher dans nos archives le tyran qu'il voulait peindre, et surtout d'avoir adopté de préférence entre les divèrs témoignages des historiens, la version la moins favorable à l'honneur
45 de la monarchie française. Nous aimons mieux remarquer que pour entreprendre un pareil ouvrage sous Buonaparte, il fallait avoir un courage peu commun; c'était vouloir peindre la tête de Méduse en face. M. Lemercier y est parvenu; il nous a
50 tracé un tableau hideux de bassesse et de vérité. Il lui a plu de le nommer *Clovis*, mais on pourra toujours dire de lui ce qu'il avait dit du *Tibère* de Chénier : *il l'avait vu*.

Nous passons de suite à l'examen de la pièce.
55 Sans nous arrêter à discuter la préface, c'est une petite philippique contre les Leudes et les Aristo-

crates, qui nous a rappelé le | poète qui est parvenu [219]
à mettre une apostrophe à la liberté jusque dans la bouche de Moïse[1].

La scène est à Cologne. Clovis a fait demander le passage dans ses états au vieux roi Sigebert, et cependant il approche suivi de toute son armée : Sigebert qui connaît le tyran, voudrait refuser et se défendre ; il en est empêché par les représentations de son fils. Voilà l'exposition.

Le jeune prince qui a servi dans les armées de Clovis ne peut le croire capable d'une trahison ; d'ailleurs le tyran lui a fait dire qu'il lui amène en mariage sa captive Édelinde, et Clodoric, ivre de joie, se refuse à toutes les craintes de son père. C'est en vain que le vieillard lui objecte le caractère dissimulé de Clovis, le prince n'y répond que par un fait ; mais ce fait frappe vivement, parce qu'il contraste avec le portrait que Sigebert a tracé du tyran.

Lorsqu'il nous accusa, de son sort détachés,
D'unir aux Bourguignons nos intérêts cachés,
Sans feinte, et hautement, ne nous fit-il pas dire
D'éluder les traités que Gondebaud désire,
Et de ne pas quitter ou servir à demi
Un parent longtemps cher, pour un nouvel ami ?

Ainsi l'on sait que Sigebert a voulu un moment quitter le parti de Clovis. Il est vrai que tous deux semblent l'avoir oublié, mais l'on a appris d'ailleurs que Clovis est implacable. Cependant on annonce l'arrivée de Clovis : nous sommes au

1. Liberté ! gloire à Dieu ! gloire à la liberté ! (C. L).

second acte; le tyran paraît, c'est Tartufe en habit de guerrier. *Laurent, serrez ma haire avec ma discipline* :

90 Soldats! que nos drapeaux flottent dans la cité :
Révélez par vos dons ma générosité.
Que, respecté de vous, nul habitant ne craigne. [220]
Dans les temples chrétiens que la sainteté règne,
Et dites aux guerriers qui marchent sur mes pas,
95 D'aller de cette ville honorer les prélats.

Resté seul avec son confident, le tyran dévoile ses projets :

Tu sais quel est Clovis... Ma garde est dans ces murs.
Mon nom d'avance y règne...

AURELLE

100 Quel prétexte appuierait votre injuste rigueur,
Si, se montrant fidèle au nœud qui vous engage,
Gondebaud de ce roi publiait le message?

CLOVIS

L'homme qu'il en chargea n'a pu le lui porter,
Mes ordres dans le Rhin l'ont fait précipiter.
105 Cependant, Gondebaud, à sa première lettre,
Répond par un traité que l'on doit me remettre;
Et ce gage vendu prouvant ses trahisons,
De mon ressentiment fondera les raisons.

Ainsi, au milieu de la scène suivante, lorsque
110 Clovis accable le vieux Roi de protestations insidieuses, tout à coup on lui remet les lettres de Gondebaud. En ce moment il jette le masque; il fait charger de chaînes Sigebert, et il ordonne à ses troupes de s'emparer de la ville.

Jusqu'ici il n'y a que des éloges à donner au plan : l'action marche, elle est grande et simple; le style prête davantage à la critique, cependant il y a de beaux vers. On aura remarqué le morceau où M. Lemercier a voulu lutter avec le fameux passage de *Mahomet*. Mais il y a une bien grande différence entre Clovis faisant des confidences à son esclave, ce qui est contre son caractère, et le faux prophète osant dire à son ennemi :

Nous sommes seuls, écoute,
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.

Cependant au troisième acte, l'action se noue ; [221] Sigebert est en fuite; Clodoric a corrompu ses gardes; le peuple murmure et menace. Que va faire Clovis? Il conçoit un dessein digne de lui; il va forcer Clodoric à tuer son père dont il doit connaître la retraite, en le menaçant, s'il refuse, de faire périr Édelinde; et ensuite, juste vengeur du parricide, il montera au trône sur le corps de ses ennemis massacrés l'un par l'autre. C'est, comme l'on voit, toute l'intrigue de *Mahomet*; ce sont les mêmes moyens, il n'y a que les motifs de changés. Il ne faut pas en faire un crime à M. Lemercier; sa tâche n'en devenait que plus difficile.

Nous lui ferons ici une critique plus sérieuse. Clodoric, à qui Aurelle a déclaré les volontés du tyran, se félicite de ne point connaître la retraite de son père, par crainte de le trahir pour sauver la vie à Édelinde. Ce sentiment nous semble faux; Clodoric ne doit point hésiter; il le pourrait tout

au plus, si on le menaçait de livrer son amante à un rival.

Et plus loin Adelmar paraît, et lui annonce que son père viendra la nuit lui parler dans le palais. Il semblerait plus naturel que le vieillard ne vînt pas au milieu de ses ennemis et que son fils l'allât trouver dans sa retraite. Nous sommes fiers de nos règles, et nous sommes sans cesse à les éluder.

Mais le quatrième acte s'ouvre; il est nuit. Clodoric est seul.

Je n'entends plus les voix qui frappaient ces enceintes,
Mais des vents de la nuit les solitaires plaintes,
Qui, pleines de courroux, de moments en moments
Conforment leurs soupirs à mes gémissements.
Ciel! fais crouler ces tours sur de coupables têtes...
Palais de nos aïeux, vos portes sont donc prêtes
A s'ouvrir au tyran qui nous a dépouillés!
De son nom criminel vos murs seront souillés :
Vous verrez effacer les titres de vos maîtres, [222]
Et tomber les drapeaux conquis par nos ancêtres!
Vous verrez vos sujets, inondant votre seuil,
Pour flatter nos bourreaux fouler notre cercueil,
Et nous ne serons plus!..,

Tout à coup deux étrangers s'avancent. *Qui marche vers ces lieux?* s'écrie Clodoric.

SIGEBERT

Votre père et son guide.

CLODORIC

Ah! seigneur! — S. Ah! mon fils! — C. Oh! de quel souffle humide
La nuit a pénétré vos habits, vos cheveux!
S. C'est le froid des tombeaux dont nous sortons tous deux.

Il est, sous ce palais, de souterraines voûtes,
Lieux profonds dont moi seul je connaissais les routes,
Où les rois, nos aïeux, cachèrent leurs trésors
Quand les Goths, pleins de rage, infestèrent ces bords,
180 C'est là qu'entre des rocs, privé de la lumière,
J'ai, de mes assassins, fui la main meurtrière;
Et c'est là que vivant, ton pére enseveli
S'est déjà cru plongé dans l'éternel oubli.
C. O mon père! — S. Adelmar a, dès la nuit obscure,
185 A mon corps épuisé porté la nourriture.

Cependant Clodoric déclare à son père l'affreuse proposition du tyran.

Il ne me restait donc pour unique espérance
Que le secours du glaive, et que mon assurance,
190 Pour marcher à Clovis et pour l'assassiner.
Mais un rempart d'airain semble l'environner;
Je ne dois plus prétendre à revoir son visage,
Si votre sang versé ne m'ouvre le passage.

Quoique le vieillard connût Clovis, il ne s'atten-
195 dait pas à un tel excès d'atrocité; il en reste quelque temps épouvanté; mais bientôt reprenant son courage : J'ai peu de jours à perdre, dit-il; déjà, plutôt que d'exposer mes sujets | à la mort pour [223] sauver un reste de vie, je me suis enfui jusque
200 dans les entrailles de la terre.

Là, reçu dans la nuit où sont entrés les morts,
J'ai, des gouffres d'enfer presqu'entrevu les bords.
Là, sais-tu qu'en secret, confident de l'abîme,
J'ai pris, du sort des rois, un dédain magnanime?
205 Là, sais-tu quel penchant semble attirer les pas
Vers le but qui conduit de la vie au trépas?

Là, sais-tu que la mort, d'une voix solennelle,
M'a dit que des tombeaux la paix est éternelle?
Non, le fil de nos jours, que sa faulx doit couper,
Ne vaut pas tous nos soins qu'un hasard peut tromper.
Sauve donc mes sujets d'un maître impitoyable :
Obéis par mon ordre à son ordre effroyable :
Ravis, en m'immolant, ton sceptre à son courroux,
Et que je meure en roi pour le salut de tous.

Nous ne nous étonnons pas si, à la lecture de ces vers, Monvel avait prédit à M. Lemercier qu'il entraînerait les spectateurs; nous ne connaissons rien chez les anciens et les modernes qui soit supérieur à ce morceau pour la grandeur et la terrible majesté.

Cependant, comme on le pense bien, le fils refuse d'obéir à cet ordre de son père. Ils se séparent; mais à peine le vieillard est-il rentré dans les souterrains, qu'accablé par l'idée de ses malheurs, il se tue lui-même et envoie ordonner à son fils de venger sa mort par celle de Clovis. Oui, je t'obéirai, s'écrie Clodoric :

Ton courage, ô mon père! a passé dans mon âme.
Je le sens; ma fureur, comme une ardente flamme,
A séché, dans mes yeux, mes pleurs prêts à couler.
Sans larmes je verrais tout ton sang ruisseler?

C'est dans ce moment que le ministre du tyran, suivi de ses soldats, se présente devant lui :

AURELLE. Seigneur, sortiez-vous de ces lieux
A cette heure où la nuit couvre d'ombres les cieux?
Alliez-vous à Clovis porter quelque nouvelle [224]
Du sort de Sigebert? — C. J'allais lui dire, Aurelle,
Qu'il chercherait en vain Sigebert sur nos bords.

Ce prince est loin. — A. Où donc a-t-il fui? —
C. Chez les morts.
240 A. Quelle main l'a frappé, seigneur? —
C. Qu'il vous souvienne
De quel coup, sans témoins, vous chargeâtes la mienne.
A. Quoi! votre zèle a pu... — C. Vous vous en étonnez!
A. Pourquoi tant de pâleur sur vos traits consternés?
C. On ne peut, sans horreur, surmonter la nature.
245 A. D'un service si grand quelle preuve assez sûre?...
C. Le corps de Sigebert et le poignard fumant
Convaincront vos regards de tout mon dévoûment.
La garde qui vous suit, déclarez-le sans feinte,
Me venait retenir captif dans cette enceinte.
250 Clovis était bien prompt à soupçonner ma foi.
A. Vous étiez prisonnier, vous allez être roi.
C. Conduis-nous, Adelmar, dans ces voûtes funèbres :
Ces flambeaux vous pourront éclairer leurs ténèbres.
A. Retirez-vous, soldats, allons... Vous frémissez!
255 C. Mes cheveux, sur mon front, seigneur, se sont dressés,
Et de mon père mort la dépouille sanglante
Va soulever mon cœur déjà plein d'épouvante.
(*A part.*)
Soutiens-moi, Dieu du ciel! O Dieu! ne laisse pas
Défaillir ma constance en ces affreux combats[1]!

260 Cet acte est admirable; il soutient la comparaison avec celui de Voltaire : s'il n'est pas aussi bien écrit, et s'il est moins déchirant, il est aussi original; d'ailleurs, il a le mérite de laisser le spectateur dans une attente terrible, tandis que le quatrième acte de *Mahomet* épuise l'âme et termine la
265 pièce. Passons au cinquième.

1. Lafon a refusé le rôle de Clodoric, qui ne lui offrait pas d'effet de scène. (C. L.)

Les deux premières scènes, quoique belles, sont un peu longues; nous voyons bien que M. Lemercier, au moment de la catastrophe, a voulu faire
270 ressortir l'hypocrisie du | tyran; mais ce n'est [225]
guère dans un cinquième acte, où tout doit être situation, que les scènes de développement sont utiles. Cependant Clodoric paraît; la terreur rentre avec lui sur le théâtre. Il nous semble entendre
275 d'ici le frémissement d'impatience qui se répand parmi les spectateurs.

Nous ferons encore une critique. A peine Edelinde apprend-elle que son amant s'est rendu coupable du meurtre de son père, qu'elle le maudit
280 dans une imprécation de près de quarante vers. Nous ne pensons pas que ce soit là tout à fait de l'amour. Un regard de Clodoric devrait la rassurer, et en supposant qu'elle le crût coupable, elle devrait tout au plus gémir, pleurer ou tomber éva-
285 nouie. Les extrêmes douleurs n'ont pas une si grande éloquence de paroles. Ce n'est pas là l'innocente Edelinde, c'est Clytemnestre tout entière.

Cependant Clovis et Clodoric restent seuls; les gardes entourent le tyran, et se placent aux côtés
290 du jeune homme : quelle scène!

CLOVIS

Eh quoi donc, Clodoric! vous semblez éperdu
Du service éminent que vous m'avez rendu?...
Après avoir commis ce qu'on nomme un grand crime,
Tout repentir est lâche, et n'a rien qu'on estime.

CLODORIC

295 Du repentir amer je ne sens point le fiel.
Qui commanda le meurtre en rendra compte au ciel.

Je me crois innocent, et veux, par mon courage,
Racheter ma couronne et mon juste héritage.

CLOVIS

Le désir de régner est donc en vous bien fort,
300 S'il vous rendit facile un parricide effort?

CLODORIC

J'ai lieu de m'étonner si votre cœur s'étonne
Qu'un forfait coûte peu pour s'acquérir un trône.

CLOVIS

Prince! où donc votre père était-il retiré?

CLODORIC

Dans ce palais, au fond d'un réduit ignoré.

CLOVIS

305 Pourquoi refusiez-vous d'abord de m'en instruire?

CLODORIC

Je l'ignorais; lui-même est venu m'y conduire.

CLOVIS

Il s'est donc, sans frayeur, mis en votre pouvoir?

CLODORIC

Oui, sans frayeur... Et moi, j'ai rempli mon devoir.

CLOVIS

Il fallait de ses jours me rendre encor le maître. [226]

CLODORIC

310 Vos soldats, devant vous, m'empêchaient de paraître.

CLOVIS

Sa mort me garantit votre sincère foi.

CLODORIC

Puissent tous vos sujets vous aimer comme moi!

CLOVIS

Ce zèle aura bientôt sa digne récompense.

CLODORIC

Oui, le sang paternel sera payé, je pense.

CLOVIS

315 Comptez-y bien : Clovis peut vous en assurer.

CLODORIC

Un mystère important me reste à déclarer.
(*A voix basse et s'approchant un peu plus de Clovis.*)
L'enceinte de ce lieu cache un trésor immense;
Et pour me conquérir votre auguste alliance,
Je prétends vous livrer le dépôt précieux
320 Des biens que sous la terre ont gardé mes aïeux;
Aux avides regards j'ai craint de les commettre.
C'est dans vos seules mains que je veux les remettre.
Suivez-moi sous la voûte où mes pas ont marché.

CLOVIS

En quel lieu descendrai-je?

CLODORIC

Où mon père est couché.

325 Malheur à ceux qui ne sentiront point de pareils vers!

Ici nous nous arrêtons, car notre tâche devient plus pénible; il ne nous reste plus qu'à faire autant de critiques que nous avons donné d'éloges.

330 Cette scène terrible est interrompue par l'arrivée des grands qui viennent offrir la couronne à Clovis. *Malheur à qui se rend l'usurpateur d'un trône!* s'écrie le tyran avec une modération hypocrite; Sigebert est mort :

335 Clodoric est son juste héritier;
Mais prendrez-vous un roi qui fut son meutrier,
Et dont le front, marqué du sceau de l'anathème,
Mérite un coup du glaive et non un diadème?

A ces mots, Clodoric tire son épée et se précipite sur Clovis; mais il est arrêté par les gardes qui le désarment et qui le mènent à la mort. Ce moyen mélodramatique termine malheureusement cette belle scène; il a pu réussir dans *Hypermnestre,* parce qu'il amenait un dénouement heureux et désiré du spectateur; mais ici ce | n'est [227] qu'une catastrophe inattendue qui ne satisfait pas et qui ne surprend que par sa facilité. Il semble que, dans cet acte, *Mahomet* ait porté malheur à *Clovis*, et que M. Lemercier ait voulu également lutter contre les beautés et les défauts de son modèle.

Le reste de l'ouvrage ne nous paraît guère meilleur. Clodoric est mis à mort; Clovis monte sur le trône en disant :

355 Je jure en cette enceinte,
De régner par les lois de la piété sainte.

Edelinde vient se tuer devant lui, et lui prédit que sa race sera de courte durée; à cette prédiction, le tyran, qui n'est cependant pas superstitieux, s'écrie :

Fatal usurpateur me voilà condamné!

Et la toile tombe. M. Lemercier nous dit dans sa préface que Clovis est puni par le sentiment de sa propre honte; il nous le dit, mais en vérité, nous

365 ne le voyons pas. L'usurpateur triomphe, et il ne lui est rien arrivé qui doive l'étonner, et à quoi il n'ait dû s'attendre.]

Il est à remarquer que le dénoûment de *Mahomet* est [aussi] plus manqué qu'on ne le croit gé-
370 néralement. Il suffit, pour s'en convaincre, de le comparer avec celui de *Britannicus*. La situation est semblable. Dans les deux tragédies, c'est un tyran qui perd sa maîtresse au moment où il croit s'en être assuré la possession. La pièce de Racine
375 laisse dans l'âme une impression triste, mais qui n'est pas sans quelque consolation, parce que l'on sent que Britannicus est vengé, et que Néron n'est pas moins malheureux que ses victimes : il semble qu'il devrait en être de même dans Voltaire; cepen-
380 dant le cœur qui ne se trompe pas reste abattu; et en effet Mahomet n'est nullement puni. Son amour pour Palmire n'est qu'une petitesse dans son caractère et qu'un | moyen dérisoire dans l'ac- [228]
tion. Lorsque le spectateur voit cet homme songer
385 à sa grandeur au moment où sa maîtresse se poignarde sous ses yeux, il sent bien qu'il ne l'a jamais aimée, et qu'avant deux heures il se sera consolé de sa perte.

[Pour en revenir à *Clovis,* il nous semble que si
390 M. Lemercier avait eu l'idée de rattacher plus for-

368-388. *Littérature et Philosophie mêlées*, I, p. 96.

389 *Dans Littérat. et Philos., un paragraphe de conclusion* : Le sujet de Racine est mieux choisi que celui de Voltaire. Pour le poète tragique, il y a une profonde et radicale différence entre l'empereur romain et le chamelier prophète. Néron peut être amoureux, Mahomet non. Néron, c'est un phallus; Mahomet, c'est un cerveau.

tement Edelinde à son sujet, comme, par exemple, s'il en eût fait une fille de Clovis, employée par le tyran à tromper Clodoric, et trompée elle-même, qui se serait poignardée sur le corps de son amant
395 au moment où son père monté sur le trône, nous pensons, dis-je, qu'il y aurait eu alors une péripétie digne du reste de la tragédie.]

E. [Victor Hugo.]

CORRESPONDANCE

A MM. les Rédacteurs du Conservateur littéraire[1].

Massevaux[2], 14 janvier 1820.

MESSIEURS,

Mon père est un honnête citoyen, qui vit aujourd'hui absolument retiré des affaires dont il s'était mêlé, il y a quelque vingt-cinq ans, d'une manière assez active, s'il faut en croire ses voisins. Depuis le retour d'une certaine dynastie, que, d'après un orateur fort distingué, il appelle | *la branche pourrie,* mon père n'ouvre plus la bouche sur la politique, si ce n'est avec une cinquantaine d'amis qui se réunissent chez lui, à peu près tous les soirs, pour causer, en leur qualité de notables de Massevaux, d'une foule d'objets tout à fait relatifs aux intérêts de la commune, tels que la loi des élections, la souscription pour M. le Directeur des Messageries ou l'expulsion de la féodalité dans la personne de notre curé et de nos frères ignoran- [229]

1. Nous croyons devoir insérer la lettre de notre correspondant. Elle pourra nous dispenser de rendre compte du joli poème que M. Berchoux vient de publier sous le titre d'*Art politique*. (C. L.)

2. On trouvera les titres de gloire de Massevaux, petite bourgade du Haut-Rhin, dans le rapport de M. Mestadier sur les pétitions relatives à la loi des élections. (C. L.)

tins. Du reste, mon père ne lit aucuns journaux, excepté toutefois le *Constitutionnel,* que lui prête un boucher de ses amis (chaud partisan du droit de pétition et très mécontent d'avoir tout récem-
20 ment sollicité en vain, lui trois centième, la place de bourreau de Versailles); l'*Indépendant,* que lui envoie directement un de ses cousins, autrefois arracheur de dents à Massevaux, aujourd'hui chargé de rédiger la partie de la feuille militaire consa-
25 crée aux indépendants de l'Amérique; la *Minerve,* que lui donne un parent éloigné d'un ancien maître des cérémonies de l'Empereur; la *Renommée,* que notre épicier nous transmet assez régulièrement autour du beurre et de la chandelle; et enfin,
30 le *Journal de Paris,* que nous recevons *gratis.* Sans vous faire ici le portrait de mon père, ce qui ne serait point filial, ni vous parler de ses usages domestiques, ce qui pourrait m'attirer de lui pour la millième fois les surnoms de *niais* et de *bavard*;
35 ni vous instruire de toutes ses démarches, ce qui ne ressemblerait pas mal à de la trahison; je crois pouvoir vous entretenir innocemment de sa bibliothèque qui est assez curieuse, comme vous en jugerez par mes lettres subséquentes, où je me propose
40 de vous la décrire, quoiqu'il m'en ait interdit l'entrée, ce qui fait que je suis fort ignorant, comme vous le verrez encore dans mes lettres, si vous me faites la grâce de les ouvrir.

Avant de commencer cet important examen, je
45 vous parlerai, Messieurs, d'un petit livre sur lequel je vous prierai de me | donner votre opinion pour [230]
éclaircir mes idées. Je vous dirai donc que l'autre mois, tandis que mon père était allé faire signer

par un bon nombre de gens qui n'entendent pas
50 le français, un chiffon de papier qui doit sauver la patrie, je me glissai de mon côté dans sa bibliothèque. Je ne vous décrirai pas, Messieurs, le ravissement dont je fus saisi, tout d'abord, en voyant rangées dans le plus bel ordre toutes les productions
55 merveilleuses écloses avec l'aurore de la liberté, laquelle, éclairant la fin du siècle dernier, servit, pour ainsi dire, de crépuscule au siècle des lumières. Près des discours d'un vertueux régicide pour l'abolition de la peine de mort, brillait le *Compte*
60 *rendu de dame Guillotine, reine du Carrousel, suzeraine de la Grève,* etc., par l'honorable M. Tisset; d'une comédie de M. Collot d'Herbois, je tombai sur un plaidoyer de M. Tainville, et d'un hymne au divin Marat, sur une imprécation poétique contre
65 Pitt et Cobourg, ennemis du genre humain. Plus loin, quelques livres plus modernes avaient paru dignes d'être accolés à des ouvrages du bon temps; ainsi près de l'apologie des Cordeliers et de l'Eloge des Théophilanthropes, j'ai trouvé le Panégyrique
70 des amis de la presse, et le *Correspondant électoral* non loin de la *Morale élémentaire à l'usage des Ecoles françaises*, par M. L.-C.-T. Rousseau.

Je m'aperçois, Messieurs, qu'empressé que je suis de vous donner un avant-goût de tant de
75 richesses, je n'en viens pas très directement à l'ouvrage qui doit faire le sujet de ma lettre. C'était une petite brochure rouge, jetée négligemment sur un bureau, décorée d'une gravure lithographique et intitulée : *Art politique*. Ce livre paraissait
80 récemment arrivé et portait la date de 1819. Jugez, Messieurs, combien dut être enchanté un pauvre

jeune homme libéral qui se croyait retombé dans les fanges de la barbarie et replongé dans les fers de la féodalité, de voir dans un poème | nouveau [231]
85 professer des principes et avouer des opinions que les patriotes gardent aujourd'hui au fond de leur cœur, sans oser les communiquer à l'univers, comme ils le faisaient si bien dans le bon temps. L'auteur entre d'abord en matière sans se plier à
90 des routines superstitieuses :

Le rimeur philosophe a-t-il besoin des Dieux?

Puis, dès son premier chant, consacré à *l'origine des pouvoirs*, il ose proclamer de grandes vérités
95 sur les *bases* et les *principes*, après quoi il ajoute des choses pleines d'une haute raison et qui n'avaient pas encore été dites aussi clairement dans la *Minerve* :

Moïse, des Hébreux législateur suprême,
100 Recevant ses pouvoirs et la loi de Dieu même,
Vaut-il Monsieur Grégoire ayant reçu mandat
D'un quartier de Nanci, pour réformer l'État?
Ce roi des Bactriens dont la Perse s'honore,
Enseignant la sagesse aux peuples de l'aurore,
105 Zoroastre peut-il égaler un bourgeois
Voué du côté gauche à régenter les rois?

Après quelques considérations tout à fait neuves sur l'arche de Noé et la tour de Babel, le poète en vient à la *Monarchie*, qui forme le sujet de son
110 second chant. Et ici, Messieurs, je vous le demande, quel ravissement n'ai-je pas dû éprouver en voyant

proclamer tout haut des maximes que mon père et ses amis n'émettent encore que tout bas.

Amis, voulez-vous voir les grandes monarchies
115 Exemptes de défauts et d'abus affranchies?
Renversez-les d'abord : c'est le point capital.
. . . . . .
Dans l'État monarchique avec art ébranlé,
Que tout soit à l'instant aplani, nivelé.
En un point seulement que l'égalité cesse,
120 Accordez au vilain le pas sur la noblesse.
. . . . . .
Même du meilleur prince entravez la puissance.
Il ne doit obtenir que des droits *mitigés*, [232]
Qu'il lui suffit de lire en Code rédigés;
Que le sceptre en ses mains ne soit qu'un vain fantôme,
125 Une ombre de pouvoir pour l'ombre d'un royaume.
. . . . . .
On modère surtout le pouvoir qu'on dépouille.
. . . . . .
Des goujats assemblés en comité primaire,
De toute autorité sont la source première.

Et une foule d'autres sentences exprimées avec
130 une certaine âpreté qui les rend neuves pour moi, sinon pour le fond, du moins pour la forme. J'ai également admiré dans ce chant plusieurs passages qui rappellent, les uns, des souvenirs glorieux, tels que la prise de la Bastille où brillèrent par
135 leur audace deux généraux qui savaient mieux faire de la bière que ce Condé, prétendu grand, ne savait faire une omelette; les autres, des souvenirs attendrissants, tels que les journées du Manège et du Jeu de Paume, où nos modernes
140 Fabricius déposèrent sur l'autel de la Patrie les

boucles de leurs souliers. Messieurs, ce second chant étincelle de beautés. Ici, l'aphorisme immortel, *Guerre aux châteaux! Paix aux chaumières!* sert de texte à cette exhortation si touchante :

145 Vertueux laboureurs aux mœurs douces et pures,
Allez de votre sort réparer les injures.
Chassez vos châtelains de ces nobles séjours,
Où vous alliez chercher de perfides secours. [chaînes.
Leurs biens sont des forfaits, leurs bienfaits sont des
150 Allez, pleins d'innocence, attaquer leurs domaines ;
Que leur mobilier même, à bon droit convoité,
Toujours innocemment soit au vôtre ajouté.

Nous avons dans notre salon une pendule qui a appartenu à un ancien oppresseur de mon père.
155 C'est une antiquaille, mais elle est là pour le principe. — Plus loin, une démonstration éclatante de la supériorité du siècle :

... Villars dans Denain servait-il son pays [233]
Comme Monsieur Constant ou Monsieur Azaïs,
160 Comme les nouveaux Grecs de la moderne Athène,
Inspirés par Minerve une fois par semaine?

Voilà qui est positif. J'ai regretté, pour faire une critique, qu'à l'éloge de ces ouvrages toujours si classiques contre les ci-devant, dont vos quais
165 sont décorés, l'auteur n'ait pas joint quelques mots de louange sur ces gravures en l'honneur de nos grands hommes qui tapissent vos boulevards, et qui, accompagnées de notices toutes françaises, vous apprennent que le général R*** *entra de très*
170 *bonheur au service* et que le maréchal B*** fut *la pâture des oiseaux de proies.*

J'en viens au troisième chant, qui est encore plus remarquable que le second, ce qui ne m'étonne pas; l'auteur y célèbre *la République*. Quel
175 début!

O qu'une république a des charmes pour moi!
Qu'il est doux de n'avoir pour souverain que soi!
Heureuse la contrée, aux mœurs républicaines,
Où chacun de l'État à son tour tient les rênes:
180 Où de fiers citoyens, bons à tous les métiers,
Le matin font des lois et le soir des souliers!...

Cette opposition fait venir les larmes aux yeux : il semble qu'on soit reporté aux jours des patriarches, aux âges de Saturne et de Janus,

185 Où tout en méprisant les grandeurs de la terre,
On est gonflé d'orgueil sous l'écharpe d'un maire!

Espérons tout de la loi sur *l'organisation municipale* que mon père élabore dans ce moment-ci avec ses amis.

190 J'ai connu ces plaisirs trop courts, trop fugitifs...

Brave homme!

J'ai brillé dans les rangs des citoyens actifs... [234]

Heureux patriote!

Je n'ai brillé qu'un jour; c'est assez dans la vie.

195 Ici, Messieurs, je fais une pause. *Mentem mortalia tangunt,* comme disait le chef de notre école mutuelle, lors de la dissolution de ces infortunés

amis de la presse, qui n'ont aussi brillé qu'un jour.

200 Dans les vers suivants se trouve exprimée une idée bien noble du citoyen de Genève :

Que le bourreau lui-même obtienne votre fille;
L'égalité se plaît à ces tendres liens,
Dont il doit naître un jour des bourreaux citoyens.

205 Voltaire, esprit féodal et monarchique, s'était moqué de Rousseau dans ce vers :

Je marie au Dauphin la fille du bourreau.

Aujourd'hui, heureusement, nous n'avons plus (j'emprunte l'élégante expression d'un illustre dé-
210 puté) de *Dauphin qui fasse parmi nous le gros dos.* Après un hommage au drapeau tricolore que, grâce à vos artistes, je porte toujours sur mon cœur en forme de gilet, le poète rend justice éclatante à l'humanité si étendue de nos républicains. Il rap-
215 pelle ces motions touchantes en faveur des *ci-devant noirs*, et la sensibilité de ce bon Monsieur Brissot qui trouvait le sucre aussi amer que Rousseau trouvait le gigot mauvais. On sait d'ailleurs que la philanthropie était la vertu principale des
220 régénérateurs du monde. M. Couthon rejeta l'appel au peuple par pitié pour l'agonie de Louis le dernier, et le plus grand tort que l'on puisse reprocher à M. de Robespierre, est d'avoir augmenté la famine de l'an II en portant opiniâtrement dans ses che-
225 veux *la nourriture du pauvre.* La Convention Nationale, soigneuse des plaisirs du peuple, décrétait une foule de fêtes | patriotiques, où il était [235]

tenu de s'amuser, car, comme dit l'auteur de l'*Art politique*, dans une République,

230 Le jour où l'on doit rire empêchez qu'on ne pleure ;
Le plaisir ou la mort, qu'on s'amuse ou qu'on meure.

maxime rigoureusement pratiquée par M. Lebon, propagateur des principes dans Arras, lequel fit, comme on sait, monter dans le tombereau une 235 femme et son enfant, que ne divertissaient pas les jeux du *rasoir national*.

Après avoir applaudi à l'institution des *filles-mères*, à l'invention du culte de la Raison, représentée par des beautés sans culottes, et à la trans- 240 formation des bagnes en séminaires de la liberté, le poète arrive à cette colonie infortunée que n'ont pu constituer ni M. J. Juge, ni M. Carrion de Nisas fils, jeunes publicistes égaux en science et en talent, *Arcades ambo* ! Pour nous servir encore en 245 passant des expressions du directeur de notre école mutuelle :

Naguère du Texas les plaines solitaires,
Champ-d'Asile, ont reçu des amis et des frères,
Amants de la nature, ennemis des tyrans,
250 Jaloux des droits de l'homme en Europe expirants.

A ce début plein de majesté, l'auteur fait succéder une esquisse rapide des institutions sur lesquelles ces vrais Français se proposaient d'asseoir leur république, des naissances dans le goût du Prus- 255 sien Clootz, des morts à la façon de l'Américain Payne, et des mariages à la manière du Génevois Jean-Jacques. On savait d'ailleurs où trouver des compagnes,

Un peuple entreprenant épouse des Sabines.

260 Voilà donc la ville *tracée au milieu des bruyères*, les remparts décrits au cordeau et le théâtre indiqué par quatre pieux. Mais l'Amérique, épouvantée de ces apprêts, | menace la cité naissante : [236]
alors les colons indépendants tiennent conseil!

265 ... Pour le soutien de cette indépendance,
D'une force publique on décrète l'urgence,
Cinquante Romulus, à la légère armés,
Et du meilleur esprit, comme on dit, animés,
Formant un mur d'airain autour de la patrie,
270 Menacent l'univers de toute leur furie,
S'il osait quelque jour, insultant à leurs droits,
Souiller leur territoire à la suite des rois.

Après cette formidable déclaration on croirait que le monde va rentrer en lui-même. Point du
275 tout.

Tout marchait à grands pas dans la future Athènes,
Et déjà sa splendeur datait de trois semaines,
Quand un sous-lieutenant, d'un piquet escorté...

Je m'arrête, Messieurs, car la plume tremble
280 entre mes mains; ce n'est jamais sans une certaine épouvante que l'on envisage de près les bouleversements des empires. Ainsi finit cette malheureuse colonie du Texas, qui n'eut pas même le temps de dépenser son budget.

285 Le monde apprit sa fin, *Minerve* sait le reste.

J'achevais ce chant, quand mon père rentra. Je m'esquivai en toute hâte, regrettant de ne pouvoir terminer un livre aussi intéressant, et me propo-

sant bien, d'après la hardiesse des principes qui y
290 sont exposés impunément, d'engager plusieurs vieux écrivains et jeunes auteurs de ma connaissance, les uns, à remettre au jour leurs anciens écrits, les autres, à publier leurs nouveaux manuscrits, qu'ils gardaient prudemment pour des temps
295 meilleurs. Cependant une discussion que j'entendis le soir même dans notre salon sur le quatrième chant de l'*Art politique*, me donna à penser que mon enthousiasme pour ce poème pourrait bien n'être que le fruit de mon ignorance et de | ma [237]
300 simplicité. Comme cette lettre est déjà un peu longue, je remets à vous raconter dans une prochaine, si vous le trouvez bon, comme quoi il me fut à peu près prouvé que les trois premiers chants de l'*Art politique* n'étaient qu'une longue figure de rhétori-
305 que, appelée vulgairement *ironie*, comme quoi je restai presque convaincu que l'auteur était un ultra mauvais plaisant, et comme quoi il me fut du moins invinciblement démontré que le quatrième chant, que je n'ai pas lu, *hurlait* de se trouver avec
310 les autres, suivant l'éloquente expression d'un honorable ex-préfet.

Salut et fraternité.

Publicola PETISSOT. [Victor Hugo.]

REVUE LITTÉRAIRE

ODES

Par M. Henri TERRASSON.

M. Henri Terrasson a publié, cette année, un petit recueil composé de quatre odes : les deux premières sont consacrées à la mémoire de deux des grands écrivains du dernier siècle, Voltaire et Rousseau; l'auteur célèbre, dans la troisième, la gloire des armées françaises, et, dans la dernière, rend hommage aux vertus de Guillaume Penn.

Ces odes ne sont pas sans mérite. Bien que la plupart des strophes soient déparées par quelques taches, plusieurs ne manquent cependant ni de mouvement, ni d'énergie, et décèlent dans l'auteur un sentiment quelquefois juste de l'harmonie lyrique.

Les strophes suivantes ne nous ont pas paru indignes d'être remarquées : la première est tirée de l'ode *Aux détracteurs de Voltaire;* la seconde est extraite de l'ode *Aux armées françaises.*

Si de nos jours encor l'auguste poésie
Versait sur nous les flots de sa douce ambroisie,
J'irais, les yeux en pleurs, [238]

Ingrats, vous entraîner vers la tombe outragée,
La tombe, que vos mains ont jadis ombragée
De lauriers et de fleurs.

. . . . . .

Je n'ai point célébré l'éclat sanglant des armes.
Les Muses savent trop qu'acheté par des larmes,
Un laurier fut souvent l'emblème du malheur.
Je n'apportai jamais à l'autel du carnage
Un criminel hommage ;
Mais j'ai chanté cet hymne, offert à la valeur.

Abstraction faite de toute opinion personnelle, nous citerons encore, comme pleine de chaleur et d'énergie, l'apostrophe que le poète adresse à la ville de Genève, où le buste de Rousseau a été enlevé du lieu des assemblées publiques :

Un nom que ce globe proclame,
Ton crime cherche à l'effacer !
Ce marbre, où respirait son âme,
Rien ne peut-il le remplacer ?
Rousseau, par notre idolâtrie,
Vengé d'une obscure patrie,
Fuit tes murs d'opprobre couverts,
Tu consommes tes vils outrages ;
Mais au contemporain des âges
Qu'importe un coin de l'univers ?

On voit avec peine, après ces beaux vers, des images incohérentes comme celle-ci :

Le vol hardi de l'aigle aux brûlantes campagnes,
Où s'assied du soleil le trône radieux.

C'est la première fois qu'on s'avise, poétiquement parlant, de représenter le soleil assis sur un trône, et *un trône assis sur des campagnes*.

Il n'est guère possible de trouver une strophe plus malheureuse d'expression et d'harmonie que la suivante :

Tu triomphes, Colomb, un monde t'appartient.
Mais sur ces bords lointains quel besoin te retient?
Viens jouir de ta renommée. [239]
Quels insignes honneurs t'attendent désormais!
L'Espagne le revoit, et sur lui pour jamais
D'un cachot la porte est fermée.

Le mauvais effet de cette strophe tient au choix du rythme qui, se terminant par une rime féminine, ne peut convenir qu'à des odes courtes et dans le genre gracieux comme la *Jeune captive* d'André Chénier. F*.

ÉPITRE AUX ÉLECTEURS

Par un AMI de la Charte et du Roi.

Voici encore une de ces mille et une brochures que personne ne lit.

C'est une doléance ministérielle, en forme d'épître, dont le but est d'éclairer l'opinion des électeurs. Feu le pauvre chevalier du Juste milieu ne tint jamais la balance plus égale que ce nouvel ami de la Charte et du Roi; son style n'est ni froid,

* Signé à la table seulement.

ni chaud; ni grave, ni doux; ni plaisant, ni sévère; ses opinions paraissent être une espèce de terme
75 moyen entre le vrai et le faux, le bien et le mal; c'est-à-dire, qu'à proprement parler, l'auteur n'a pas plus de style que d'opinion.

Si d'un côté il crie aux électeurs,

Aux cris que pousse à droite un orgueil en délire,
80 Opposez la pitié que la faiblesse inspire.

De l'autre, il dit :

A gauche, méprisez des tribuns factieux
Qui vous entraîneraient dans l'abîme avec eux.

Puis,

85 L'un, des lis et du trône outrageant la bannière,
Aux antiques abus veut ouvrir la barrière.

Et plus bas, [240]

L'autre, pour liberté, nous offrant la licence,
Vers le joug d'un tyran marche avec insolence.

90 Courage, monsieur le ministériel,

En bon ami de cour,
N'en épargnez aucun, que chacun ait son tour.

L'auteur a beau se cacher sous le voile de l'anonyme, sa manière le trahit; on reconnaît en lui,
95 sinon l'ami de la Charte et du Roi, du moins l'élève et l'admirateur du premier joueur de bascule du siècle. On peut même dire à la louange du disciple, que, sans avoir encore l'étonnante prestesse

et l'admirable dextérité de son maître, il manie
100 toutefois assez joliment l'instrument ministériel.

Un vers passable sur cinquante mauvais ne forme pas une juste compensation; telle est cependant la proportion qu'a observée dans son poème le génie spéculatif du poète. Quoi de plus difficile que de
105 garder constamment l'équilibre!

On a demandé souvent : Qu'est-ce qu'un ministériel? Et cette question est restée sans réponse. Si vous voulez cependant avoir une idée exacte d'une épître aux électeurs, écrite par un homme
110 de cette trempe, figurez-vous des vers où, à l'esprit sémillant du *Journal de Paris*, se trouvent réunies la gaieté du *Moniteur* et la clarté du défunt *Courrier*.

F.

*** On vient de publier un ouvrage intitulé : *Histoire des Ministres favoris anciens et modernes*. M. Vi-
115 gnon, rue d'Aguesseau, n° 12, jaloux de repousser d'avance toute inculpation de plagiat, nous écrit pour nous prier d'annoncer qu'il s'occupe depuis plusieurs années d'un ouvrage intitulé : *Histoire*
120 *ministérielle de France, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours*. Cet ouvrage sera publié par livraisons, et le premier volume, qui paraîtra cette année, contiendra l'histoire des maires du Palais, ministres des rois de la première race.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION V

POÉSIE

L'Enrôleur politique, satire ; par M. VICTOR-MARIE HUGO. 3
Les Vierges de Verdun, ode couronnée en 1819 par l'Académie des Jeux floraux ; par M. V.-M. HUGO 53
L'Avarice et l'Envie, conte ; par M. V. d'AUVERNEY 61
Épître à Brutus (Les *Vous* et les *Tu*) ; par ARISTIDE 109
Stances à Thaliarque ; par M. EUGÈNE HUGO 114
Élégie ; par M. J.-J. RÉDA 115
Épigramme ; par M. D. MONIÈRES 116
Cacus (Extrait d'une traduction inédite de l'*Énéide*) ; par M. V. d'AUVERNEY 163
Les Destins de la Vendée, ode dédiée à M. le vicomte de CHATEAUBRIAND ; par M. V.-M. HUGO 219
Épigramme sur le défunt Mercure ; par M. D. MONIÈRES. 224
Achéménide (Extrait d'une traduction inédite de l'*Énéide*) ; par M. V. d'AUVERNEY 275
Le Désespoir d'Amour, conte ; par M. J.-J. RÉDA 281

PROSE

Du Génie (E.) 167
Le Duel du Précipice, poésie erse (E.) 225

LITTERATURES ETRANGÈRES

LITTÉRATURE ANGLAISE. — Walter Scott. *L'Officier de fortune, la Fiancée de Lammermoor* (M.) 63
LITTÉRATURE ESPAGNOLE. — Juan Melendez Valdes. *Poesias escogidas* (A.) 285

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Essai sur l'Indifférence en matière de religion; par F. DE LA MENNAIS (D.-B.) 11
Œuvres complètes d'André de Chénier (E.) 18
L'Observateur au dix-neuvième siècle; par A.-J.-C. SAINT-PROSPER (C. St-M.) 29
La Jérusalem délivrée; par BAOUR-LORMIAN, de l'Académie française. — 1er art. (A.) 73
Les Vêpres siciliennes. — Louis IX. — 1er art. (V.) 83
La Panhypocrisiade, comédie épique; par N.-L. LEMERCIER, de l'Académie française. — 1er art. (A.) 117
L'Esprit du Grand Corneille; par le comte FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, de l'Académie française (M.) 124
De l'Éloquence politique; par P.-S. LAURENTIE. — 1er art. (B.) 138
La Jérusalem délivrée; par BAOUR-LORMIAN, de l'Académie française. — 2e et dernier art. (A.) 171
Lettres sur la nouvelle traduction de la Jérusalem. — Observations sur le même ouvrage; par G.-G. (A.) 177
Les Vêpres siciliennes. — Louis IX. — 2e et dernier art. (V.) 179
Réflexions morales et politiques sur les avantages de la monarchie; par Mme C. de M***. — 1er art. (B.) 193
La Panhypocrisiade, comédie épique; par N.-L. LEMERCIER, de l'Académie française. — 2e et dernier art. (A.) 229
Histoire de France; par VÉLY, VILLARET, GARNIER et DUFAU. — 1er art. (E.) 236
Trois Messéniennes, suivies de *Deux Élégies sur Jeanne d'Arc*; par C. DELAVIGNE (S.) 246
La Famille Lillers; par A.-J.-C. SAINT-PROSPER, tome Ier (M.) 251
Phocion, tragédie; par J.-C. ROYOU (H.) 257
Odes choisies; par le comte de VALORI (S.) 293
Clovis, tragédie; par N.-L. LEMERCIER, de l'Institut (E.) 298

CORRESPONDANCE

Ire Lettre de Publicola Petissot sur l'*Art politique*, poème; par BERCHOUX..... 313

SPECTACLES

THÉATRE-FRANÇAIS. — *Le Frondeur*, comédie en un acte et en vers; par M. ROYOU (H.)..... 37

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — *Un Moment d'Imprudence*, comédie en trois actes et en prose; par MM. WAFFLARD et FULGENCE (H.)..... 91

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *La Somnambule*, vaudeville en deux actes; par MM. SCRIBE et GERMAIN DELAVIGNE (H.)..... 94

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN. — *Cadet-Roussel Procida*; par MM. DUPIN et CARMOUCHE (H.)..... 97

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — *Olympie*, tragédie lyrique en trois actes. Paroles de MM. DIEULAFOI et BRIFAUT; musique de M. SPONTINI (H.)..... 145

THÉATRE-FRANÇAIS. — *Le Marquis de Pomenars*, comédie en un acte et en prose (H.)..... 150

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — *Les Comédiens*, comédie en cinq actes et en vers; par M. C. DELAVIGNE (H.).. 201

REVUE LITTÉRAIRE

Les Trois Nuits d'un Goutteux, poème en trois chants; par le comte FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, de l'Académie française (U.)..... 101

Aux Missionnaires de l'Irréligion, poème; par P.-A. VIEILLARD (F.)..... 104

Constant et Discrète, poème en quatre chants, suivi de poésies diverses; par le comte GASPARD DE PONS (V.). 153

Le Dix-neuvième Siècle, satire; par ED. CORBIÈRES (F.)... 154

Le Dix-neuvième Siècle, épître à M. le comte FERRAND; par ROSSET (U.)..... 157

L'Abus des Mots, satire; par M*** (F.)..... 159

Trois Messéniennes Royalistes; par JULES VALENCE (F.).. 213
Le Songe, cantate sur l'heureux accouchement de S. A. R. Madame la duchesse de Berri; par DEBASSIEUX (F.)..... 267
L'Institution du Jury, poème; par ED. ALLETZ (F.)..... 269
Le Champ-d'Asile, dithyrambe; par P.-J. (F.)..... 271
Odes; par HENRI TERRASSON (F.)..... 325
Épître aux Électeurs; par un AMI de la Charte et du Roi (F.)..... 327

VARIÉTÉS

Nouvelles littéraires..... 44, 105, 214, 329

TOULOUSE. — Impr. et Libr. ÉDOUARD PRIVAT. — 4041

PQ
1136
C62
t.1
ptie.1

Le Conservateur littéraire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY